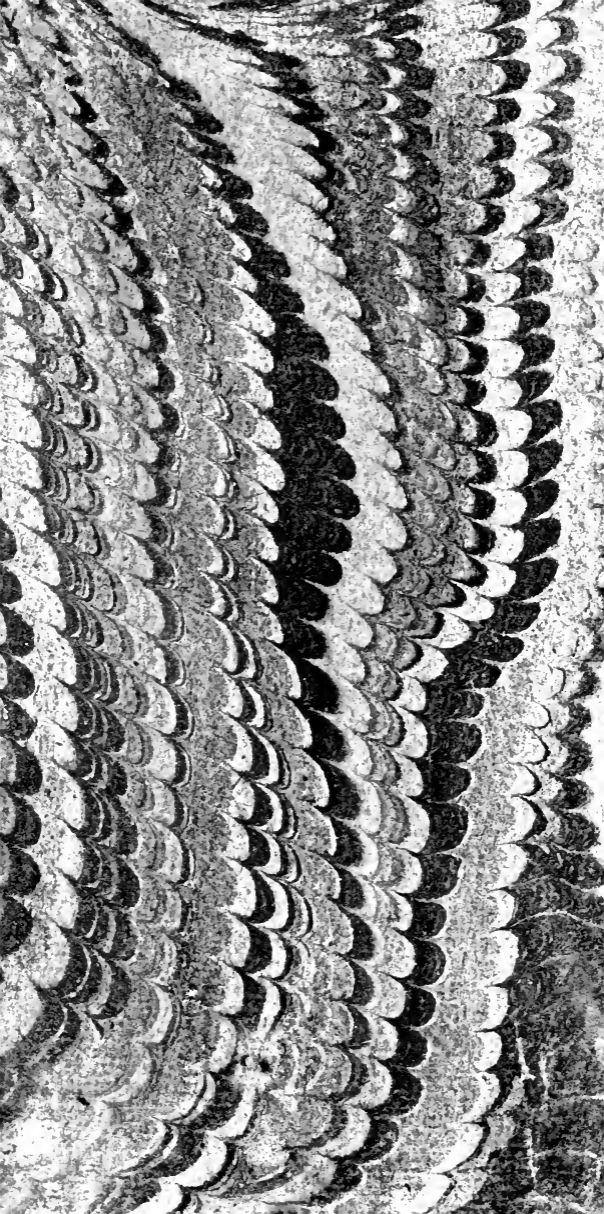
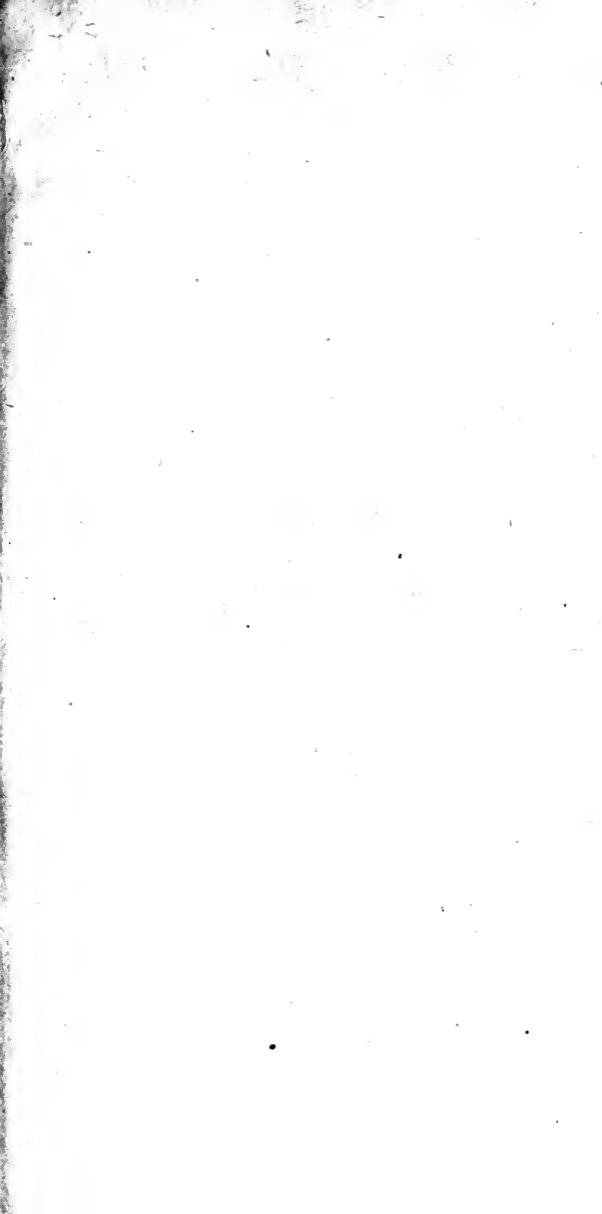




Richard Bateman Esq.









IN 1787

NOUVEAU

THEATRE

ITALIEN.

Tome Sixième.

Tome VI.

Besoin d'aimer , Comedie Françoise.

Prince travesti , Comedie Françoise.

Fausse Suivante, Comedie Françoise.

Le Dedain affecté , Comedie Fran-
çoise.

LE NOUVEAU
THEATRE ITALIEN
OU
RECUEIL GENERAL
DES
COMEDIES

Représentées par les COMEDIENS ITALIENS
Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pièces nouvelles, des Argumens de
plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, &
d'un Catalogue de toutes les Comedies représentées
depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME SIXIEME.



293586
22. 11. 33

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques
à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THEATRE

30

111

1110

PQ

1231

I5N6

1729

t.6

LA FILLE

INQUIETE,

OU

LE BESOIN D'AIMER,

COMEDIE,

POUR LE THEATRE ITALIEN,

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





A C T E U R S

de la Piece.

PANTALON, gros Commerçant.

SILVIA, Fille de Pantalon.

LISETTE, Suivante de Silvia.

LE DOCTEUR, Medecin.

OCTAVE, que l'on ne connoît qu'à
la fin pour ce qu'il est.

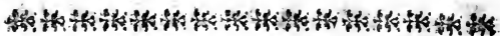
LELIO, Maître de Philosophie.

ARLEQUIN, Valet de Pantalon.

VIOLETTE, Cuifiniere de Pantalon.

TRIVELIN, Eleve du Medecin.

VENUS, Actrice d'un Opera de Cam-
pagne.



PERSONNAGES

du premier Divertissement.

UNE BERGERE chantant.

UNE GROSSE PAYSANNE chan-
tant.

BERGERES & PAYSANNES dan-
fans.



PERSONNAGES

du second Divertissement.

DEUX PETITS AMOURS habillez
en Arlequins.

CYRUS & MANDANE.

D. QUICHOTTE & DULCINE'E.

LE CHEVALIER DES MIROIRS,
& L'INFANTE MICOMICON.

CELADON & ASTRE'E chantans.

BERGERES & BERGERS danfans.



PERSONNAGES

du troisieme Divertissement.

LES JEUX & LES RIS sous la forme
des Comediens Italiens.

UNE DAME RAGONDE.

UN POLICHINEL.



LE BESOIN
D'AIMER,

COMEDIE EN TROIS ACTES,
POUR LE THEATRE ITALIEN.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

PANTALON, LISETTE.

PANTALON.



Issette, dès qu'Arlequin
sera revenu de Paris, en-
voie-le moi, je suis impa-
tient de lui parler.

LISETTE.

Bon ! Monsieur, il y a deux heures

A. iij;

qu'il est ici , le pauvre garçon a marché toute la nuit.

PANTALON.

Hé bien donc à la fin , Monsieur le Docteur Lanternon viendra-t'il me guerir de mes vapeurs ?

LISETTE.

Monsieur le Docteur ne peut pas venir si-tôt ; mais il doit vous envoyer ce matin Monsieur Trivelin son élève, pour voir en quel état vous êtes ; & avec lui le Maître de Philosophie que vous lui avez demandé pour Mademoiselle votre Fille.

PANTALON.

Je vois bien que le Docteur est encore fâché contre moi. Ah ! ma pauvre Lisette , quel malheur d'être brouillé avec son Medecin ! je suis un homme mort , mort, mort.

LISETTE.

Hé là , là , Monsieur , vous n'êtes pas encore tout-à-fait mort ; Arlequin vous apporte de sa part une Ordonnance & un régime par écrit qu'il faudra observer bien exactement , si vous voulez guerir.

PANTALON.

Je n'y manquerai pas d'un iota. Qu'est-ce que cette Ordonnance ?

L I S E T T E.

Ce sont les ingrediens d'un breuvage qui vous soulagera, en attendant qu'il vienne. J'ai déjà commandé à Violette de le préparer.

P A N T A L O N.

Ah ! bon, bon, cela, c'est déjà quelque chose. Tu es la meilleure fille du monde, ton soin me charme, & je t'aime* de tout mon cœur.

L I S E T T E.

Doucement donc, Monsieur, cela n'est pas ordonné dans le régime.

P A N T A L O N.

Mais tu fais toujourns la revêche, comme si je ne t'avois pas promis de t'épouser tôt ou tard.

L I S E T T E.

Eh oui ; voilà de quoi vous leurez vos jeunes Gouvernantes, vous autres ruséz Barbons. Mais tenez, je m'y attens si peu, qu'au contraire je vous avertis qu'il faudra bien-tôt nous quitter.

P A N T A L O N.

Quoi, tout le monde m'abandonne ?

L I S E T T E.

Ma patience est à bout. Je perds ici ma jeunesse, & peut-être ma réputation.

* Il veut la baiser.

8 LE BESOIN

Vous me faites manquer l'occasion de Monsieur Trivelin qui me recherche ; Garçon d'esprit & qui se pouffera. Je suis chez vous dans une bonne Maison, il est vrai, chez un riche Commerçant, chez un Cresus ; mais qui ne vous déplaît, est un peu avare, un peu vilain...

PANTALON.

Ah, ah, point de compliments.

LISETTE.

Chez qui j'ai beaucoup de peine & peu de profit, gouvernante du pere, femme de Chambre de la Fille, femme de Charge dans la maison ; que scai-je moi, ce que je ne suis point ? & vous voulez encore que j'aie pour vous des complaisances qui ne me meneront à rien ; car je ne vois pas que vous vous mettiez en état de me tenir ce que vous m'avez tant de fois promis.

PANTALON.

Mais, tu scais bien que pour être en liberté de t'épouser, il faut que je marie ma fille auparavant.

LISETTE.

Hé que ne le faites-vous donc ?

PANTALON.

Personne ne me la demande.

L I S E T T E.

Le moyen qu'on vous la demande ?
 Sçait-on seulement que vous avez une
 fille ? Vous la tenez toujours aussi res-
 ferrée que votre argent ; ma foi vous ne
 voulez vous défaire ni de l'un ni de
 l'autre.

P A N T A L O N.

Puis-je m'en défaire , de l'humeur
 dont elle est devenuë depuis quelque
 temps, toujours triste , toujours fâchée ?

L I S E T T E.

Peut-elle être autrement quand elle
 ne voit personne , & n'a aucuns plai-
 sirs ? A Paris , vous ne lui permettez ni
 visites , ni jeux , ni promenades , ni
 spectacles....

P A N T A L O N.

C'est qu'à Paris tout cela est dange-
 reux.

L I S E T T E.

Ici même , voilà un Opera forain qui
 va en Campagne avec tout son bagage ,
 & que nos Bourgeois ont arrêté dans le
 Village pour quelque temps ; lui avez-
 vous permis de le voir ?

P A N T A L O N.

Hé bien , elle le verra , ne te fâche
 pas.

L I S E T T E.

Voilà le fils de votre Jardinier qui se marie, & qui vous a prié de lui prêter notre Sallon pour danser, cela pourroit la divertir, & cela ne vous plaît pas.

P A N T A L O N.

Que toutes les Filles du Village y viennent, je le veux bien, mais point de garçons.

L I S E T T E.

C'est que les Filles vous plaisent, & que vous craignez je pense que des Payfans ne nous tentent; allez, vous n'êtes pas raisonnable, & vous privez tellement la pauvre Silvia de joie, qu'elle en mourra d'inanition.

P A N T A L O N.

Ne fais-je pas tout ce que je puis pour lui en procurer, de la joie? elle aime la musique, elle a un Claveffin & une Vielle; elle aime la lecture, manque-t'elle de livres?

L I S E T T E.

Oüï, oüï des Livres, voilà de beaux amusemens pour une fille. Et quels livres encore lui donnez-vous? des livres de Philosophie, des livres de morale. Haaaa, cela me fait bailler.

PANTALON.

Que veux-tu donc que je lui donne , des contes de Fées , ou l'histoire des Ogres ? & ne m'a-t'elle pas demandé elle-même un Maître de Philosophie ?

LISETTE.

Ah ! pour un Maître encore passé , c'est quelque chose de plus qu'un livre. Je m'étonne bien que vous ayez fait l'effort de lui accorder cela.

PANTALON.

J'en scai les conséquences , mais je prétens y avoir l'œil.

LISETTE.

Allons , allons , Monsieur remontez dans votre Chambre , & tenez-vous chaudement pendant que votre breuvage s'apprête.



S C E N E II.

LISETTE *seule.*

JE vois bien que ce vieux fatyre-ci me remet aux Kalendes grecques , & qu'il n'a pas plus d'envie de marier sa

fille que de m'épouser. En tout cas, il faut s'en consoler. Nous n'y avons rien mis du nôtre par bonheur. De plus, ne s'agit-il que d'être riche en mariage? Il s'agit d'être heureuse, & je sens bien que pour me rendre telle, Trivelin me convient mieux que Monsieur Pantalou; mais je veux me vanger des mauvaises finesse du vieillard, aussi-bien la mélancolie de sa fille me fait pitié. Elle en dissimule la cause; car pourroit-elle l'ignorer? Une fille qui est tantôt parvenue à l'âge de vingt ans, sans avoir entamé la moindre amourette, ne scait-elle pas ce qui lui manque, & d'où nait son chagrin? Si elle l'ignore, il faut l'en instruire. Développons lui le besoin d'aimer qu'elle porte au fonds de l'ame, & la forçons de demander un époux à son Pere. Par-là, du moins si je n'avance mes affaires avec lui, je démasquerai le fourbe, & le mettrai pleinement dans son tort.





S C E N E III.

TRIVELIN, LISETTE.

L I S E T T E.

AH! vous voilà déjà, Monsieur Tri-
velin? je songeois tout-à l'heure à
vous.

T R I V E L I N.

Mademoiselle, je suis votre très-
humble serviteur, & votre souvenir
m'honore beaucoup, mais...

L I S E T T E.

Remettons les complimens à tantôt.
Etes-vous seul ici?

T R I V E L I N.

Non, Mademoiselle, j'ameine avec
moi le maître de Philosophie.

L I S E T T E.

Où est-il donc?

T R I V E L I N.

Dans l'Hôtellerie voisine où nous
sommes descendus, & pendant que je
viens l'annoncer, il s'amuse à jaser avec
quelques danseuses d'un Opera qui loge
au même lieu.

L I S E T T E.

Dites-moi donc vîtement pourquoi votre Maître se fait tant prier pour venir ici, & ce qui l'a broüillé avec le mien.

T R I V E L I N.

Volontiers, mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Soit, & quoi que fille, je scais me taire.

T R I V E L I N.

Vous scavez, peut-être, que le Docteur a laissé un fils à Venise dans le service de la Republique ?

L I S E T T E.

J'en ai entendu parler.

T R I V E L I N.

Octave, c'est le nom du fils, vint ici il y a environ quatre ans, & vit par hazard la jeune Silvia, dont il devint tout d'un coup amoureux éperdument.

L I S E T T E.

Ah! ah!

T R I V E L I N.

Le Docteur, charmé de la passion de son fils, va aussi-tôt chez Pantalon faire la demande de sa fille, Pantalon s'excuse sur sa trop grande jeunesse, & le remet à un autre temps. Franche défaite

L I S E T T E.

Seroit-il possible ?

T R I V E L I N.

Vous en allez juger. Octave prend patience & retourne à Venise à son devoir; deux ans après survient une violente maladie à Pantalon : Le Docteur profitant de l'occasion, remet le mariage sur le tapis. Le besoin qu'on avoit de lui, engage le malade jusqu'à faire le contrat, dans lequel on lui passe tout ce qu'il veut, il remet pourtant à le signer au temps de la conclusion, qu'il differe encore le plus qu'il peut. A la fin Octave revient, on croit la chose faite, point du tout, Pantalon déclare au pere à l'oreille, comme à son ami, qu'étant veuf, âgé, infirme, il a besoin de sa fille, & n'a aucun dessein de la marier, & n'a pas seulement voulu voir le garçon.

L I S E T T E.

Ah! le fourbe, qui disoit tantôt qu'on ne la lui avoit jamais demandée, cela me met dans une colere horrible. Et la fille a-t'elle vû, Octave ?

T R I V E L I N.

Non plus que son pere, ils ne le connoissent ni l'un ni l'autre.

L I S E T T E.

Ho je veux quelle le voye, moi, & je trouverai bien moyen de terminer l'affaire.

T R I V E L I N.

Il n'est plus temps ; par malheur, il s'en est retourné à Venise, épouser par defespoir une jeune veuve, fort belle pourtant, & très-riche dont il étoit aimé à la fureur.

L I S E T T E.

Vous avez grand tort, Monsieur Trivelin, de ne m'avoir pas parlé de cela dans le temps.

T R I V E L I N.

Voulez-vous que je vous dise la vérité, on me l'avoit deffendu, car on croit dans le monde que vous avez quelque intérêt de faire prendre à la fille le parti du Convent.

L I S E T T E.

J'entends ce que vous voulez-dire, mais je suis sûre que vous ne le croyez pas ; je me suis assez expliquée là-dessus, & je ferai bien voir aux autres qu'ils se trompent. Je suis au defespoir.

T R I V E L I N.

J'ai un moyen tout prêt de défabuser le monde, & de vous consoler si vous

voulez, & c'est le véritable sujet qui m'amène ici.

L I S E T T E.

Quel est-il ce moyen ? vite, dites le moi.

T R I V E L I N.

Un autre amant de Silvia qui vaut bien le premier, qui sçait que vous avez de la confiance en moi, & qui m'a prié d'implorer pour lui votre secours.

L I S E T T E.

Ah ! de tout mon cœur, vous me rendez la vie, & pour peu que l'amant dont vous parlez soit de mise, je vous garantis le succès de l'affaire.

T R I V E L I N.

Elle est donc de complexion un peu amoureuse, la belle Silvia, elle tient de son père ?

L I S E T T E.

Oh ! qu'elle dit bien que non ! elle fait la fille forte, & traite l'amour de bagatelle, de foiblesse ; mais tout cela, fanfaronades de vertu, & j'entrevois qu'à la première occasion elle fera encore plus foible qu'un autre.

T R I V E L I N.

Sur quoi fondez vous une si heureuse espérance ?

L I S E T T E.

Sur mille raisons. C'est qu'il faut aimer tôt ou tard , *primò* , & que plus on differe , plus le besoin devient pressant. C'est qu'une fille comme elle qui n'a j'amaïs vû le monde , n'ayant pas pû s'y aguerrir contre les Amans , en est plus en prise au premier qui l'attaque. C'est que quand on en voit plusieurs , l'embarras du choix peut suspendre les desirs ; mais qu'à certain âge , le premier qui se presente semble toûjours parfait ; le besoin détermine , le cœur se précipite ; c'est en un mot que la nature ne veut perdre aucun de ses droits.

T R I V E L I N.

Ho voilà de bonnes raisons, je compte presque la fille à nous.

L I S E T T E.

Mais , expliquez moi donc quel est cet Amant ?

T R I V E L I N.

Cela seroit trop long. Menez-moi d'abord à Monsieur Pantalon , quand j'aurai fait avec lui , nous jaserons nous deux à loisir des affaires de l'Amant ; & un peu des miennes , s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur Trivelin , croyez que je suis toûjours la même , & que...

T R I V E L I N.

A tantôt le reste.

L I S E T T E.

Arlequin vient ici, je l'entends chanter. Avec votre permission que je lui dise un mot.

T R I V E L I N.

Qu'est-ce que votre Arlequin, il me paroît drôle ?

L I S E T T E.

C'est un petit animal si rare en son espece, qu'on a peine à le comprendre. Il est bien le meilleur garçon, le plus ingenu, mais l'esprit le plus lourd & le plus fou que je connoisse, & avec cela pourtant, l'Amant le plus sage & le plus attentif à ses devoirs d'Amant. Sa passion m'étonne, & sa naïveté m'intéresse pour lui. Ah ! le voilà ; je gage qu'il rêve à ses amours.





SCENE IV.

ARLEQUIN, LISETTE,
TRIVELIN.

ARLEQUIN, *après avoir rêvé, tressaillit,
& saute de joie en disant.*

Violette m'a donné une commis-
sion.

LISETTE.

Arlequin... Il n'entend pas.

ARLEQUIN.

O cara Violetta!

LISETTE.

Il n'est occupé que de sa Violette. Ar-
lequin veux-tu bien m'écouter? Je te dis
de m'attendre là, je vais revenir tout à
l'heure pour te parler.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi Signora Violetta, je vous
entends; Signora Lisetta, veux-je dire.





S C E N E V.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut avoïer que cet amour est une drôle de chose ! je viens de Paris toute nuit, je n'ai pas encore déjeûné, j'étois tout à l'heure fatigué comme un cheval de Fiacre ; Violette me donne une commission de courir par tout le Village lui chercher mille drogues, & tout d'un coup je sens que je ne suis plus las ; me voilà prêt à galoper sur nouveaux frais, sain, gaillard, léger & dispôt comme un basque. Avant que de m'envoïer courir elle vouloit me faire prendre une tasse de Chocolat, notre Maîtresse lui en laissa l'autre jour cinq ou six tablettes qu'elle a oubliées ; mais elle pourroit s'en souvenir, & les lui redemander, on la gronderoit, & ce seroit ma faute. Oh que nenni !

Violetta mia cara ! mon cœur ! mon ame ! mes amours ! mes macarons ! mon fromage de Milan ! mon tout ! que je suis content quand je songe à toi !

Quand nous sommes nous deux tête à tête, là, comme cela, elle me dit d'un ton qui va au cœur : *m'aimes-tu bien, Arlequin ? oui Violette. Mais bien fort, bien fort ? autant que tu es belle. Ce n'est guere ? Comment ce n'est guere ? on ne peut pas davantage. Quand tu n'aurais pour beauté que ces deux gros . . . SoieZ sage, Arlequin. Mais laisse-moi t'expliquer cela. Hola point de badinerie, on je te donnerai un bon soufflet. Bon, c'est ce que j'aime, tes soufflets me chatouillent. Un bon coup de poing. Tant mieux. Mais je crois, Arlequin, que vous perdez l'esprit ? il n'y a pas grand perte. A la fin je dérobe un baiser sur le coin de l'épaule. Elle me donne de toute sa force un petit coup de poing mignon, & me voilà plus content que le grand Turc avec tout son Sérail. Mais, songeons à notre commission. Diable ! elle m'embarasse la mémoire.*

Il faut d'abord aller querir chez l'Apothicaire ce qui est écrit dans ce papier-ci ; ensuite demander au Jardinier pour la Ptifanne de Monsieur, de la racine de fraisier, de la racine d'ortie, de la racine d'oseille, de la racine de peinprenelle, de la racine cocla . . . coclia . . . ah ! voici le diable ; j'oublie toujours ce nom-là. Ah !

malheureux, ne devoit-on pas me l'écrire! de la racine de co... attendez, je me souviens qu'il y a du cocu dans son nom, cocula... cocluaria, coclerie... Le ciel en soit loué.

Il danse de joie en chantant, cocle, cocle, coclearia, coclearia.



S C E N E V I.

ARLEQUIN, LISSETTE,
parlant à Trivelin qui ne fait que passer.

LISSETTE.

Allez donc le querir votre Philosophe, & revenez au plus vîte.
à Arlequin qui danse de joie.

Comment, tu dances dès le matin, qu'as-tu donc qui te rende si joyeux?

ARLEQUIN *en dansant.*

Et coclearia & coclearia. A vous dire le vrai, j'aurois plus besoin de boire un coup que de danser. Vous avez la clef de la cave, & vous dormiez tantôt quand je suis arrivé de Paris; or trois lieuës de

chemin que j'ai faites à jeun, ouvrent diablement l'appétit, sur-tout quand on n'a guerre-soupé la veille.

L I S E T T E.

Dans un moment tu déjeuneras ; mais auparavant, va vîte chez le Fermier lui demander un bon chapon pour faire du bouillon à Monsieur ; à ton retour tu auras double portion de vin.

A R L E Q U I N.

Double portion de vin ? oh que de biens ! je parts. Racine de fraisier , racine de peinprenelle...

L I S E T T E.

Que veux-tu dire avec tes racines ? je te dis un chapon.

A R L E Q U I N.

Oüi , oüi , j'entens bien. Racine d'offeille , d'orties , de cocu... cocula... cocclearia. Je m'y en vas tout à l'heure.

L I S E T T E.

Où vas-tu ?

A R L E Q U I N.

Chez le Jardinier.

L I S E T T E.

Je te dis chez le Fermier , m'entens-tu ?

A R L E Q U I N.

Chez le Fermier , c'est ce que je voulois dire.

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Lui demander quoi ?

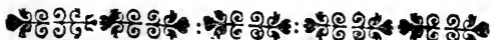
A R L E Q U I N.

Des racines de fraisier & de cocu...
cocularia.

L I S E T T E.

Voilà un cerveau bien bouché. Un
chapon, pecore, un chapon.

A R L E Q U I N.

Eh ouï, un chapon, je sçai cela par
cœur. Adieu, adieu.

S C E N E V I I.

L I S E T T E, S I L V I A *un moment*
après.

L I S E T T E.

CEt original, là m'inspire la joie
malgré ses étourderies. Ah ! voici
notre mélancholique, nous allons chan-
ger de notte, & passer du comique au
serieux.

S I L V I A.

Lifette.

L I S E T T E.

Que vous plaît-il, Mademoiselle ?

C

SILVIA.

Fais-moi donner un fauteuil.

LISETTE.

Etes-vous déjà lassé ? vous sortez du lit ;
qu'avez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne sçai.

LISETTE.

N'est-ce point que vous vous trouvez
mal ?

SILVIA.

Oüi, j'ai mal à l'esprit.

LISETTE.

Qu'appellez-vous, s'il vous plaît, mal
à l'esprit ?

SILVIA.

Belle demande ! de l'inquietude, de
l'ennui, de la langueur, que sçai-je ! du
je ne sçai quoi que je ne connois pas.
Cherche-moi quelque chose qui me di-
vertisse, ou qui m'occupe du moins.

LISETTE.

Allez-vous-en à votre Claveffin, la
Musique est bonne à dissiper tout cela.

SILVIA.

Bon ! à mon Claveffin ? Tiens, j'ai du
Corelli, du Luiggi, de l'Adagio, de l'Al-
legro jusqu'au nœud de la gorge : tou-
jours des Sonnates, des Villanelles, des

Allemandes qui n'ont que des sons & point de paroles, cela n'amuse que les oreilles, & laisse toujours l'esprit vuide, j'aime autant faire des nœuds.

L I S E T T E.

Oh ! Monsieur votre Pere se gardera bien de nous donner des Cantates ni des Opera, les paroles en sont trop tendres, il craint-qu'elles ne vous inspirent de l'amour.

S I L V I A.

Mon Pere se trompe. - Bon, de l'amour, à moi ? je songe bien à cela.

L I S E T T E.

Eh mais ! entre nous, quand vous y songeriez un peu, feriez-vous si mal ?

S I L V I A.

Oh ! quand j'y songerois, quand j'y songerois ! Encore un coup je n'y songe point.

L I S E T T E.

Il y a de certaines choses à quoi l'on songe sans y penser.

S I L V I A.

A quoi l'on songe sans y penser ? le beau raisonnement ! Y a-t'il du sens à cela ?

L I S E T T E.

Je ne sçai s'il y a du sens, mais vous

l'entendez pourtant, puisque vous vous en fâchez, il touche peut-être l'endroit sensible.

S I L V I A.

Voilà de tes discours ordinaires : tais-toi. Va me chercher mon petit livre de Philosophie.

L I S E T T E.

Lequel ?

S I L V I A.

Les entretiens sur la pluralité des mondes.

L I S E T T E.

Eh ! vous le scavez par cœur. A force de nous dire que la terre tourne, vous nous faites tourner la cervelle.

S I L V I A.

N'importe, il me plaît toujours.

L I S E T T E.

Vous l'aurez tout à l'heure ; prenez un peu de tabac en attendant, de peur de vous ennuyer.

S I L V I A.

C'est bien dit. Mais Lifette, je vous avois défendu de mettre cette tabatière-là dans ma poche, elle a une odeur qui ne me plaît pas.

L I S E T T E.

Voyez ce que c'est que l'imagination !

Vous l'avez donnée à Violette, la tabatiere qui vous déplaît; elle étoit ovale, celle-ci est ronde, voyez plutôt.

SILVIA.

Tu as raison: je crois que j'ai les yeux aussi troubles que l'esprit.

LISETTE.

Tenez, voilà votre livre favori.

SILVIA.

Reporte-le, je ne sçai ce que je veux.

LISETTE.

Quand on est chagrine, on ne s'accorde de rien. Tout me plaît à moi, j'ai le cœur guai, j'ai vû mon amant ce matin.

SILVIA.

Qui est-il ton amant?

LISETTE.

Je vous l'ai tant dit, c'est Monsieur Trivelin.

SILVIA.

Comment, est-ce qu'il est ici?

LISETTE.

A propos, j'oubliois de vous le dire; il vient d'arriver, il a parlé à Monsieur votre Pere, qui lui a ordonné de faire avancer un maître de Philosophie qui est ici prés.

SILVIA.

Tant mieux, cela pourra m'amuser.

LISETTE.

Je n'en crois rien, ce n'est point encore là ce qu'il vous faut, je connois votre maladie.

SILVIA.

Tu la connois ? comment cela se peut-il, je l'ignore moi-même ?

LISETTE.

Voilà le malheur ; car si vous la connoissiez, j'en scaurois bien le remède moi, mais je n'ose pas vous la découvrir.

SILVIA.

Ah ! tu me ferois plaisir de me l'apprendre ; je te le permets de tout mon cœur.

LISETTE.

Vous vous fâcheriez j'en suis sûre.

SILVIA.

Non je te le jure, parle librement.

LISETTE.

Votre maladie est... de l'amour, j'ai lâché le mot.

SILVIA.

De l'amour ? eh ! où l'aurois-je pris, je ne vois personne ?

L I S E T T E.

Vous ne l'avez peut-être pris nulle part, & si vous en avez. A votre âge, ce mal là vient fort bien tout seul.

S I L V I A.

Tu ne sçais ce que tu dis mon enfant, peut-on avoir de l'amour dans le cœur que quelque objet ne l'y ait fait naître.

L I S E T T E.

Oh ! fort bien, ne vous y trompez pas. Tenez, Mademoiselle, l'amour vient comme les dents que l'on apporte au monde sans qu'elles paroissent d'abord, parce que la nature les a cachées au fond des gencives, comme elle a mis l'amour au fond du cœur *incognito*. Quand vos dents ont voulu se montrer, elles vous ont causé de la douleur, n'est-ce pas ?

S I L V I A.

Sans doute, eh bien ?

L I S E T T E.

Eh bien ! vous voilà arrivée au temps où l'on sent dans le cœur de l'inflammation, des élans, des picottemens ; tout cela signifie que l'amour veut percer.

S I L V I A.

Belle comparaison !

L I S E T T E.

Mais ne vous fâchez donc pas.

SILVIA.

Je ne me fâche point je t'affûre ; mais tu ne me persuades rien.

LISETTE.

Mademoiselle, vous êtes plus jeune que moi, croyez-en mon expérience. J'ai passé comme vous par un temps de triste indolence, de chagrins inconnus, de langueur insupportable. Heureusement, Monsieur Trivelin vint alors me déclarer sa passion, & me fit connoître le besoin que j'avois d'aimer & d'être aimée. Je sentis aussi-tôt une secrete joie qui me remit dans mon état naturel, & depuis ce temps là, j'ai toujourns été de bonne humeur.

SILVIA.

Voilà comme on juge d'autrui par soi-même. Ma pauvre Lifette, tu te trompes, tu ne me connois pas.

LISETTE.

Ouvrez moi donc votre cœur; voyons, examinons ce qui peut vous mettre dans l'état où je vous vois, car il me fait de la peine en verité. Ne seroit-ce point votre folitude perpetuelle ?

SILVIA.

Je ne crois pas; j'ai été élevée en Italie jusqu'à l'âge de douze ans, j'y suis accoutumée.

L I S E T T E.

Oùi, mais il y a plus de sept ans que vous n'en avez plus douze, & à l'âge où vous êtes, on est bien aise de voir un peu plus le monde.

S I L V I A.

Eh bien! ne sortons-nous pas quelquefois pour aller à nos devoirs, ou pour faire des emplettes? mon Pere ne nous mene-t'il pas promener à l' Arsenal de temps en temps.

L I S E T T E.

Hom, le moins qu'il peut, & encore les matins quand il n'y a personne.

S I L V I A.

Je n'aime pas la cohuë, ni à me voir exposée aux regards d'une sotte populace, dont les plus mal-bâtis sont les plus effrontez.

L I S E T T E.

Mais quand de jeunes gens bien faits marquent du plaisir à vous regarder, cela vous fait moins de peine, je crois?

S I L V I A.

Les yeux des honnêtes gens blessent moins que ceux du petit Peuple.

L I S E T T E.

N'auriez-vous point gardé l'idée de quelqu'un de ces honnêtes gens là?

SILVIA.

Oh ! nenni , point du tout. J'en ai remarqué un seulement , parce que le hasard me l'a fait rencontrer plusieurs fois.

LISETTE.

Est-il bien fait , cet un-là ?

SILVIA.

Il est d'assez bonne mine.

LISETTE.

Voici quelque chose. Et dites-moi , dormez-vous tranquillement la nuit ?

SILVIA.

Pas trop , je ne fais que rêvasser.

LISETTE.

On dit que ce que l'on a vû le jour revient quelque fois la nuit en rêve. L'homme de bonne mine que vous avez remarqué ne vous y est-il jamais revenu ?

SILVIA.

Je crois que si. On dit vrai.

LISETTE.

Ne vous a-t'il point aussi causé quelques distractions dans vos lectures ?

SILVIA.

Je ne lis presque plus , un livre m'ennuie , j'en suis fâchée.

LISETTE.

Est-ce un si grand malheur ?

SILVIA.

Oùi, la lecture sert toujours à meubler l'esprit.

LISETTE.

Ma foi, Mademoiselle, quand l'amour monte une fois du cœur à l'esprit, adieu les livres, il jette les meubles par la fenêtre. Votre mal est de l'amour, tout me le confirme.

SILVIA.

Mais Lisette, à la fin, je me fâcherai, je vous dis que je n'ai point d'amour.

LISETTE.

Oh bien, Mademoiselle, si vous n'en avez pas, cherchez en, vous en avez besoin.

SILVIA.

Taisez-vous, vous êtes une sotte.

LISETTE.

Ah! vous voilà retombée dans votre humeur ordinaire.





S C E N E V I I I.

ARLEQUIN, SILVIA,
LISETTE.

LISETTE.

EH bien ! as-tu de quoi faire de bon bouillon ?

ARLEQUIN.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LISETTE.

Voïons. Qu' est-ce ? Ce ne sont que des Racines ? Où est donc ce Chapon ?

ARLEQUIN.

Monfieur le Medecin Lanternon n'a point mis de Chapon dans son ordonnance.

LISETTE.

Mais je t'ai ordonné, moi, de m'aller chercher un Chapon au plûtôt.

ARLEQUIN.

Mais quand il s'agit d'un malade, c'est au Medecin qu'il faut obéir avant toutes choses.

L I S E T T E.

Vous verrez que le Chapon ne sera de deux heures au Pot.

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas le boüillon qui guérit, c'est le breuvage, il a le pas devant.

S I L V I A.

Voilà un coquin qui a trop de caquet, je le crois yvre dès le matin.

L I S E T T E.

Ce n'est pas moi, du moins qui lui ai donné du vin.

S I L V I A.

Je n'en sçai rien, je ne me fie plus à vous, parce qu'il vous divertit vous le gâtez, je vais vous faire ôter la clef de la cave tout à l'heure.

A R L E Q U I N.

Mais Mademoiselle, faites-moi donc donner auparavant ma petite portion pour mon déjeûné, car en verité j'en ai grand besoin.

S I L V I A.

Tu ne boiras de vin de huit jours pour te punir de tes mauvaises plaisanteries.

A R L E Q U I N est contristé d'abord de la menace, & puis reprend tout d'un coup sa joie, & sort en dansant & en disant.

Pour nous consoler allons porter notre commission à Violette.



S C E N E I X.

SILVIA , LISETTE.

LISETTE.

EN verité, Mademoiselle, ce pauvre garçon-là me fait pitié, & dussiez-vous me gronder encore plus fort, je ne puis m'empêcher de vous dire que ce que vous faites à son égard est injuste.

SILVIA.

Cela est vrai, je n'ai pourtant pas dessein de l'être, & je vais lui faire donner ce qui lui faut, mais il me semble que je me soulage en diminuant un peu sa joie excessive qui ne fait qu'aigrir mon chagrin.

LISETTE.

Et quand je vous offre moi, l'unique moïen de le dissiper, ce chagrin, vous rebuttez mes conseils & me querellez. Il faut une bonne fois vous prouver que

j'ai raison. Ecoutez-moi. Arlequin, vous le scavez, est ici dans une condition où il y a très peu de gages ; mal vêtu, mal nourri, accablé de travail, souvent rossé, car votre Pere est un peu prompt ; cependant, malgré son malheureux sort, vous le voiez toujours content, toujours de bonne humeur ; d'où croiez-vous que cela vienne ?

SILVIA.

C'est ce que je ne puis comprendre, je l'avouë.

LISETTE.

Il est dans l'âge où l'amour se fait sentir, il aime, il est aimé, voilà tout son malheur effacé, il est heureux.

SILVIA.

Il aime ? quoi au milieu des peines qu'il a, il trouve le temps d'aimer ?

LISETTE.

C'est son unique affaire.

SILVIA.

Et qui aime-t'il ?

LISETTE.

Violette, la fille de votre Jardinier.

SILVIA.

Jene m'en suis point appercûë.

LISETTE.

Je le croi bien ; pour connoître l'a-

mour en autrui, il faut l'avoir senti soi-même.

SILVIA.

Tu me dis là des effets de l'amour qui me surprennent.

LISETTE.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai; vous le voyez revenu de Paris tout de nuit, très fatigué. A peine est-il arrivé qu'on le fait courir par tout le Village. Il est à jeun, j'en suis sûr; au bout de tout cela il est bien grondé, & vous le privez de vin pour huit jours, dès qu'il aura vû Violette, le voilà consolé.

SILVIA.

Cela n'est pas possible?

LISETTE.

Tenez, cachez-vous dans ce Cabinet, je vais les faire rester ici sous quelque pretexte, vous en ferez témoin vous même.

SILVIA,

J'avouë que je voudrois voir cela, je ne le puis croire.

LISETTE.

Entrez, entrez seulement.





S C E N E X.

L I S E T T E , A R L E Q U I N ,
V I O L E T T E , S I L V I A *cachée.*

L I S E T T E .

R Angez ici, tous deux, le Maître de Philosophie y va venir donner leçon.

Elle sort.

A R L E Q U I N , *s'empresse de ranger tout.*

Mais tout est rangé, que veut-elle que nous fassions ? Violette, dis-moi donc pourquoi tu pleures, afin que je sçache pourquoi je pleure aussi.

V I O L E T T E .

Tu dis que Mademoiselle a défendu qu'on te donnât du vin de huit jours.

A R L E Q U I N .

N'est-ce que cela qui te fait pleurer ? eh que m'importe ce que je boive pourvû que tu m'aimes toujours ?

V I O L E T T E .

Mais tu ne m'aimera peut-être plus

D

guere toi, car j'ai remarqué que quand tu as bû du vin, tu m'en aimes d'avantage.

ARLEQUIN.

Je t'aime en tout temps de toute ma force, mais il me paroît au contraire que quand le vin m'a rendu gai, c'est toi qui ne m'aimes pas tant.

VIOLETTE.

Pourquoi t'imagines-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce qu'alors, quand je suis de bonne humeur, je voudrois de certaines petites choses que tu ne veux jamais, toi.

VIOLETTE.

Mais tu sçais bien que je ne dois vouloir que ce qui est raisonnable.

ARLEQUIN.

Allons dons, prenons patience.

VIOLETTE.

Mais dis moi, n'as-tu point le cœur un peu foible ?

ARLEQUIN.

Je l'avois tout à l'heure, mais auprès de toi cela se passe.

VIOLETTE.

Il faut te le fortifier, cela reviendrait, tu es trop fatigué ; mais comment faire ? nous sommes tous deux sans argent. Il

n'y a que quatre jours que tu es dans le Village , tu n'y connois personne qui te fasse boire , & tu n'as pû rétablir crédit au cabaret.

A R L E Q U I N.

Eh bien il faut boire de l'eau.

V I O L E T T E.

Mais si tu tombes malade , que deviendra la pauvre Violette ? Tien , voilà une tabatiere d'argent que Mademoiselle m'a donnée , je t'en fais present ; va dire ici prés qu'on te prête du vin dessus.

A R L E Q U I N.

O cara Violetta , tu te môques de moi ! je te remercie pourtant de ta bonne volonté , mais je ne reçois point ta tabatiere , & n'emprunte rien dessus ; j'aime-rois mieux mourir de la pepie.

V I O L E T T E.

Je le veux , je le veux absolument.

A R L E Q U I N.

Je n'en ferai rien , te dis-je.

V I O L E T T E.

Si tu n'obéis , je te haïrai à la mort.

A R L E Q U I N.

Je ne crains point cela , je te connois.

V I O L E T T E.

Vous aimez donc à me mettre au de-sespoir , Arlequin.

Dij

ARLEQUIN.

Eh bien , là , ne pleure pas , je veux bien la garder quelque temps pour la baiser , quand j'aurai soif , cela me vaudra du vin de Champagne.

VIOLETTE.

Je me trouve mal moi-même , va me chercher du vin , je te prie.

ARLEQUIN.

Je connois ta finesse.

VIOLETTE.

Il n'y a point là de finesse , je veux du vin , & je prétens que tu prennes la tasse de chocolat que tu as refusée tantôt , je viens de la préparer.

ARLEQUIN.

Eh bien ! composons , prenons-en chacun la moitié.

VIOLETTE.

Viens , viens , il y a de quoi en faire deux , chacun la nôtre. Nous n'avons rien à faire ici. Allons , mon cher Arlequin , mon ami , te voilà déjà pâle comme la mort.

ARLEQUIN.

Haïe , haïe , en me prenant le bras tu me chatouilles , tu me ressuscite.



S C E N E X I.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

AH! ma chere Lisette, je suis dans une émotion que je n'ai jamais sentie, & que je ne puis t'exprimer. Si tu sçavois ce que je viens d'entendre...

LISETTE.

Jesçais tout, j'écoutois à la porte.

SILVIA.

Est-il possible que dans un rang si bas on ait des sentimens si beaux, si genereux, si délicats même!

LISETTE.

Vous le voyez, voilà de l'amour tout pur, il n'y a point d'art chez eux.

SILVIA.

Cette inquiétude que chacun sent pour ce qu'il aime, ce tendre interest! ces égards réciproques! ouïi, je trouve de l'héroïque là-dedans.

C'est que le propre de l'amour est d'élever l'ame aussi-bien que d'éclairer l'esprit. Avez-vous remarqué avec quelle adresse Arlequin, tout grossier qu'il est, a sçû tantôt se disculper d'avoir préféré la commission de Violette à la mienne? qui est-ce qui lui fournissoit tant de raison? l'amour.

S I L V I A .

Voilà une passion admirable. Oüï, par ce que je viens d'entendre, il s'en faut peu que je ne la croie capable d'adoucir les plus grands chagrins. J'ai senti du plaisir à la voir agir en eux. Je veux en jouïr encore une fois, & les remettre tous deux dans une situation fâcheuse, pour examiner de plus près leurs sentimens, & connoître à fond jusqu'où peut aller leur amour. Fais-les revenir.

S I L V I A .

Arlequin, Violette, revenez.





S C E N E XII.

ARLEQUIN, VIOLETTE,
SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Violette, rendez-moi la tabatiere que je vous ai donnée, je n'ai pas songé qu'on me l'avoit prêtée. Tenez, en voilà une autre qui vaut mieux; tenez donc, qu'est-ce ? vous cherchez long-temps ?

VIOLETTE.

Mademoiselle, je crains de l'avoir égarée.

SILVIA.

Comment ! est-ce là le cas que vous faites de ce que je vous donne ! trouvez-la tout à l'heure ; vraiment si elle étoit perduë, vous me feriez de belles affaires.

VIOLETTE.

Hé bien, Madame, rabattez-là sur mes gages, elle est perduë en effet.

Arlequin tâche d'approcher de Violette

pour lui rendre sa tabatiere, Lisette lui barre toujours le chemin.

SILVIA.

Où allez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vais l'aider à la chercher.

SILVIA.

Ne bourgez de là, je vous l'ordonne. Qu'avez-vous à rire ?

ARLEQUIN.

Je ris de ce qu'elle ne se souvient pas non plus que moi, que quand je partis hier pour aller à Paris, elle me la donna pour faire racommoder la charniere qui alloit mal, la voilà.

SILVIA.

Voyez la belle memoire de fille ! fiez-vous-y.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, vous aviez bien oublié vous-même qu'on vous l'avoit prêtée.

LISETTE *à part.*

Mademoiselle, Arlequin vous donne votre reste.

SILVIA *à part.*

J'en suis charmée, mais je vais les embarrasser mieux. Lisette, fais-moi je te prie une tasse de chocolat, & une aussi pour toi si tu en veux.

LISETTE.

L I S E T T E.

Volontiers, mais donnez moi donc des tablettes, car je n'en ai plus.

S I L V I A.

Demandés-en à Violette je lui en laif-fai l'autre jour plus qu'il n'en faut pour deux taffes.

Arlequin & Violette se defesperent en secret.

A R L E Q U I N.

Je l'ai bien prédit. Ah malheureux!

V I O L E T T E.

Sia maledette la chicolata!

S I L V I A.

Qu'avez-vous donc Violette, vous voilà bien troublée?

V I O L E T T E.

Mademoifelle, je ne fçai ce qu'est de-venu votre chocolat.

S I L V I A feint une grande colere.

Qu'en avez-vous donc fait?

V I O L E T T E.

Je l'avois ferré fur une tablette dans l'Office, je ne l'y ai plus retrouvé.

S I L V I A.

Ah! ah! je le vois bien, ce que vous en avez fait. Mademoifelle vient de le prendre tout à l'heure; elle en a encore deux mouftaches aux côtez de la bouche.

E

VIOLETTE *en s'essuiant la bouche.*

Pardonnez moi, Mademoiselle, je ne l'aime pas, il me dégoûte.

SILVIA.

Vous êtes bien hardie d'en user ainsi sans ma permission, & d'oser me le nier en face, de plus, quand je vous prends sur le fait. Sortez d'ici tout à l'heure, & n'y rentrez jamais. Votre Pere le sçaura, & s'il ne vous en punit comme il faut, je le chasserai lui-même.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, il faut dire la vérité, elle ne l'a ni pris ni égaré.

SILVIA.

Où est-il donc ?

ARLEQUIN.

Il est là chaudement dans mon estomac. Quand vous m'avez refusé du vin tantôt, je suis entré plein de desespoir dans la Cuisine, où je n'ai trouvé personne qu'une caffetiere au feu pleine d'eau bouillante, de-là je suis passé dans l'Office, où j'ai vû sur une tablette le satan de chocolat qui m'a tenté; je l'ai mis dans la caffetiere, & delà dans une écuelle, & cloc, cloc, sans le faire mousser en conscience.

S I L V I A.

Comment, coquin ! du chocolat excellent, que je m'épargnois à moi même ! Hola quelqu'un, qu'on me charge ce fripon-là de coups d'étrivieres.

A R L E Q U I N.

Soit, je le souffrirai en patience.

V I O L E T T E.

Ah ! Mademoiselle, j'aime mieux être chassée d'ici. Il est innocent, c'est moi qui l'ai pris, il est vrai.

A R L E Q U I N.

Non, Mademoiselle, c'est moi en vérité, c'est moi, c'est moi vous dis-je.

Ils l'importunent à force de s'accuser.

S I L V I A.

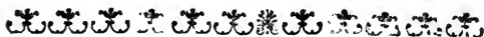
Paix-là ; taifez-vous tous deux. Lisette, je cede ; voilà deux Amans parfaits ! allez mes enfans, je vous le pardonne, gardez chacun la tabatiere que vous avez, je vous en fais present, & toi, Violette, soit dépositaire de la clef de la Cave pour toujours, & donne à Arlequin du vin tant qu'il en voudra, il le merite.

Tous deux l'importunent à force de la remercier.

Oh ! laissez-moi en paix, ou je reprends la clef de la Cave.

Violette arrache Arlequin des pieds de

52 LE BESOIN
*Silvia en le faisant souvenir de la clef de
la Cave , ils sortent en joie.*



S C E N E X I I I .

SILVIA , LISETTE .

SILVIA .

Lisette , je n'en puis plus , je suis hors
de moi .

LISETTE .

Allons courage , Mademoiselle , vous
venez déjà de faire une bonne action que
vous devez à l'amour , ne le haïssez donc
plus tant .

SILVIA .

Je crains qu'à la fin tu ne me persuades,
mais qui est cet homme-là qui passe avec
ton Amant .

LISETTE .

C'est apparemment le Maître de Philo-
sophie .

SILVIA .

Ah ciel !

LISETTE .

Qu'avez-vous donc ?

SILVIA .

S'il étoit un peu plus doré , je le pren-

drois pour l'homme que j'ai rencontré si souvent, il lui ressemble comme deux goûtes d'eau.

L I S E T T E.

Quoi ! à cet homme de bonne mine qui vous revient quelquefois dans vos rêves ?

S I L V I A.

A lui-même.

L I S E T T E.

Il y a là quelque chose de singulier.

S I L V I A.

Lisette, tu te trompes, ce n'est pas là un Philosophe, il a l'air trop raisonnable.

L I S E T T E.

En effet, je ne lui trouve pas la mine assez rebarbative. Mais qui seroit-ce donc ? Attendez, il me vient une pensée, ne seroit-ce point quelque Amant qui se déguiseroit pour approcher de vous ?

S I L V I A.

Ah ! ah ! cela seroit plaisant, je voudrois le sçavoir par curiosité.

L I S E T T E.

Quoi ! cela ne vous fâcheroit point.

S I L V I A.

Je crois que non.

L I S E T T E.

Ecoutez, cela pouroit bien être, car Monsieur Trivelin m'a dit de certaines choses...

SILVIA.

Que t'a-t'il dit ?

LISETTE.

Qu'il y avoit dans le monde un homme de merite qui vous aimoit à la fureur , & qui imploroit mon secours auprès de vous.

SILVIA.

Et ne t'a-t'il point dit qui c'étoit ?

LISETTE.

Il n'en a pas eu le temps , mais dès qu'il aura fait avec votre Pere , il viendra me le dire , il me l'a promis.

SILVIA.

Je suis impatiente de le sçavoir.

LISETTE.

Voyez ce que c'est que l'amour ! l'espoir d'un amant , tout incertain qu'il est , vous tire déjà de votre indolence , vous agite & vous réjouit un peu ce me semble.

SILVIA.

Tais-toi donc tu es une folle.

LISETTE.

Voilà Monsieur Trivelin qui revient , vous serez bien-tôt éclaircie.





SCENE XIV.

PANTALON, TRIVELIN,
SILVIA, LISETTE.

TRIVELIN.

IL faudra donc, Monsieur, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, prendre un grand verre de Ptifanne, deux heures après le repas, & continuer de deux heures en deux heures; & immédiatement après chaque verre, faire deux ou trois tours de Jardin, ou même monter à cheval si vous pouvez, & galoper un peu par la Campagne. Sindanam fameux Medecin Anglois ordonnoit à ses malades de courir la poste pour les guerir des vapeurs.

PANTALON.

Diable! Sindanam étoit un habile homme, puisqu'entre ses mains on guerissoit en poste; mais par malheur je suis mauvais Cavalier.

TRIVELIN.

Hé bien, marchez beaucoup. En un mot après la portion il faut de l'exerci-

E iiiij.

ce, cela est de conséquence.

PANTALON.

Oh! Monsieur, je n'ai garde d'y manquer ; allons je veux vous conduire & vous voir partir.

SILVIA

Le voir partir, Lisette! ah ciel!

PANTALON.

Vous m'acheverez l'histoire d'Octave chemin faisant.

TRIVELIN.

Mais la voilà finie. Octave vouloit se marier ici, je ne sçai avec qui, il n'a pas pû, il s'en est retourné à Venise épouser sa belle & riche veuve, & il a bien fait.

PANTALON.

Et vous le croyez marié?

TRIVELIN.

Sans doute, la veuve avoit trop d'impatience de ne l'être plus.

PANTALON.

Dites bien à Monsieur le Docteur que je le prie de n'être plus fâché contre moi, & de venir au plûtôt, je lui donnerai toute sorte de satisfaction.

SILVIA.

Lisette, songe donc à l'arrêter.

LISETTE.

Mais comment faire?

TRIVELIN.

Cependant Monsieur, mon Maître m'avoit commandé de rester auprès de vous jusqu'à ce qu'il y pût être lui-même.

PANTALON.

Allez, partez, quand il vous verra, cela le fera plutôt venir, & je suis pressé.

SILVIA.

Non, mon cher Pere, je ne souffrirai pas que Monsieur Trivelin vous abandonne, s'il vous survenoit quelque accident, où en serions-nous?

PANTALON.

Voilà une bonne fille, quel naturel! va je t'en tiendrai compte.

LISETTE.

Monsieur, en cas de malheur, Monsieur Trivelin est habile homme, il vous soulageroit, il entend cela mieux que nous.

PANTALON.

Hé oui, oui, je sçai les raisons que vous avez de le faire rester.

LISETTE.

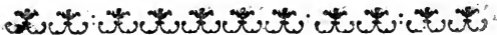
Moi? je n'en ai point d'autres que votre fanté.

PANTALON.

Monsieur le Docteur n'est pas trop bon lui-même pour me la rendre.

Me prenez-vous pour un ignorant ?

Allons Monsieur partons , & ne vous fâchez pas.



SCENE XV.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

NOus ne sçaurons rien de lui , cela me chagrine.

LISETTE.

Je n'en suis pas fâchée , ce petit chagrin-là est de bon augure.

SILVIA.

Ah ! ce n'est qu'une curiosité.

LISETTE.

Hé bien elle sera satisfaite , puisque le Philosophe nous reste ; les Amans ne sont pas muets.

SILVIA.

Mais il n'en est pas un , nous n'apprendrons pas qui est celui dont Trivelin t'a parlé.

L I S E T T E.

Il n'y a qu'à se donner patience , nous le sçaurons tôt ou tard; ce qu'il y a de consolant, c'est que toujours nous revient-il un amant de cette affaire-ci. Est-ce que vous aimeriez mieux que ce fut le Philosophe ?

S I L V I A.

Si je le préférerois , c'est que la maniere dont il s'y prend , promet une Comedie assez divertissante , à cela près, je me soucie aussi peu de l'un que de l'autre.

L I S E T T E.

Hom ! cela est pourtant bon, un Amant ! vous riez ?



S C E N E X V I.

PANTALON, SILVIA, LISETTE,
LES FILLES *de la Nôce* ; & LE
PHILOSOPHE *peu après.*

P A N T A L O N.

Silvia, ma chere enfant, ma bonne fille, pour reconnoître ta bonne amitié , je vais te donner un Maître de Philosophie , il est là-haut , & voilà les Filles de la Nô-

ce que je t'ameine qui te divertiront.

SILVIA.

Ah ! mon Pere, je vous remercie ; il me semble que vous vous portez mieux, cela me réjouit.

PANTALON.

Tu me parois aussi de meilleur humeur que de coûtume. Allons, allons, que l'on danse comme il faut.

SILVIA.

Faites venir aussi le Maître de Philosophie pour danser, afin de vous réjouir davantage.

PANTALON.

Est-ce qu'un Philosophe se mêle de danser ?

SILVIA.

Et c'est justement parce qu'il ne s'en mêle pas que son embarras sera plaisant.

PANTALON.

Qu'il vienne, je le veux bien.





DIVERTISSEMENT.

LES FILLES *de la Nôce*, BERGERES
& PAYSANNES, *chantent & dansent.*

Une grosse Paysanne.

Lucas n'ose me toucher,
Il a peur de me fâcher,
Est-il un amant plus lâche ?
Qu'il est sot ce pauvre Lucas ?
S'il ne sçait pas
Que j'aimons bien qu'on nous fâche.

On danse.

Un: Bergere.

Vive un peu de badinage,
Mais sur tout loin du Hameaux,
Car badiner sous l'Ormeau,
Aux yeux de tout un Village,
Cela n'est pas beau.
Quand le grand jour nous éclaire,
Il faut faire la severe,
On craint la Tante & la Mere,
Si l'on rit on ne rit guere,
Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un Bois.

LE BESOIN

Le Chœur.

Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un Bois.

La Paysanne.

Quand je dansons tous en ronde,
Lucas faute, il est joyeux,
Ne dansons-nous que nous deux,
Au milieu de tout le monde,
Il est tout honteux.

Il n'a pas bien la pratique,
De danser à la Musique,
Il craint qu'on ne le critique,
Car sa danse est à l'antique;
Mais Lucas au Bois
Danse mieux cent fois.

Le Chœur.

Mais Lucas au Bois
Danse mieux cent fois.

La Bergere.

Pour rire en toute assurance,
Cherchons l'ombre & le silence;

La Paysanne.

De peur de la médifance,
Soit qu'on rie, ou soit qu'on danse,

Ensemble.

Il vaut mieux cent fois,
Faire tout au Bois.

On danse.

S I L V I A.

Allons, je veux danser aussi; Mon

Hieur le Philosophe , danfons nous deux.

LE PHILOSOPHE.

Mais Mademoifelle , un Philosophe ne
fçait danfer qu'en baroco.

SILVIA.

Hé bien , qu'on nous donne quelque
Menuet baroc.

Fin du premier Acte.

*Le Musicien a arrangé autrement les
Chansons de ce Divertissement sans consul-
ter l'Auteur , & en a fait un très-beau mor-
ceau de Musique , mais un peu aux depens
de la Poëfiz.*

ACTE II.

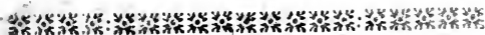
SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul , à demi yvre.*

A Cause que j'ai les jambes un peu
foibles d'avoir trop marché , ils di-
sent là-bas que je suis yvre; le monde est
bien médifant! hé bien, quand cela seroit
il n'y a point de la faute à Violette, une
fois. On lui a ordonné de me faire boire

tant que j'aurois soif. Or là-dessus, j'ai pris dans la cuifine mon déjeûné, & l'ai suivie à la cave pour lui épargner la voiture; elle m'a donc mis auprès d'un tonneau d'excellent vin de Bourgogne pour boire à discretion. Vive la discretion, c'est une belle chose! On ne peut pas boire plus discrettement ce me semble, que de boire à discretion; c'est pourquoi j'ai bû là plusieurs razades discrettes, premierement à la fanté de mes amours, cela étoit juste; & puis à celle de Mademoiselle Silvia, en memoire de la clef de la cave, mais razade au moins, car je sçais vivre, moi; & puis deux autres razades en mémoire de nos deux tabatieres: on ne pouvoit pas moins, honnêtement. Et puis j'ai bû encore en mémoire de plusieurs autres choses dont j'ai perdu la mémoire; & afin de finir discrettement, je voulois boire encore une autre razade à Violette pour le dernier coup, elle n'a pas voulu; elle a bien fait, car on dit qu'il n'y a que le dernier coup qui enyvre, or je ne l'ai pas bû, le dernier coup, *ergo* je ne suis pas yvre. Fi, cela est vilain d'être yvre, & un homme sage ne devoit jamais boire le dernier coup.

SCENE



SCENE II.

LISETTE *entre & se tient à part,*
ARLEQUIN.

ARLEQUIN *branchant.*

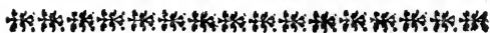
O Uais ! il me semble que la terre n'est pas bien ferme sous mes pieds. La Signora Silvia disoit l'autre jour qu'un certain Philosophe Cobirnic, Coprinic disoit que la Terre tourne, que les Maisons tournent, que tout tourne. Il étoit Allemand, dit-elle, Cobirnic; le drôle buvoit du vin, depuis que j'en ai bû, je trouve qu'il a raison. Hola; *il trébuche.* Hola, minhër Cobirnic. faites tourner la Terre un peu plus doucement; mais j'apperçois là-bas un fauteüil qui fait appétit de dormir, allons nous y reposer, en attendant que la Terre ait fait ses quinze tours.

LISETTE.

Voilà un garçon bien nourri, je me suis doutée que la clef de la cave donnée à Violette feroit cet effet là. Elle aura eu de la compassion, Arlequin de la complaisance. Le zele d'un Amant s'échauffe

F

en buvant à l'objet de ses vœux, & l'amour est souvent complice de son yvresse.



SCENE III.

SILVIA, LISETTE,
ARLEQUIN *endormi à part.*

SILVIA.

Lisette, où est Arlequin? mon Pere m'a dit qu'il venoit de le voir entrer ici.

LISETTE.

Quoi Monsieur Pantalon l'a vû dans l'état où il est?

SILVIA.

Oùi, je lui ai conté moi-même comme tout est arrivé; j'en ai pris sur moi la faute, comme si je n'avois fait tout cela que pour dissiper un peu ma mélancolie, il lui a tout pardonné en lui commandant d'aller dormir.

LISETTE.

Il est enfant d'obéissance, tenez, voyez.

SILVIA.

Ah! ne troublons point son repos, je te prie, le pauvre garçon en a grand besoin.

L I S E T T E.

Vous devenez bien tendre pour lui ?

S I L V I A.

Il est vrai que son bon cœur me touche , & j'ai reconnu à son occasion que le Philosophe pourroit bien être un Amant; car pour obtenir sa grace de mon Pere , il a joint ses prieres aux miennes avec un zele tout particulier.

L I S E T T E.

Il peut ne l'avoir fait que par pitié pour Arlequin , ou tout au plus par complaisance pour vous , sans que l'Amour s'en mêle.

S I L V I A.

Il a fait plus : sur ce que j'ai marqué dans la conversation , que j'avois envie de voir l'Opera , il vame le faire venir sous nos fenêtrés , dans le Jardin de ce gros Financier notre voisin.

L I S E T T E.

Quel pouvoir a-t'il par tout là ?

S I L V I A.

Cela seroit long à t'expliquer.

L I S E T T E.

N'est-ce point aussi parce que vous souhaitez qu'il soit un Amant , que vous le croiez tel , car je ne sçai , je lui trouve moi un certain air serieux , un ton pedagogue qui ne marquent point cela.

F.ij.

SILVIA.

Oùï , devant mon Pere , mais il m'a dit quelques mots en particulier d'un ton tout different.

L I S E T T E.

Que vous disoit-il encore ?

S I L V I A.

Ah ! je ne sçai , ma timidité m'a rendue oute interdite , toute tremblante.

L I S E T T E.

Ce frisson-là n'est pas loin de la fièvre , n'allez pas vous engager avec celui-ci avant que d'avoir vû l'autre dont Trivelin nous a parlé.

S I L V I A.

Oh ! ne crains rien . . . mais celui-ci ne me paroît pas si méprisable.

L I S E T T E.

Il a l'air trop fait , & je lui voudrois quelques années de moins.

S I L V I A.

Un jeune sot ne me plairoit pas.

L I S E T T E,

Il a la taille un peu pleine , ce me semble ?

S I L V I A.

Je trouve que l'embonpoint ne lui méfied pas ; il est grand à proportion.

L I S E T T E.

Vous me paroissez déjà bien prévenue en sa faveur ? voilà l'effet du besoin d'aimer il fait tout trouver bon, & sans consulter on s'attache au premier venu.

S I L V I A.

Ne m'accusez donc point de cela, Lisette, vous me faites rougir.

L I S E T T E.

Eh pourquoi rougir d'avoir de l'amour quand il en est temps ? rougit-on d'avoir froid en Hyver & chaud en Eté ? l'amour est de même l'effet d'une des saisons de la vie, une impression naturelle, nécessaire & commune chez tout le monde, qui ne dépend non-plus de nous que le beau temps. A quinze ou seize ans une Fille est-elle honteuse de voir naître cet embonpoint si joli qui rend ses appas complets, & ne sçait-on pas que l'amour & lui viennent toujours de compagnie ? & c'est l'amour qu'on devoit le moins cacher.

S I L V I A.

Il seroit beau, vraiment, qu'une fille dit tout haut qu'elle a de l'amour.

L I S E T T E.

Ne seroit-elle pas mieux que de le dissimuler par des grimaces inutiles ? car, tenez toutes les vôtres ne servent à rien

vosre âge , vosre inquiétude vos yeux , tout le déclare , il n'y a que vosre bouche qui n'en dit rien : belle discretion !

SILVIA

Quand cela seroit , l'effort que l'on fait pour le taire est toujours loüable ; c'est un effet de la pudeur , de la vertu.

LISETTE.

De la vertu, je le veux bien ; mais je ne comprends pas le mauvais emploi qu'une fille fait de son courage ; qu'il lui prenne un caprice d'avoir un ornement , un habit , un colifichet , souvent peu nécessaire , & qui ne dure au plus qu'un mois ou deux : pour l'obtenir elle ne craint point de presser un Pere avec instance , avec persévérance ; & elle n'ose lui demander un mari dont on ne peut se passer , & qui dure autant que la vie.

SILVIA.

C'est que demander des ornemens choque beaucoup moins la bienséance.

LISETTE.

Mais en n'osant demander un mari à vosre âge , on reste en proie à certain chagrin secret qui donne de fâcheux momens ; il y a bien des gens qui sont à l'affût de ces momens-là , & alors on est en danger de la choquer bien plus , la bienséance.

S I L V I A.

Cela ne me regarde point , je crois.

L I S E T T E.

Je le crois aussi , mais il y a toujours de la temerité à ne se pas défier de tout. Hasardez-vous donc un peu , osez demander vos vrais besoins ; car si vous ne parlez la première , il ne commencera pas lui , & je sçais de bonne part qu'il ne veut jamais vous marier.

S I L V I A.

Qu'il ne me veut jamais marier , ne dites donc point cela , Lisette , vous m'enferiez venir l'envie.

L I S E T T E.

Oh ! elle est toute venue , mais la mauvaise honte vous poignarde , vous ne voulez seulement pas m'avoüer que vous aimez , à moi qui le connois , qui vous le dis , & qui me tuë de vous y chercher du remede.

Les Laquais au fond du Theatre veulent emporter Arlequin..

S I L V I A.

Qu'allez-vous faire là , vous autres ? laissez-le reposer.

U N L A Q U A I S.

Nous n'avons garde de l'éveiller , Mademoiselle ; Monsieur le Philosophe nous a bien recommandé de l'apporter tout endormi.

L I S E T T E.

Ah ! puisque c'est par son ordre , laissez-les faire.

S I L V I A.

Où est-il mon Maître de Philosophie.

L E L A Q U A I S.

Il va venir , il n'est que dans ce Jardin ici près.

S I L V I A.

Dites - lui qu'il se dépêche , & que nous l'attendons ici.

L I S E T T E.

Pourquoi donc êtes - vous si pressée ?

S I L V I A.

Parce que mon Pere voudra être présent à la leçon , & s'il venoit à cette heure , j'ai pris des mesures avec Violette , pour l'écarter de nous quand nous serons en train de philosopher.

L I S E T T E.

Hom ! vous avez beau le dissimuler , il y a de l'amour dans ces finesse-là.

S I L V I A.

Cesse donc tes jugemens ridicules. Non , mais c'est qu'il me déplaît qu'en toute une journée nous ne puissions pas découvrir ce que c'est que le Philosophe. Depuis le matin qu'il est ici , n'est-il pas honteux à nous de n'y pouvoir encore
rien

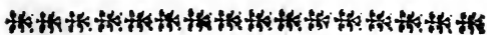
rien comprendre ! cela me pique.

L I S E T T E.

Bon , bon , fort bien , à merveille , votre indolence diminuë à vûë d'œil , vous ferez bientôt de bonne humeur. Ah ! tenez , réjoüissez-vous , voilà nos gens qui viennent.

S I L V I A.

Songe , toi , à avertir Violette quand il fera temps.



S C E N E IV.

LE PHILOSOPHE , PANTALON ,
SILVIA , LISETTE.

P A N T A L O N.

CA' , Monsieur Lelio , car c'est ainsi qu'on vous nomme à ce que m'a dit Trivelin.

L E L I O.

Pour vous rendre mes très humbles services , Monsieur.

P A N T A L O N.

Commençons s'il vous plaît.

S I L V I A.

Monsieur vous riez peut-être en secret de voir une fille se croire capable d'ap-

prendre la Philosophie. Je vous avouë que ce qui cause mon erreur est un petit livre que j'ai lû, dans lequel un homme du monde fait entendre à une femme tout l'arrangement de l'Univers, & moi-même par la seule lecture, je l'ai conçu avec plus de facilité que je n'ai fait le jeu des échêts.

L E L I O.

La Philosophie n'est pas hors de votre portée, Mademoiselle. Vous lui faites même beaucoup d'honneur de la préférer aux plaisirs que pourroit vous donner votre jeunesse.

P A N T A L O N.

Monfieur, point de discours inutiles, venons au fait, je suis pressé.

L E L I O.

J'obéis. Je vais donc, Mademoiselle, avant que de vous faire entrer plus avant dans la Philosophie, vous donner quelque teinture des Mathématiques, selon le conseil de Platon.

P A N T A L O N.

Des Mathématiques? qu'est-ce que ces drôleries-là? par où commencent-elles?

L E L I O.

Par l'Arithmétique.

PANTALON.

Par l'Arithmétique! oh oh, diable! c'est donc une belle chose que la Philosophie! quand j'appris la Finance, je ne commençai pas autrement. Me voilà Philosophe plus que je ne pensois; oh je lui enseignerai bien cela moi, & de-là où la menerons-nous?

LELIO.

Aux Elemens de Géométrie, ensuite à l'Algèbre, & enfin au calcul sur les Infinimens petits.

SILVIA.

Ceci commence à me paroître plus embarrassant que le petit livre!

LISETTE.

Et à moi aussi. Les Infinimens petits! oh que cela est vétilleux! ce n'est point là ce qu'il nous faut.

LELIO.

Hé bien, pour abreger passons tout cela, ne nous arrêtons pas même à la Logique. Voilà un petit livre, dans lequel vous pouvez l'apprendre toute seule.

PANTALON.

Oüi, oüi, prends le Livre, & l'apprends par cœur.

LELIO.

Or, comme vous sçavez déjà un peu

de Métaphisique, venons tout d'un coup à la Physique.

PANTALON.

Qu'est-ce que cette Frisique ?

LELIO.

C'est la connoissance des choses naturelles par leurs causes & par leurs effets.

PANTALON.

La connoissance des choses naturelles ? il me semble que cette Frisique-là n'est pas bonne pour une fille ?

LELIO.

Mais Monsieur, la Physique est fort étendue, & a plusieurs Parties ; Mademoiselle en peut choisir quelque'une qui lui convienne, & qui soit de son goût.

PANTALON.

Laquelle, par exemple ? voïons, nommez-nous-en quelques-unes ?

LELIO.

Mademoiselle ne veut pas apprendre la Medecine, la Botanique, l'Anatomie ?

PANTALON.

L'Anatomie ! fy donc, ô la vilaine chose que cette Frisique-là ?

LELIO.

Encore moins la Méchanique, l'Optique, la Dioptrique, la Cathoptrique, ..

L I S E T T E.

Misericorde! je crois que ce sont là des mots de grimoire ; ah ! Monsieur, les noms seulement doivent lui faire peur ; je ne sçai comment on peut les prononcer sans s'étrangler.

L E L I O.

Passons donc à la morale.

P A N T A L O N.

C'est bien dit ; car c'est une belle chose que la morale ! qu'est-ce qu'elle enseigne cette morale ?

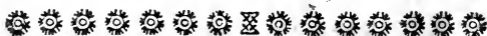
L E L I O.

Son nom l'indique , elle enseigne à régler les mœurs.

P A N T A L O N.

Bon , bon , commencez vîtement , & donnez-lui de bonnes mœurs afin qu'elle soit bien obéissante à son Pere.





SCENE V.

VIOLETTE, PANTALON,
LELIO, SILVIA,

Silvia vient de faire signe à Lisette, qui s'absente un moment, & qui ramene Violette.

PANTALON.

Silvia, écoutez bien.

VIOLETTE.

Mon sieur, votre boisson est refroidie, & il est temps que vous en preniez un verre.

SILVIA.

A propos mon Pere, vous l'oubliez; vraiment, c'est bien là le principal.

PANTALON.

Paix, paix, écoutons la morale; dites donc vite, Monsieur, je vous prie.

LELIO.

Je définis la morale, la science de se rendre le plus heureux qu'il est possible, sans faire tort à autrui ni à soi même.

PANTALON.

Ah que cela est beau! oh je veux ap-

prendre aussi la morale , moi ; Monsieur Lelio , répétons ensemble , s'il vous plaît. La morale est dites-vous la science...

L E L I O.

De se rendre le plus heureux qu'il est possible.

P A N T A L O N.

Fort bien , le plus heureux qu'il est possible. Ah que cela est bien dit ! après.

L E L I O.

Sans faire tort à autrui ni à soi-même.

P A N T A L O N.

Sans faire tort à autrui ni à soi-même ; cela est admirable ! ô bella cosa sta morale ! bella bella.

L I S E T T E.

Mais Monsieur , pour guérir les vapeurs , un verre de votre breuvage vaut mieux que cent prises de morale.

P A N T A L O N.

Il n'est pas encore tems , nous sortons de table.

V I O L E T T E.

Il y a plus de deux heures que vous en êtes sorti , venez voir à la pendule.

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur , elle a raison , & il ne faut quelquefois qu'un quart d'heure

de plus ou de moins pour faire manquer tout l'effet d'un remede.

LELIO.

Oüi, Monsieur, dans une maladie la nature offre quelquefois des momens favorables à l'art; l'habile Phisicien doit les connoître & en profiter, & si j'ose m'exprimer ainsi, c'est proprement l'heure du Berger pour un Medecin.

PANTALON.

Oüi, oüi, Monsieur, je comprends cela; tout à l'heure, tout à l'heure; mais encore un peu de morale, s'il vous plaît, vite, vite.

LELIO.

Le moyen qu'elle emploie pour arriver à sa fin, est de regler les passions.

PANTALON.

De regler les passions; entens-tu, Silvia, entens-tu? ô bella cosa! bella cosa! après, après.

LELIO.

De regler les passions, & non pas les détruire, comme ont prétendu quelques Philosophes, car la nature est trop sage pour nous les avoir données si elles ne nous étoient pas nécessaires.

PANTALON.

La nature est trop sage! ah le beau dic-

ton ! la nature est trop sage. . . .

L I S E T T E.

Oh ! vous ne l'êtes gueres vous Monsieur , de vous amuser ici à des balivernes , & à risquer votre santé. Mort de ma vie si vous ne partez tout à l'heure je vais faire main-basse sur le coquemar , & tout renverser , puisque vous ne vous souciez pas de guerir.

P A N T A L O N.

Allons , allons , avec votre permission , Monsieur , je vais faire un tour de Jardin , & je reviens. O bella cosa la morale ! bella cosa , bella cosa !

L I S E T T E.

O bella cosa , que de nous laisser en repos !



SCENE VI.

LELIO, SILVIA, LISETTE.

S I L V I A.

Monsieur , vous venez de dire une chose que j'ai peine à comprendre ; les passions dites-vous sont nécessaires ?

L E L I O.

Oüi , Mademoiselle , nécessaires. Par

G v

exemple, dans l'enfance, la curiosité.
Dans la jeunesse, l'amour.

L I S E T T E.

Pour cela oui.

L E L I O.

Dans l'âge suivant, l'ambition; le desir de se faire un nom & une fortune; dans la vieillesse, le soin de conserver pour soi & pour les siens, ce que l'on est moins en état d'acquérir.

L I S E T T E.

☞ J'entens, l'avarice.

S I L V I A.

Je comprends déjà que la curiosité dans l'enfance est utile à son instruction, mais je ne vois pas que la jeunesse ait besoin d'amour; expliquez-nous bien cela, s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Oui, oui, dépêchez vous de nous apprendre l'amour, pendant que Monsieur Pantalon n'y est pas.

L E L I O.

L'amour est un besoin que la nature excite en nous pour son intérêt & pour le nôtre, lequel besoin nous porte à nous unir à ce qui nous paroît aimable.

S I L V I A.

Un besoin, dites-vous? mais Monsieur

un besoin me paroît une chose plus fâcheuse qu'utile.

LELIO.

Comment Mademoiselle, une chose fâcheuse! eh que ne connoissez-vous l'amour! vous sçauriez qu'il est le plus vif, le plus piquant & le plus délicieux de tous les plaisirs. Eh pourquoi l'est-il? parce que la nature, qui le sçait le plus utile à ses desseins, en a fait de tous les besoins, le plus pressant.

LISETTE.

Elle a fort bien fait; la nature a de l'esprit.

SILVIA.

Pourquoi donc, si elle exige si fort que nous aimions, nos Parens l'empêchent-ils de toute leur force?

LELIC.

Parce qu'ils craignent qu'on ne fasse un mauvais choix, ils voudroient que l'on s'en rapportât entierement à leur goût.

SILVIA.

Entierement à leur goût? trouvez-vous cela tout à fait juste?

LELIO.

Non véritablement, il faut que le choix soit aussi du goût des parties les plus intéressées.

L I S E T T E.

Mais il y a bien pis. Supposez qu'on ait fait un choix raisonnable , quand un pere ne veut jamais marier sa fille , que faut-il faire ?

L E L I O.

Il faut s'aimer de plus en plus , & n'attendre du secours que de sa passion , plus elle est vive & plus elle est ingenieuse à trouver les moïens d'arriver à sa fin. Il faut de part & d'autre les chercher de concert ; & cependant , les soins de plaire forment le corps , ornent l'esprit , corrigent l'humeur , & font la plus agréable & la plus utile occupation de la vie ; leur succès en fait la douceur ; on jouit de mille plaisirs pleins de délicatesse & d'innocence , sans lesquels la jeunesse devient un âge serieux , une saison triste , une vieillesse enfin , où l'on tombe dans une froide indolence , dans un morne assoupissement qui ôte le goût de tous les autres plaisirs.

S I L V I A.

Hélas ! Lisette m'avoit déjà dit cela sans être Philosophe.

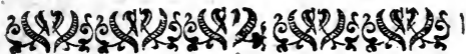
L I S E T T E.

Je triomphe à la fin , votre mal est ce que je disois , voilà déjà un article vuide :

ça Monsieur Lelio , vous qui connoissez si bien l'amour , avouéz-le nous franchement , n'aimez-vous point un peu ?

LELIO.

Ah Mademoiselle ! oserois-je en faire l'aveu ?



S C E N E VII.

LELIO, SILVIA, LISETTE,
& PANTALON *qui arrive doucement pour écouter, Lisette l'appercevant fait quelque signe à Lelio que Silvia ne remarque pas, trop attentive à la leçon.*

LISETTE *touffant.*

H Em , hem ; Hé bien , ne le déclarez donc pas.

SILVIA.

Pourquoi non , Lisette ? il n'y a point de mal à cela. Dites , dites , Monsieur , nous sommes discrettes.

LELIO *voiant Pantalon du coin de l'œil.*

Moi , Mademoiselle , j'aimerois ? je me suis bien gardé jusqu'à ce jour d'une telle foiblesse , & je ferai tous mes efforts

pour m'en défendre toute ma vie. Car enfin, il est temps de vous parler sincèrement : si je viens de vous exprimer le mieux que j'ai pû toute la force de l'amour, toute sa douceur, & presque sa nécessité, c'étoit pour vous donner un exemple de la perfide adresse des Amans dont j'imitois le langage. Voilà le riant côté par lequel ils vous le présentent, l'appas qu'ils vous offrent pour vous attirer dans leurs pièges. Fuyez, Mademoiselle, fuyez la plus séduisante & la plus dangereuse de toutes les passions ; c'est à la Philosophie à détruire ses illusions, à dissiper ses prestiges, à faire tomber le masque agréable qui cache sa laideur ; c'est elle qui doit éclairer votre jeunesse, & la conduire sans péril au milieu des précipices dont elle est entourée, & je vais à présent vous marquer les plus sûrs moïens de les éviter.

SILVIA.

En voilà assez pour aujourd'hui, Monsieur, la leçon commence à m'ennuier.

PANTALON.

Silvia, courage, *animo*, *animo*.

SILVIA.

Ah ! mon pere vous voilà, je ne vous croïois pas si prés.

PANTALON.

Poursuivez, Monsieur, poursuivez, votre morale est fort belle.

SILVIA.

Remettons le reste à tantôt, mon cher Pere, je vous prie.

PANTALON.

Non, non, quand on est en train il ne faut pas quitter.

SILVIA.

Quand les leçons sont trop longues on les retient mal.

PANTALON.

Mais ma fille, je paie par leçons, il faut emploier mon argent.

LELIO.

Monsieur, ne contraignons point Mademoiselle, de deux petites leçons je n'en compterai qu'une, je ne suis pas intéressé.

SILVIA.

Non Monsieur, ne parlons plus de Philosophie, elle me donne un mal de tête horrible.

PANTALON.

Monsieur Lelio, pour lui délasser l'esprit, allez faire venir l'Opera, tantôt la leçon lui profitera davantage. Montez dans ma chambre vous deux.

SILVIA.

Avez-vous pris votre Medecine, mon cher Pere ?

PANTALON.

Il y a long-temps, j'ai fait un tour de Jardin depuis.

LISETTE.

Mais Monsieur, ce n'est pas assez, il en faut faire au moins trois ou quatre ; Souvenez-vous de Sindanam, & de courir la poste.

PANTALON.

Ah! oüi, oüi, Sindanam, je vais les faire en poste à pied, montez touÿours.



SCENE VIII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Lisette, voilà un sot Maître, nous nous sommes trompées.

LISETTE.

Comment nous nous sommes trompées ! je le croi un Amant plus que jamais. Ne l'avez-vous pas jugé par le commencement de la leçon ?

SILVIA.

S I L V I A.

Oùï, mais la fin a tout gâté.

L I S E T T E.

Vouliez-vous qu'il déclarât sa passion devant Monsieur votre Pere qui nous écoutoit? si je ne l'en avois averti, il alloit le faire, c'est par-là que tout étoit gâté.

S I L V I A.

Est-ce qu'il y avoit long-temps que mon Pere étoit là?

L I S E T T E.

Je ne sçai, mais dès que je l'ai apperçû j'ai fait signe à Monsieur Lelio, voilà ce qui l'a fait changer de ton.

S I L V I A.

J'étois aussi fort surprise de le voir passer tout d'un coup du blanc au noir; en verité il s'y est pris bien adroitement, bien joliment.

L I S E T T E.

Vous y passez vous-même, du blanc au noir, & d'un sot Maître le voilà tout d'un coup devenu fort joli. Il me semble pourtant qu'il dançoit tantôt assez mal.

S I L V I A.

Que dis-tu là! on voïoit bien qu'il déguisoit sa danse, mais malgré cela il avoit très bon air.

H.

L I S E T T E.

Vous commencez donc à le croire un peu un Amant ?

S I L V I A.

Mais je ne sçai, je ne vois encore là rien de trop sûr ! Ah que mon Pere est venu mal à propos ! je crois comme tu dis qu'il alloit se déclarer.

L I S E T T E.

Et comment auriez-vous reçu sa déclaration ?

S I L V I A.

Hé mais, il auroit bien fallu s'en offenser.

L I S E T T E.

Gardez-vous bien de le faire ; en avez-vous le temps dans la contrainte où vous êtes ? voilà ce que les Peres gagnent avec leurs précautions outrées ; elles ne servent qu'à étrangler d'abord un Roman, où il faut que dès la premiere page deux Amans soient convenus de leurs faits.

S I L V I A.

Allons, allons, montons chez mon Pere pour voir comment Monsieur Lelio conduira son Opera, & ce qu'il a fait d'Arlequin.





S C E N E IX.

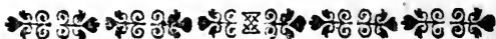
Le fond du Theatre represente le jardin magnifique d'un Financier : Arlequin y paroît endormi dans un Fauteuil , sous un Berceau de jassemins ; il s'éveille aussi-tôt très-étonné.

ARLEQUIN *seul.*

MA foi pour un vrai dormir vive le vin de Bourgogne, il vaut mieux cent fois que le Champagne, il donne un sommeil dur, dur, & des rêves tendres, tendres; je n'ai rêvé que de Violette depuis que je dors. Mais qu'est ceci! que vois-je! je me suis endormi dans la Salle de Monsieur Pantalon, & je me réveille dans un lieu enchanté que je ne connois point! voilà pourtant bien le même fauteuil où je me suis assoupi, pourquoi n'est-ce plus ici notre sale! ah, ah! attendez, n'est-ce point que la terre a tourné, pendant que moi qui étoit las, je n'ai bougé de ma place? mais non, je suis une bête, car quand la broche tourne, le chapon qui y tient tourne quand &

Hij.

quand. Hé parbleu je crois que je dors encore ; oüi c'est un reve , & si pourtant . . . ma foi je ne sçai qu'en croire ; tâchons de nous en informer à quelqu'un.



S C E N E X.

VENUS , ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! qui est cette belle Dame là ? elle a l'air des plus courtois. Madame , je ne sçais pas trop bien si je suis éveillé ou endormi , qu'en pensez-vous , s'il vous plaît ?

VENUS.

Mon enfant , pour endormi , non , tu ne l'es pas , mais tu es quelque petite chose de plus.

ARLEQUIN.

De plus qu'endormi ? que diable serois-je donc !

VENUS.

Tu n'es que mort , voilà tout.

ARLEQUIN.

Je ne suis que mort ? bagatelle ; vous dites cela d'un air bien familier ?

V E N U S.

C'est que de toutes les Déesse, Venus est la plus familiere.

A R L E Q U I N.

Quoi Madame! c'est vous qui êtes Venus? la Déesse des Amans?

V E N U S.

Moi-même.

A R L E Q U I N.

Hélas! ma bonne Déesse, ma Patronne, je suis un Amant, moi, dites-moi la verité, suis-je mort tout de bon?

V E N U S.

Tout ce qu'on le peut-être; est-ce à toi que je voudrois mentir? mais pourquoi marques-tu tant de chagrin d'être mort?

A R L E Q U I N.

Ah! Déesse, quand on est Amant, si vous sçaviez comme il fait bon vivre!...

V E N U S.

Mais tu n'es mort que pour avoir trop bû du meilleur vin de Bourgogne, & versé par les mains d'une Maîtresse qui t'aimoit bien; voilà une mort ragoûtante de tous côtez.

A R L E Q U I N.

Quoi! ma mort est de la façon de Violette?

V E N U S.

Sans doute ; est-il rien de plus consolant pour toi ?

A R L E Q U I N.

Ah ! si ç'avoit été le lendemain de mes nûces, encore passe, mais mourir avant que d'en avoir fait ma femme ! je ne sçau-rois m'accoûtumer à croire cela.

V E N U S.

Mais sçais-tu le bonheur qui t'attend ici ? sçais-tu que je te fais revivre, pour gouverner mon empire ?

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que votre empire ?

V E N U S.

C'est le monde de Venus, que vous appelez là bas son étoile, le séjour des Amans heureux, le país des Romans, c'est ici qu'ils aboutissent tous.

A R L E Q U I N.

Et qui en sont les habitans ?

V E N U S.

Au Levant, les Amans héroïques sous les loix du grand Cyrus : au Midi, les Amans visionnaires gouvernez par Dom Quichotte : au Couchant, les Amans Champêtres, qui ont à leur tête le tendre Celadon ; & au Nord, les Amans raisonnables, qui n'ont point encore de

Roi , & dont le Pais n'est pas encore bien connu , ce font nos terres australes.

A R L E Q U I N .

Quel métier font tous ces peuples-là ?

V E N U S .

Autrefois les premiers gaignoient des batailles & forçoient des Villes pour délivrer des Princeffes prifonnieres.

Les seconds pourfendoient des Géans, redreffoient des tords, & abbatoient des felons Chevaliers.

Les troisièmes faisoient des chalumeaux, inventoient des jeux, & celebroyent des fêtes pastorales.

Les derniers, dans la saison d'aimer se prétoient à ce besoin là, & parloient de leur amour aux heures de loisir.

A R L E Q U I N .

Mais pour des Amans, ce n'est pas assez faire que cela.

V E N U S .

Ils s'occupoyent aussi à rendre service à leurs Maîtresses dans l'occasion, & à partager avec elles tous les plaisirs de la vie.

A R L E Q U I N .

Hé bien voilà comme nous vivions Violette & moi : Nous étions donc des Amans raisonnables ?

V E N U S.

Vous étiez les plus raisonnables de tous ; c'est pourquoi je t'ai choisi , toi , pour te mettre à leur tête , dispenser ici mes loix , & servir de modele.

A R L E Q U I N.

Mais je ne sçai ni délivrer des Princesses , ni pourfendre des Géans , ni faire des Flageolets.

V E N U S.

Aussi n'est-ce plus en ce pais-ci qu'on fait ces métiers-là : on ne s'y occupe qu'à aimer d'abord , c'est le principal emploi ; ensuite à chanter , danser , rire & boire tout le long du jour.

A R L E Q U I N.

Boire ? hé quoi boire , du vin ?

V E N U S.

Sans doute , & du meilleur ; il y a long-temps qu'entre les Amans l'eau du Lignon n'est plus à la mode.

A R L E Q U I N.

Et vous me voulez faire , dites-vous , le Roi de ce pais-ci ?

V E N U S.

Et tout à l'heure , même , cela ne te console t'il pas ?

A R L E Q U I N.

Non ; à moins que Violette n'en soit aussi

aussi la Reine , je vous remercie de votre Royaume.

V E N U S.

Je prétens bien qu'elle le soit aussi, mais donne toi patience , il faut t'instaler dans le trône auparavant ; tout le peuple est ici sous les armes , & préparé pour la cere-
monie.

A R L E Q U I N.

Dépêchez-vous donc.

V E N U S.

Sujets d'Arlequin , paroissez , & venez lui rendre hommage.





S C E N E X I.

On entend une Marche de Tambours & d'Instrumens , au bruit de laquelle le Peuple s'avance. Deux petits Amours habillez en Arlequins, sont à la tête , dont l'un lui presente la Couronne , & l'autre le Sceptre. Quatre Chevaliers la lance en arrêt, suivent les amours , & sont suivis de Syrus, de Mandane, & de quelques Amans, herôiques. Après viennent Dom Quichotte & Dulcinée. Le Chevalier des Miroirs & l'Infante Micomicon; les Tambours cessent, des Flutes, & des Haut-bois continuent la Marche qui amene Celadon & Astrée suivis de Bergers & de Bergeres. Les Héros, les Chevaliers & les Bergers saluent le Roi chacun à leur maniere en passant devant lui , & se rangent des deux côtez du Théâtre.

V E N U S.

Berger Celadon , que l'on chante la gloire d'Arlequin.

Celadon & Astrée

Célébrons la flâme parfaite ,
Du tendre Amant de Violette ;

D' A I M E R. 99

Que dans ce séjour plein d'attraits,
Il regne & triomphe à jamais.

Le Peuple repete ces quatre Vers.

V E N U S.

Chevalier des Miroirs , Infante Mico-
micon , venez divertir le Roi.

Sarabande du Chevalier & de l'infante.

V E N U S.

Bergers , faites voir au Roi comme
tout le monde boit ici , jusqu'à vous ; al-
lons du tendre , du tendre à present.

*Astrée tenant une Bouteille verse du vin à De-
ladon qui chante ce qui suit,*

Versez, versez, digne objet de ma flâme,
Ce vin reçoit de vous mille nouveaux
appas :

Que par vos mains ou dans vos bras ,
il est doux d'égarer sa raison ou son ame.

*Les Bergers & des Bergers dansent une Mu-
sette , leur danse est mêlée de ce que chan-
tent Astrée & Celadon.*

Celadon & Astrée ensemble.

Aimons , aimons ; que l'amour dans nos
cœurs ?

Répande à tous momens de nouvelles ardeurs.

Celadon.

Que les soins de la Bergerie
Remplissent mal tout l'espace d'un jour ?
Quand on se refuse à l'amour
Mille tristes loifirs font languir notre vie.

Ensemble.

Aimons , aimons , &c.

Astrée,

Pour les cœurs qu'amour interesse ,
Les plus longs jours deviennent des instans ;

Les Hyvers , des Printemps :
Plus de momens perdus , plus de sombre tristesse.

Ensemble.

Aimons , &c.

On danse , après quoi ARLEQUIN dit

Hé bien ! Violette viendra-t-elle bientôt ?

V E N U S .

Hé mais tu es mort , toi pour venir ici ,
Violette y viendra quand elle fera morte ,
dans soixante ou quatre-vingts ans.

ARLEQUIN.

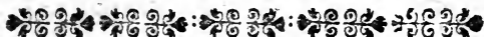
Comment, je ne verrai ici violette que décrépite ? au diable le Royaume, le Peuple & la Déesse. Violetta, Violetta.

Il chasse tout le Peuple à grands coups de batte,

VENUS.

Arlequin, arrête, arrête ; je vais t'envoyer auprès de Violette, que tu retrouveras aussi belle que moi : allons le renvoyer pour lui rendre sa raison.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PANTALON *seul.*

HOm ! Messer Philosopho, vous n'êtes pas assez fin pour tromper un homme de mon âge & de mon Pays. J'ai vû & entendu bien des choses qui me font soupçonner que vous êtes un fourbe ; mais à fourbe, fourbe & demi ; & je vais vous

jouer un tour auquel vous ne vous attendez pas. J'ai toujours fait semblant de ne m'appercevoir de rien. Je me suis prêté à tous leurs divertiffemens, à toutes leurs fottifes. J'ai envoyé ma fille étudier son livre de Logique. J'ai écarté mes gens sous divers prétextes. On me croit dans ma chambre, bien endormi & pour long-temps. On va revenir ici continuer la leçon, cachons-nous dans ce Cabinet pour observer ce qui se passe; ce drôle-ci avec sa morale pourroit bien déranger la vertu de ma filie; il est vrai que je serois en droit de le faire pendre, mais quand il seroit pendu, cela ne racommoderoit rien : oh ! parbleu, Monsieur Lelio, vous n'avez pas affaire à un Mamaluco, . . . j'entens quelqu'un, entrons au plus vîte.



S C E N E II.

SILVIA, LISETTE.

entrant par differens côtez.

S I L V I A.

AH te voilà, Lisette, que fait mon Pere ?

L I S E T T E.

Votre Pere est allé se reposer , fatigué , m'a t'il dit d'avoir trop ri du prétendu rêve d'Arlequin ; & vous , avez-vous étudié votre livre de Logique bien tranquillement ?

S I L V I A.

Ah ! il n'y a pas eu moyen ; je n'ai que l'Opera de Lelio , je n'ai qu'Arlequin dans la tête , je l'admire de plus en plus , ne me parle que de lui ; où est-il ?

L I S E T T E.

Arlequin ? il dort aussi de son côté dans sa chambre où on l'a fait porter.

S I L V I A.

Non je voulois dire Lelio.

L I S E T T E.

Ah Lelio ? je le quitte ; il est retourné à son Opera , préparer je crois quelque autre divertissement pour tantôt , car il voit que vous y prenez goût.

S I L V I A.

Eh j'ai bien affaire de son Opera ; que ne vient-il me donner leçon , pendant que mon Pere dort.

L I S E T T E.

Il fera de retour ici dans un moment ; mais pour revenir à Arlequin.

SILVIA.

N'est-il pas vrai qu'il a conduit sa fête bien galamment.

LISETTE.

Qui ?

SILVIA.

Lelio.

LISETTE.

Ah ah ! il est vrai qu'il a donné lieu à l'amour d'Arlequin, de triompher pleinement ; ce pauvre garçon me charmoit. Son indifférence pour un Trône sans Violette, son impatience de la revoir, sa colere même, tout cela doit vous avoir bien fait plaisir.

SILVIA.

Ah ! tout-à-fait ; cet habit asiatique lui alloit à merveilles.

LISETTE.

A qui ?

SILVIA.

A Lelio.

LISETTE.

Voici du qui pro quo. Vous m'ordonnez de ne vous parler que d'Arlequin, & vous ne songez qu'à Lelio, voilà comme tantôt Arlequin amoureux ne songeoit avec moi qu'à la commission de Violette : mais avouiez donc que vous aimez.

SILVIA.

Allons, allons, ne badinons point. Non, mais je t'avoüerai que je commence à le croire autre chose qu'un Maître de Philosophie.

LISETTE.

Si vous aviez entendu la conversation que nous venons d'avoir ensemble, vous le jugeriez l'homme du monde le plus galant.

SILVIA.

Ah! dis moi cela vite, je te prie.

LISETTE.

Vous ne voulez donc plus que je vous parle d'Arlequin?

SILVIA.

Eh non! voions ce qu'a dit Lelio.

LISETTE.

Lelio est un Amant, il n'y a plus à en douter; mais malgré ma certitude, nous voilà plus embarrassées que jamais.

SILVIA.

Comment donc cela?

LISETTE.

C'est ce que je ne sçai, si c'est de vous ou de moi qu'il est Amant.

SILVIA.

De vous, Lifette? il ne seroit donc qu'un Maître de Philosophie?

L I S E T T E.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle ? me croiez-vous indigne de l'amour d'un galant homme ?

S I L V I A.

Je sçai bien que vous ne manquez pas d'amour propre ; mais voions un peu sur quoi vous le croiez votre Amant ?

L I S E T T E.

Ne vous fâchez pas trop-tôt, je ne vous assure pas tout-à-fait qu'il le soit.

S I L V I A.

Venons au fait ; que vous a-t'il dit ?

L I S E T T E.

Mille galanteries ; qu'il me trouvoit la plus aimable fille du monde ; que j'étois pleine d'esprit ; que mes manieres le charmoient ; ...

S I L V I A.

Et de moi rien ?

L I S E T T E.

Oh que si ; mais patience.

S I L V I A,

Et quoi encore ?

L I S E T T E.

Il m'a dit de vous d'abord qu'il vous trouvoit l'esprit plus formé, plus sérieux qu'on ne doit l'avoir à votre âge ; qu'il démentoit votre air de jeunesse.

SILVIA.

Ah ah!

LISETTE.

Qu'avec tant de beauté, tant d'agrément, tant de vivacité, il étoit surpris que vous voulussiez vous amuser à être sçavante.

SILVIA.

Il t'a dit cela?

LISETTE.

Oüi, & tant d'autres choses!

SILVIA.

Dis tout, dis tout.

LISETTE.

Que votre application à sa leçon de tantôt lui avoit fait plaisir d'abord; mais que le dégoût que vous aviez marqué sur la fin l'avoit fâché, car il n'avoit point d'autre but que de faire de vous une bonne écoliere.

SILVIA.

Une bonne écoliere? & qu'avez-vous répondu à cela?

LISETTE.

Mais attendez donc; là-dessus je l'ai pressé de me dire si c'étoit là le seul motif qui l'amenât ici.

SILVIA.

Hé bien?

L I S E T T E.

Hé bien il est resté tout d'un coup interdit, il s'est déferé, il a rougi.

S I L V I A.

Il a rougi ?

L I S E T T E.

Oh ! comme de l'écarlatte : il est timide, je le vois bien ; & il ne s'est tiré de là qu'en me débitant mille autres fleurettes, comme si c'étoit à moi tout de bon qu'il en voulut ; que j'étois plus dangereuse que je ne pensois, qu'il me craignoit comme le feu, & ne me vouloit déclarer ses vrais sentimens qu'après de longs services, qu'après m'avoir bien persuadée de ses intentions, & d'une sincère reconnoissance des bontez que j'aurois pour lui, & pour gage de la solidité de ses promesses, il m'a pris la main d'un air de bonne amitié, me l'a ferrée en fouïriant, & sous prétexte de la vouloir baiser, il m'a mis ce diamant-là au doigt, qui vaut cent pistoles du moins : je m'y connois.

S I L V I A.

Comment ? il vous aimeroit donc tout de bon ?

L I S E T T E.

Eh que vous importe, Mademoiselle,

puisque vous ne l'aimez pas ?

S I L V I A.

Que m'importe ? quoi je souffrirai qu'on vienne chez mon Pere faire des presents de cent pistolles à une fille ? on devine bien à quelle intention cela se fait ; & je vais tout à l'heure l'en avertir.

L I S E T T E.

Allez , Mademoiselle , si vous jugez si bien de son intention , car pour moi je n'y comprends rien encore , en verité.

S I L V I A.

Il vous fait des protestations qu'il accompagne d'un present de cent pistoles , & son dessein vous paroît encore douteux ?

L I S E T T E.

Vous ne l'aimez pas , dites-vous , & cependant vous vous échauffez comme si vous étiez jalouse.

S I L V I A.

Il n'est point ici question d'amour ni de jalousie , il ne faut qu'aimer l'honneur que son procedé offense ; rien n'est plus clair.

L I S E T T E.

Cela est admirable ! la jalousie à force de nous troubler les yeux , nous fait voir clairement ce qui ne fut peut-être jamais ;

n'importe , allez le dire à votre Pere.

SILVIA.

Mais comment cela pourroit-il ne pas être ? voions.

L I S E T T E.

Le plus court est de le faire chasser d'ici , nous ne le verrons plus ni vous ni moi , il ne fera plus besoin d'éclaircissement ; allez le dire à votre Pere.

SILVIA.

Je veux sçavoir sur quoi vous voulez fonder vos doutes ?

L I S E T T E,

Cela est inutile.

SILVIA.

Ah ! ne me mettez pas en colere.

L I S E T T E.

Hé mais Mademoiselle , il se pourroit fort bien faire que ce seroit un Amant qui sçauroit que votre Pere ne vous veut jamais marier , & que c'est moi qui le porte à cela , comme le bruit en court très injustement. Un Amant , dis-je , qui par politique dissimuleroit devant moi l'amour qu'il a pour vous , tâcheroit à me gagner par des caresses , des presens , des promesses magnifiques ; qui d'ailleurs pourroit être prudent , & n'approcher de vous que bride en main , peut-être ti-

mide, car comme je vous ai dit; il me l'a paru tantôt....

SILVIA.

Il s'est déferé, dis-tu, quand tu lui as parlé de moi ?

LISETTE.

Très fort.

SILVIA.

Il a rougi ?

LISETTE.

Beaucoup; vous commencez à vous y connoître, vous remarquez les bons endroits.

SILVIA.

Mais tout son but, dit-il, n'est que de faire de moi une bonne écolière ?

LISETTE.

Politique.

SILVIA.

Et quand il t'a baisé la main, as-tu remarqué qu'il l'ait fait avec ardeur ?

LISETTE.

Là là, assez.

SILVIA.

Il ne falloit pas recevoir le diamant.

LISETTE.

Il est décampé aussi-tôt; mais je vois bien que vous êtes délicate sur l'honneur.

SILVIA.

Peut-on l'être trop ?

L I S E T T E.

Voilà une main baifée que vous me reprocheriez tous les jours , il vaut mieux l'aller dire à votre Pere , & si vous n'y allez , je m'y en vas , moi.

S I L V I A.

Donne t'en bien de garde , mon Pere ne se porte pas trop bien , fans le fâcher encore.

L I S E T T E.

Au contraire , il se divertira à se moquer du Philosophe.

S I L V I A.

Oh ! je vous défends tout de bon de lui en parler.

L I S E T T E.

Mais Mademoiselle , quand l'honneur me le commande , trouvez bon que j'obéisse , s'il vous plaît.

S I L V I A.

Ah ! ma chere Lifette , ne fais point d'éclat , je t'en conjure.

L I S E T T E.

Hé bien donc soit , puisque vous le voulez , remettons la chose.

S I L V I A.

Apprenons du moins auparavant à qui il en veut de nous deux ; ah ! le voilà qui vient par bonheur ; presse-le de se déclarer , je te prie.

L I S E T T E

L I S E T T E.

Laissez-moi faire.



S C E N E III.

L E L I O , S I L V I A , L I S E T T E

L E L I O.

ON dit Mademoiselle que Monsieur votre Pere repose, vous plaît-il que pendant ce tems-là nous reprenions la leçon ?

L I S E T T E.

Avec votre permission, Monsieur, l'allez vous continuer sur le ton que vous l'avez finie ?

L E L I O.

Je m'en donnerai bien de garde, à moins que Monsieur Pantalon ne revienne nous écouter.

S I L V I A.

Comment, c'est donc lui qui vous a fait changer de morale ?

L E L I O.

Oùï, Mademoiselle : Irois-je inconsidérément me faire bannir d'auprès de vous ? & ne sçavez-vous pas que les Peres ont une morale particuliere ?

K.

SILVIA.

Non vraiment, car il me semble que la bonne morale devroit être la même pour tout le monde.

LELIO.

Il est vrai, mais par malheur chacun l'accommode à ses intérêts.

SILVIA.

Comment donc connoître la meilleure?

LELIO.

Je crois vous l'avoir dit d'abord; la meilleure selon moi, est celle qui suit de plus près la loi naturelle sans blesser les autres loix.

LISETTE.

Ce n'est donc pas celle des Peres qui veulent qu'on reste toujours fille, car assurément, cela n'est pas naturel.

SILVIA.

Mais celle que d'abord vous nous avez débitée étoit-elle sans intérêt de votre part? il me semble qu'elle a fait juger à Lisette que vous étiez Amant, & sans l'arrivée de mon Pere vous l'alliez avouer.

LISETTE.

Allons courage, Monsieur Lelio; faites-nous la confidence entière, nommez-nous l'objet de vos amours.

LÉLIO.

Je craindrois trop de l'offenser.

LISETTE *à part.*

Ah! graces au ciel nous y voici.

SILVIA.

Eh! pourquoi l'offenseriez-vous, si vous n'avez que de bonnes intentions?

LÉLIO.

Parce que c'est une temerité à moi que d'aspirer à une personne si pleine de mérite.

LISETTE.

Cen'est pas un grand crime que d'être de bon goût.

SILVIA.

Voions quel est le vôtre; la belle est-elle blonde ou brune, faites-nous son portrait.

LÉLIO *rêve quelque temps.*

Son portrait? .. je le ferois indigne d'elle, les termes me manqueroient, j'aime mieux vous en montrer un où elle perdra moins que dans mon récit.

LISETTE.

Comment! vous avez son portrait?

LÉLIO *le cherchant.*

Je crois l'avoir pris sur moi si je ne me trompe.

LISETTE *à part pendant qu'il cherche.*

Mademoiselle, vous a-t'on fait peindre?

K ij

SILVIA.

Moi ? jamais , très-affûrement ; mais vous Lifette ?

LISETTE.

Qui moi , ah ! beaucoup moins que jamais.

SILVIA.

Vous finassez , je crois ?

LISETTE.

Faut-il vous en faire un serment affreux , & tout à l'heure . . .

SILVIA.

Nous nous sommes donc trompées , Lifette , je l'avois bien dit.

LISETTE.

Ah ! il n'est que trop vrai , & voilà de part & d'autre nos esperances perduës.

LELIO.

Le voici par bonheur , je ne risque rien sans doute à vous le montrer , je sçai combien Mademoiselle Lifette vous est attachée , je remets mon secret en de bonnes mains.

LISETTE.

Gardez votre secret , Monsieur , & referrez votre bijou , Mademoiselle étoit trop curieuse.

LELIO.

Si je croiois absolument faire une faute , je me garderois bien . . .

L I S E T T E.

Allez, allez, on n'a plus tant d'envie de le voir qu'on disoit.

L E L I O.

Ah! cela étant ...

L I S E T T E.

Oüi, oüi, resserrez bien votre bijou; je ne crois pas l'objet rare.

S I L V I A

Vous craignez bien qu'il me le montre; n'y a t'il point là de mystere?

L E L I O.

Je me suis engagé dans un mauvais pas, je le vois, & j'ai mille raisons de trembler.

S I L V I A *en l'arrachant.*

Voilà ttop de façons; je le tiens, je n'en ferai pas la dupe: ah! ah! il y a un secret à la boëte, apparemment?

L E L I O.

Non, Mademoiselle, il n'y en a point.

S I L V I A.

Vous ne gagnerez rien à me le cacher, je mettrai tout en pieces.

L E L I O.

Je vous jure Mademoiselle qu'il n'y a aucun secret.

S I L V I A.

Mais je n'y vois qu'une glace,

L I S E T T E.

Le dépit lui bouche les yeux peut-être ; que je voie donc aussi avec votre permission ; ah ! ah ! j'entens , j'entens , la déclaration est galante & adroite : ma foi , Mademoiselle , si ce que je vois est le portrait de sa maîtresse , c'est moi qu'il aime.

S I L V I A.

Comment ! où est-il donc , votre portrait ? ce n'est là qu'un miroir encore une fois.

L E L I O.

Regardez-bien , Mademoiselle.

S I L V I A.

J'ai beau y regarder , je n'y vois que moi.

L E L I O.

Hé bien Mademoiselle , c'est y voir tout ce que j'aime , tout ce que j'adore , & ce qui mérite d'être adoré de toute la terre. Je sçai qu'un tel aveu doit vous offenser , sur tout de la part d'un homme qui jouë ici un personnage peu brillant , mais ne me condamnez pas tout-à-fait sur l'apparence , je l'implore à vos genoux , & permettez qu'en deux mots je me fasse connoître : je suis de la profession la plus noble , & fors d'une famil-

le qui n'est pas indigne de l'alliance de Monsieur votre pere. Le mien m'avance de cinquante mille écus sans s'incommoder, si avec cela la passion la plus tendre & la plus respectueuse n'obtient le pardon du stratagème dont je me sers pour approcher de vous, je vais mourir de desespoir à vos pieds.

L I S E T T E.

Voilà notre differend terminé, mais dépêchez-vous de lui pardonner, Monsieur Pantalon peut descendre.

S I L V I A.

Lisette, dois-je le croire?

L I S E T T E.

Oh! oui, selon toutes les apparences.

S I L V I A.

Levez-vous, Monsieur, si l'on vous surprenoit ainsi, nous ne nous reverrions jamais.

L I S E T T E.

Hé bien vous devez être content ce me semble; Mademoiselle craint déjà de ne vous plus revoir.





SCENE IV.

PANTALON, & les Acteurs précédens.

PANTALON.

AH fourbe ! ah traître ! ah scelerat !
voilà donc la belle morale que tu
enseigne à ma fille ? je vais tout à l'heure
t'arracher l'âme du corps.

SILVIA.

Ah mon Pere ! vous vous allez perdre ,
tuez-moi plutôt.

LISETTE.

Doucement, Monsieur, vous ne le
connoissez pas, il n'a que de bonnes in-
tentions, & ne tend qu'au mariage.

PANTALON.

Retirez-vous toutes deux, coquines
que vous êtes ; je ne sçai à quoi il tient
que je ne vous punisse vous-mêmes.

LELIO.

Point d'emportement, Monsieur, je
suis moins criminel que vous ne pensez ;
mais sur-tout ne m'approchez pas de plus
prés, car naturellement je suis obligé de
me défendre.

PANTALON

PANTALON.

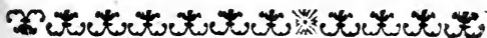
Comment Philosophie de malheur, tu viendras ici contrôler la morale d'un Père pour corrompre la vertu de sa fille? je t'enfoncerai ce poignard-là dans le cœur.

LELIO.

Monfieur Pantalon, je vous le répétez comme je n'ai point de tort je ne me laisserai pas tuer comme un sot; j'ai pour vous tout le respect que vous méritez, mais retirez-vous.

PANTALON *tremblant.*

Il ose se mettre en défense contre moi, le coquin, au secours, au meurtre, à la Justice, qu'on aille querir un Prevôt, des Archers, un Gibet, je veux le faire pendre prevôtalement.



S C E N E V.

LE DOCTEUR, TRIVELIN,

& les Acteurs précédens.

LE DOCTEUR.

QU'y a-t'il donc, Seigneur Pantalon? votre mal iroit-il jusqu'au transport?

L

PANTALON.

Ah ! Sior Dottor , je suis au defespoir ,
je n'en puis plus. Retirez-vous, race mau-
dite , & fuiez de ma presence.

SILVIA.

Laiſſons Monsieur Lanternon appaiser
mon Pere, retirez-vous , Monsieur.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc les armes à la main ?
qui voulez-vous tuer ?

PANTALON.

Votre fripon de Philosophe qui veut
apprendre à ma fille la filosofia naturelle.

LE DOCTEUR.

Je ne vous entens pas , car il m'a tou-
jours paru trop sage pour avoir de mau-
vaises pensées , & si je ne l'avois connu
tel , je ne vous l'aurois pas envoyé.

PANTALON.

Il veut l'épouser , vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Ah ! pour cela passe ; quoique dans le
fond il ait tort d'y aspirer : mais que vou-
lez-vous ! c'est un pauvre diable qui cher-
che fortune , il faut le lui pardonner , &
le chasser.

PANTALON.

Comment un pauvre diable ? il se van-
te que son Pere l'avance de cinquante

mille écus , & fans s'incommoder encore.

LE DOCTEUR.

S'est-il fait connoître à vous ?

PANTALON.

Non , mais il dit qu'il est de riche & honnête famille , qu'il a un emploi noble , & fait mille autres gasconnades.

LE DOCTEUR.

Oh ! pour le coup , c'est un coquin , puisqu'il ment avec tant d'effronterie , il faut qu'il ait un mauvais dessein.

PANTALON.

Je veux le faire pendre , il l'a mérité.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il auroit déjà poussé les choses si loin ?

PANTALON.

Il en a la volonté , n'est-ce pas assez.

LE DOCTEUR.

Pas tout-à-fait , mais de quelle maniere votre fille a-t-elle reçu ses propositions ?

PANTALON.

Assez bien , la coquine.

LE DOCTEUR.

Fi , cela ne vaut rien , malepeste , puisqu'ils sont d'accord dès la première entrevue , ils pourroient bien dans la suite faire quelques mauvaises manœuvres ; au

fond vous le méritez bien ; voilà ce que c'est que de ne pas marier sa fille quand on le peut & quand on le doit : je voudrais qu'il l'eût enlevée pour vous punir de votre injustice.

PANTALON.

Ah ! je tremble que ce coquin-là ne me joue un mauvais tour.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous point de remords de l'avoir refusée à mon fils , au fils de votre ami , & d'un homme qui vous a sauvé plusieurs fois la vie.

PANTALON.

Je vous en demande bien pardon.

LE DOCTEUR.

Vous me la promettez , vous nous faites attendre qu'atre ans , nous faisons un contrat comme il vous plaît , je fais revenir mon fils d'Italie , & au bout de tout cela vous vous mocquez de nous.

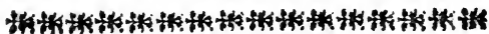
PANTALON.

Ah ! j'en suis bien puni.

LE DOCTEUR.

Le voilà encore , le contrat , je l'ai apporté exprés pour vous reprocher votre ingratitude , & malgré tout cela je viens encore vous guérir ; mais c'est pour la dernière fois de ma vie. Allez , vous ne

méritez pas l'amitié d'un honnête homme, vous ferez cause de la perte infaillible de votre fille, & je vous abandonne à votre mauvais sort.



S C E N E VI.

PANTALON *seul.*

OUf, ouf, j'ai tort, il a raison, il vient de me percer le cœur; je devois la marier plutôt, il est vrai, ma conscience me fait des reproches qui me bourent l'ame, & la pitié m'arrache des larmes * Ah Pantalon, Pantalon Pere barbare! à ton âge tu sens encore le besoin d'aimer, il te faut une Lifette, vieux pécheur, vieux coquin, & tu veux que la pauvre Silvia se passe de mari! oh, oh, cela est-il raisonnable! Oüi Silvia, oüi ma chere fille, tu en auras un. Signons le contrat, quand ce ne seroit que pour détruire tous les projets de ma fille & du Philosophe; O Octave n'est peut-être pas encore marié s'il l'est, on n'aura plus rien à me reprocher du moins.

* Il pleure, & tire son petit Mouchoir



SCENE VII.

PANTALON , SILVIA , LISETTE

qui sort dans le moment.

PANTALON.

Lisette , que l'on cherche le Docteur , dites lui que je le prie de revenir ici , allez. Silvia , écoutez : je veux bien vous pardonner votre foiblesse pour le Philosophe , mais à condition que vous n'y retomberez jamais.

SILVIA.

Quelle faute ai-je donc faite , mon Pere , qui ait besoin de pardon ? Monsieur Lelio nous dit qu'il a une Maîtresse , il veut à toute force nous en montrer le portrait , & pendant que je le regarde , il se jette subitement à mes pieds , j'en ai été si étourdie que je n'ai pas entendu ce qu'il me disoit , mais je vous jure que je n'ai aucun penchant pour lui.

PANTALON.

Si cela est , j'en suis charmé : va , je vais t'en récompenser ; je suis raisonnable & sçai bien qu'il est temps de te marier , qu'en dis-tu ?

S I L V I A.

Soyez persuadé mon Pere que j'ai aussi peu de penchant pour le mariage que pour le Maître de Philosophie.

P A N T A L O N.

Tu ne dis pas ta pensée; oüi, oüi, il en est temps, & tu seras mariée aujourd'hui même, aujourd'hui.

S I L V I A.

Aujourd'hui mon Pere? & à qui donc?

P A N T A L O N.

A un gros garçon bien bâti, dit-on, très-riche, de fort bonne famille, & qui t'aime de toute son ame. Réjouïs-toi donc, regarde moi d'un œil gai, tu ne ris pas de bon cœur, ce me semble?

S I L V I A.

Pardonnez-moi.

P A N T A L O N à *Lisette qui entre.*

Hé bien Lisette, a-t-on trouvé le Docteur?

L I S E T T E.

Oüi, Monsieur, on dit qu'il est dans le Jardin avec Monsieur Lelio & Monsieur Trivelin.

P A N T A L O N.

Bon, je vais les ramener ici, & tu sçauras à qui je te destine.

SILVIA.

Mais mon Pere ne vous pressez point tant de me marier , je vous prie.

PANTALON.

Ma fille obéissez, si non , un Couvent.



SCENE VIII.

SILVIA, LISETTE.

L I S E T T E.

QU'est-ce donc que je viens de lui entendre marmotter de mariage & de Couvent ?

SILVIA.

Ah ! ma chere Lifette , je suis au desespoir.

L I S E T T E

Comment donc cela ? qu'y a-t-il de nouveau ?

SILVIA.

Je suis au desespoir , te dis-je ; j'aime , il faut te l'avouer : je voulois me le cacher à moi-même , mais la résolution de mon Pere vient de me faire sentir tout mon amour.

L I S E T T E.

Quelle est donc cette résolution , s'il vous plaît.

S I L V I A.

Il me veut marier aujourd'hui , dit-il , aujourd'hui , & je sens que je ne sçau-rois aimer que Lelio : non , tous les avan-tages de la fortune , tous les plaisirs du monde ne me tiendroient pas lieu de ce sentiment ; il faut que Lelio seul fasse le bonheur ou le malheur de ma vie , & mon Pere vient de me mettre un poignard dans la gorge en me déclarant qu'il me veut donner à un autre.

L I S E T T E.

Eh bon Dieu , Mademoiselle , quelle vivacité ! vous n'êtes pas reconnoissable !

S I L V I A

Non , je ne puis résister à ma passion , elle m'entraîne , Lifette , & je ne songe pas même à la combattre ; donne-moi conseil.

L I S E T T E.

En voilà un bien simple , vous n'avez qu'à refuser le parti qu'on vous offre.

S I L V I A.

Mais sçais-tu que si je le refuse , mon Pere m'enfermeroit demain dans un Cou-vent ?

L I S E T T E.

Voilà donc ce qu'il vouloit dire ? oh, oh ! l'alternative est cruelle , je l'avouë.

S I L V I A.

Je ne le reverrois jamais.

L I S E T T E.

Jamais ? ceci est serieux.

S I L V I A.

Jamais ! Ah ! ce mot me tuë , il faut mourir, Lisette, je n'y sçai point d'autre remede.

L I S E T T E.

Non pas , s'il vous plaît , c'est la dernière sottise qu'il faut faire ; attendez du moins que vous ayez vû le mari dont il s'agit : que sçait-on , peut-être vaudra-t-il la peine que vous oubliez le Philosophe.

S I L V I A.

L'oublier ? non il n'est pas possible ! ses traits , ses discours , ses manieres , tout est gravé dans mon cœur pour jamais ; hélas , m'aime-t-il comme je l'aime ? est-il aussi désolé que moi ?

L I S E T T E.

Lui voudriez-vous tant de mal ?

S I L V I A.

Je ne me comprends pas , je l'aime de tout mon cœur , & je voudrois qu'il fut au desespoir.

L I S E T T E.

Oh ! voilà des sentimens bien déployez, cela ; votre Pere vous en a plus appris en un moment , que toutes les leçons du monde n'auroient pû faire.

S I L V I A.

Je sens le besoin qu'on a d'aimer pour pouvoir se résoudre au mariage.

L I S E T T E.

Ma foi vous ne l'avez plus ce besoin-là , vous aimez à discretion.

S I L V I A.

Ah ! je vois revenir mon Pere & son Medecin qui travaillent sans doute à ma perte ; Fuyons , Lifette , cachons mon desespoir.



S C E N E IX.

PANTALON , LE DOCTEUR ;

L E D O C T E U R.

N On , mon ami , je ne puis plus me fier à vous ; vous m'avez trop fait connoître que vous ne voulez jamais marier votre fille,

PANTALON.

Mais je vous dis que je vais signer le contrat ce soir même, ce soir.

LE DOCTEUR.

Oùï, parce que vous croyez mon fils marié là-bas, mais s'il étoit ici présent, vous vous dédiriez, je vous connois.

PANTALON.

Voilà un étrange homme qui ne veut pas me croire quand je lui parle de toute mon ame, du fond le plus profond de mes entrailles.

LE DOCTEUR.

Est-ce ma faute si je ne vous crois pas? voilà ce qu'on gagne, quand on a manqué cent fois de parole.

PANTALON.

Signons tout-à-l'heure, je vais le querir.

LE DOCTEUR.

Non, j'y veux aller moi-même, & laver la tête à Lelio.





SCENE X.

PANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Monsieur, je vois mon Maître bien incrédule & bien en colère; voulez-vous l'appaiser? donnez-moi Mademoiselle Lifette, à moi, vous sçavez que je la recherche depuis long-temps, cela feroit plaisir à Monsieur Lanternon qui me veut du bien.

PANTALON.

Mais vous n'ignorez pas le besoin que j'ai d'avoir une fille adroite comme elle dans l'état où je suis, âgé, infirme; vous, vous êtes jeune & vous vous portez bien.

TRIVELIN.

Mais Monsieur, chacun a ses infirmités; je l'aime moi, Mademoiselle Lifette, voilà ma maladie, il n'y a qu'elle qui puisse la guérir, au lieu que vous, vous en pouvez trouver mille autres pour vous soulager.

Nous verrons.

TRIVELIN.

Nous verrons ; nous verrons tant qu'il vous plaira ; mais si vous ne me la donnez , je vous ferai revenir vos vapeurs , moi , je sçai assez de Medecine pour cela .



SCENE XI.

LE DOCTEUR , LELIO , SILVIA,
PANTALON , TRIVELIN ,
LISETTE.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien téméraire , Monsieur Lelio , d'aspirer à la fille du Seigneur Pantalon.

LELIO.

Je le suis , il est vrai , mais vous pourriez parler de moi autrement que vous ne faites , & vous me connoissez mieux que vous ne dites . Mais de quoi s'agit-il ?

LE DOCTEUR.

Il s'agit de vous passer de Mademoiselle , s'il vous plaît , & de la voir tout-

à-l'heure marier à un autre, & à votre barbe. Allons Mademoiselle, mettez-là votre nom.

S I L V I A.

Qu'est-ce que cela, Monsieur ?

L E D O C T E U R.

C'est votre contrat de mariage avec Octave mon fils.

S I L V I A.

Comment avec votre fils ? Lisette m'a dit tantôt qu'il étoit marié à Venise ; lui faut-il tant de femmes ?

P A N T A L O N.

Signez, signez, raisonneuse, vous voulez avoir un mari, vous l'aurez.

S I L V I A.

Moi, mon Pere ? qui vous a dit cela ? je ne veux point me marier.

P A N T A L O N.

Silvia obéissez.

S I L V I A.

Mon Pere, je mourrai plutôt que d'épouser un homme que je ne connois point.

P A N T A L O N.

Je vais te mener tout-à-l'heure entre quatre murailles ; allons qu'on mette les Chevaux à mon Phaëton. Est-ce vous Monsieur le Philosophe qui l'empêchez de signer ?

LELIO.

Moi, Monsieur? point du tout, dès qu'il s'agit de quatre murailles, je conseille à Mademoiselle de signer bien vite.

SILVIA.

Vous me le conseillez, Monsieur?

LELIO.

Très-fort, Mademoiselle, il vaut mieux obéir à son Pere que de se faire enfermer.

Silvia va signer pleine de dépit, après quoi elle revient dire d'un ton de couroux, dissimulé, ce qui suit.

SILVIA.

J'ai signé, Monsieur, j'ai signé.

PANTALON.

Ah! voilà le principal, allons, signons nous autres.

LELIO.

Je vous prie de croire Mademoiselle que c'est un terrible effort pour un Aman que de sacrifier ses esperances, mais c'est à votre liberté que je les immole, cela me soulage.

SILVIA.

Brifons-là, Monsieur, je devois faire ce que j'ai fait, mais vous pouviez fort bien vous passer de me presser là-dessus; j'ai mal jugé de vos sentimens, & j'en avois

avois peut-être pour vous que vous ne méritiez pas.

LELIO.

Suspendez ce jugement , Mademoiselle, le temps pourra me justifier ; croyez qu'il n'y eût jamais passion plus forte que la mienne , & que . . .

SILVIA.

Je souhaite de tout mon cœur que cela soit ; je voudrois même que vous pussiez croire que j'en sentoie une pareille pour vous ; je serois vangée du conseil que vous venez de me donner , quand vous me verriez entre les bras d'un autre.

LE DOCTEUR.

Et vous , Monsieur le Philosophe , ne voulez-vous pas aussi signer comme témoin ?

LELIO.

Oüi da , Monsieur ; vous me bravez , il faut le souffrir pour l'amour de Mademoiselle.

LE DOCTEUR.

Avez-vous signé

LELIO.

Oüi Monsieur , & de bon cœur même.

LISETTE à part.

De bon cœur ? ah le traître , je l'étrangerois.

M

Allons, Octave mon fils, saluez votre beau-pere ; & embrassez votre épouse.

SILVIA.

Son fils !

LISETTE.

Son fils !

PANTALON.

Octave son fils ! ah ! je suis dupé.

LE DOCTEUR.

Oùï mon fils, mon propre fils. Avouez qu'on a besoin de bien des machines pour vous faire tenir parole à un ami ?

PANTALON.

Comment, m'obliger à lâcher tout à la fois ma fille & mon argent quand j'ai besoin de l'un & de l'autre ?

LELIO.

Monsieur, gardez l'argent tant qu'il vous plaira, nous n'en aurons de long-temps besoin, votre fille même ne vous abandonnera pas, & nous demeurerons avec vous si vous voulez.

PANTALON.

Et Lifette ?

LISETTE.

Moi ? demandez à Monsieur Trivelin s'il y consent.

T R I V E L I N.

Monfieur Pantalón, comme vous m'avez dit tantôt, nous verrons.

P A N T A L O N.

Il faudra tâcher de s'accommoder de tout cela.

S I L V I A.

Mon Pere, que j'ai de joie de vous avoir obéi.

P A N T A L O N.

Je le crois, je le crois.

L I S E T T E.

Ma foi, Monfieur le Philofophe ne s'y eft pas pris en barôco.



S C E N E X I I.

ARLEQUIN, & les Auteurs précédens.

ARLEQUIN *criant de toute sa force.*

Violetta, Violetta, je fuis perdu, je ne fçai plus ce que je fuis; n'y a-t'il personne qui m'enseigne Violette par charité? Violetta.

S I L V I A.

Ah! Monfieur, obtenez de mon Pere qu'il donne Violette à Arlequin, vous

M ij

lui avez obligation , c'est lui qui m'a fait sentir le besoin que j'avois de vous aimer.

LELIO.

Tout à l'heure , Mademoiselle , mais auparavant je vous ai préparé encore une petite Comedie à ses dépens , & Violette ne viendra point que je ne l'appelle.

A Arlequin.

Qu'as-tu donc mon ami , tu me parois tout tremblant ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur , je suis mort , ou endormi , ou enforcé.

LELIO.

Enforcé ?

ARLEQUIN.

Où Monsieur ; je m'étois endormi ici dans ce Sallon , & je viens de m'éveiller dans ma Chambre : j'arrive du Sabat , je crois , mais du Sabat le plus joli qu'on puisse imaginer , où j'ai vû la Déesse Venus , avec les quatre Parties du monde , des Turcs , des Chevaliers-Barbiers , des Infantes barbuës , des faiseurs de flageolets , de grands Chevaliers qui n'avoient point de jambes , sur des petits Chevaux qui n'en avoient que deux. Violetta, Violetta.

L E L I O.

Ah, ah! je ſçai ce que c'eſt, tiens la voilà, Violette.

Venus paroît.

A R L E Q U I N.

C'eſt là Violette? eh c'eſt la Venus de ce joli ſabat; ah je dors encore! je ne me réveilleraï jamais, jamais.

V E N U S.

Oüi, mon cher Arlequin, c'eſt moi qui ſuis Violette, qui t'aime tant, qui t'ai donné ma Tabatiere pour avoir du vin, qui t'ai mené à la cave boire du vin de Bourgogne à diſcretion, tiens en voilà la clef: me reconnois-tu à preſent?

A R L E Q U I N.

La clef n'a point changé de viſage comme vous; éloignez-vous de moi, Déeſſe forciera.

L E L I O.

Mais tu es fou, ne vois-tu pas que c'eſt Violette qu'on t'as renduë auffi belle que Venus, comme on te l'avoit promis là-haut.

A R L E Q U I N.

Qu'on lui rende ſon viſage, il n'y a point de mine qui lui aille ſi bien que la ſienne.

LELIO à *Venus*.

Allez donc querir votre mine. Mais Arlequin, que t'importe qu'elle ait changé de visage, pourvû que son cœur n'ait point changé?

ARLEQUIN.

Il n'y a que le visage qui fait appétit du cœur.

LELIO.

Tiens, voilà *Venus* qui te la ramene comme tu la demande.

ARLEQUIN *courant embrasser Violette*.

O cara *Violetta*! je te tiens, je ne te quitte plus.

VENUS.

Arlequin, en faveur de ta passion, je te pardonne l'injure que tu as faite à ma beauté, *Venus* est une Déesse sans fiel, qui se plaît à rendre tout le monde heureux. Docteur, vous êtes riche, donnez vos secrets à *Trivelin* qui vendra de la fanté au public. Je fais present de ma ceinture à Arlequin, qui pour perfectionner la fanté, vendra de la joie, & voilà des suivans de *Momus* qui vous aideront dans votre laboratoire.

ARLEQUIN.

Violette est donc à moi?

VENUS.

Oüi.

D'AIMER.

143

TRIVELIN.

Et Lifette à moi ?

VENUS.

Oüi.

TRIVELIN.

Tout va bien , réjouifſſons-nous.



DIVERTISSEMENT.

*Les ſuivans de Momus , ſous la forme des
Comediens Italiens.*

On danſe.

UN POLICHINEL & UNE DAME
RAGONDE *chantent.*

Le Polichinel.

E *Sprits chargés d'humeur mélancolique ;
Amans chagrins , tristes plaidés ,
Maris jaloux , infortunez jôieurs ,
Accourez à notre boutique.*

Le Polichinel & la Dame Ragonde *ca-*
semble.

Accourez à notre boutique.

La dame Ragonde.

*Les Ris, les jeux badins, la Danse, la
Musique.*

Sauront dissiper vos langueurs.

Le Polichinel.

Un joieux empirique,

Suspendra vos douleurs.

Un Marchand du meilleur comique,

*Bannira les chagrins qui tourmentent vos
cœurs.*

Ensemble.

Accourez à notre boutique.

On danse.

Le Polichinel & la dame Ragonde en-
semble.

Venite à comprar qua,

Vera allegrezza è sanita.

Le Polichinel.

Venite in fretta,

Farete prova,

Come si trova

In questo loco

Benche per poco.

Gioia perfetta.

Ensemble.

Venite à comprar qua.

Vera allegrezza è sanita.

On danse.

VAUDEVILLE.

Le Polichinel.

*Pere qui sous la serrure ,
Tient sa fille déjà mûre ,
A-t'il raison ? distinguo : :
Oùi , car son soin assaisonne ,
Les plaisirs qu'âmour lui donne ; ;
S'il a d'autre but , nego ,*

Le Papa raisonne

En Barôco.

La dame Ragonde.

*Quand au fort de la jeunesse ,
Le besoin d'aimer nous presse ,
Peut-on s'en passer ? nego : :
Vouloir vaincre la nature ,
Est une chimere pure ;
J'en conclus ; aimons ergo ,
Ce n'est pas conclure*

En Barôco.

Venus.

*Tôt ou tard il faut qu'on aime ,
Et la raison elle-même
Dit quelque fois concedo ; ;
Mais quand sa loi trop severe ,
Veut qu'on y mêle un Notaire ,
C'est un fâcheux distinguo ,
On n'aime plus guere
Qu'en Barôco..*

N

Lifette.

*Prendre Epoux à barbe grise ,**Est-ce faire une sottise ?**Qui ma foi sans distinguo :**Un vieillard qui n'a dans l'ame ,**Qu'un petit reste de flâme ,**Est-ce un vrai mari ? nego ,**Il ne nous fait femme.**Qu'en Barôco.*

Silvia.

*Hors l'hymen point de tendresse ;**Elle offense la sagesse ,**On le dit , mais distinguo ;**On peut jusqu'à certain âge ,**Attendre le mariage ,**Par-de-là vingt ans , nego ,**Sans être un peu sage ,**En Barôco.*

Arlequin.

*Chaque Piece qu'on vous donne ,**Messieurs nous la croions bonne .**Mais avec un distinguo :**Le premier jour vous plaît-elle ,**Alors nous l'assurons telle ;**Sans ce jugement , nego ,**L'Auteur en appelle**En Barôco.*

LU & approuvé par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, **A** Paris ce 22 Decembre 1728.
DANCHET,

APPROBATION.

LE PRINCE
TRAVESTI.
OU
L'ILLUSTRE
AVANTURIER
COMEDIE.



A PARIS;

Chez NOËL PISSOT, Quay de Conty,
à la descente du Pont-Neuf, au coin
de la ruë de Nevers, à la Croix d'or.

M. DCC. XXVII.

Avec approbation & Privilege du Roy.



ACTEURS.

LA PRINCESSE *de Barcelonne.*

HORTENSE.

LE PRINCE *de Leon* , *sous le nom de* LELIO.

FREDERIC , *Ministre de la Princesse*

ARLEQUIN , *Valet de Lelio.*

LISETTE , *Maitresse d'Arlequin.*

UN GARDE *de la Princesse.*

FEMMES *de la Princesse.*

La scene est à Barcelonne.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé NOEL PISSOT Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *Le Prince travesti, l'Héritier du Village, Annibal, le Dénoüement imprévu*: Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des présentes: Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feüille imprimée, & attachée sous notredit contrescel; & de le vendre faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites présentes: Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux

Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher, & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre foy soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris ce huitième jour du mois de May, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le douzième. Par le Roy en son Conseil. Signé, S A M S O N.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris ; N^o. 642. fol. 516. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le neuf May mil sept cens vingt-sept. BRUNET, Syndic.



LE PRINCE TRAVESTI.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

La Scene represente une Salle où la Princesse entre rêvêuse accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE *se retournant vers ses femmes.*



HORTENSE ne vient point, qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. (*Hortense entre*). Je vous demandois, Hortense.

2 LE PRINCE TRAVESTI
HORTENSE.

Vous me paroissez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE. *à ses femmes.*

Laissez-nous, (*à Hortense*) ma chere Hortense ; depuis un an que vous êtes absente, il m'est arrivé une grande aventure.

HORTENSE.

Hier au soir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parutes aussi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela est bien different, & je vous parus hier ce que je n'étois pas ; mais nous avions des témoins, & d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE.

Que vous est-il donc arrivé, Madame ; car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontez & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non sans doute, le sang nous unit, je sçai votre attachement pour moi, & vous me ferez toujours chere ; mais j'ai peur que vous ne condamnerez mes foiblesses.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner. Eh n'est-ce pas un défaut que de n'avoir point de

foiblesse ? Que ferions - nous d'une personne parfaite ? à quoi nous seroit-elle bonne ? Entendrait-elle quelque chose à nous , à notre cœur , à ses petits besoins ? quel service pourroit-elle nous rendre avec sa raison ferme & sans quartier , qui seroit main basse sur tous nos mouvemens ? Croyez-moi , Madame , il faut vivre avec les autres , & avoir du moins moitié raison & moitié folie , pour lier commerce , avec cela vous nous ressemblerez un peu ; car pour nous ressembler tout à fait , il ne faudroit presque que de la folie ; mais je ne vous en demande pas tant : Venons au fait. Quel est le sujet de votre inquietude ?

LA PRINCESSE.

J'aime , voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous j'aime , voilà mon plaisir ; car elle est faite comme un plaisir cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non , je vous assure , elle m'embarasse beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée , sans doute ?

LA PRINCESSE.

Je croi voir qu'on n'est pas ingrat.

HORTENSE.

Comment vous croyez voir ? celui qui

4 LE PRINCE TRAVESTI.

vous aime met-il son amour en énigme ?
Oh , Madame , il faut que l'amour parle
bien clairement & qu'il répète toujours ,
encore avec cela ne parle-t-il pas assez.

LA PRINCESSE.

Je régne , celui dont il s'agit ne pense
pas sans doute qu'il lui soit permis de s'ex-
pliquer autrement que par ses respects.

HORTENSE.

Eh bien , Madame , que ne lui donnez-
vous un pouvoir plus ample ; car qu'est-ce
que c'est du respect : L'amour est bien en-
veloppé là-dedans , sans lui dire précisé-
ment , expliquez - vous mieux , ne pou-
vez-vous lui glisser la valeur de cela dans
quelque regard ? avec deux yeux ne dit-on
pas ce que l'on veut ?

LA PRINCESSE.

Je n'ose , Hortense , un reste de fierté
me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reste-là
s'en aille avec le reste , si vous voulez vous
éclaircir. Mais quelle est la personne en
question.

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lelio.

HORTENSE.

Oùi , comme d'un illustre Etranger ,
qui ayant rencontré notre Armée y servit

Volontaire il y a six ou sept mois , & à qui nous dûmes le gain de la dernière Bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée l'engagea par mon ordre à venir ici , & depuis qu'il y est , ses sages conseils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que sa valeur , c'est d'ailleurs l'ame la plus généreuse

HORTENSE.

Est-il jeune ?

LA PRINCESSE.

Il est dans la fleur de son âge.

HORTENSE.

De bonne mine ?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune , aimable , vaillant , généreux , & sage , cet homme-là vous a donné son cœur , vous lui avez rendu le vôtre en revanche , c'est cœur pour cœur , le troc est sans reproche , & je trouve que vous avez fait-là un fort bon inarché. Comptons ; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant , ensuite un Ministre , ensuite un Général d'Armée , ensuite un Mari , s'il le faut , & le tout pour vous : Voilà donc quatre hommes pour un , & le tout en

6 LE PRINCE TRAVESTI.

un seul, Madame; ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouse, sçavez-vous qu'il n'est, à ce qu'il dit, qu'un simple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince. Il est vrai que dans nos Etats le privilege des Princesses qui régnerent, est d'épouser qui elles veulent; mais il ne sied pas toujours de se servir de ses privileges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être; c'est la même chose; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & sage, Madame, avec cela fut-il né dans une chaumière, sa naissance est Royale. & voilà mon Prince; je vous défie d'en trouver un meilleur; croyez-moi, je parle quelquefois serieusement, vous & moi nous restons seules de la famille de nos Maîtres, donnez à vos Sujets un Souverain vertueux, ils se consoleront avec sa vertu du défaut de sa naissance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raison, & vous m'encouragez; mais, ma chere Hortense, il vient d'arriver ici un Ambassadeur de Castille,

dont je ſçai que la commiſſion eſt de demander ma main pour ſon Maître , aurois-je bonne grace de refuſer un Prince pour n'épouſer qu'un particulier.

HORTENſE.

Si vous aurez bonne grace ? eh qui en empêchera ? quand on refuſe les gens bien poliment , ne les refuſe-t-on pas de bonne grace ?

LA PRINCEſſE.

Eh bien , Hortenſe , je vous en croirai , mais j'attends un ſervice de vous , je ne ſçaurois me réſoudre à montrer clairement mes diſpoſitions à Lelio. Souffrez que je vous charge de cé ſoin-là , & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENſE.

Avec plaifir , Madame , car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que ce quand vous aurez épouſé cet honnête ce homme-là , il y aura dans votre hiſtoire ce un petit article que je dresserai moi- ce même , & qui dira précifément ; ce fut ce la ſage Hortenſe qui procura cette bonne ce fortune au Peuple , la Princeſſe craignoit ce de n'avoir pas bonne grace en épouſant ce Lelio : Hortenſe lui leva ce vain ſcu- ce pule , qui eut peut-être privé la Répu- ce blique de cette longue ſuite de bons ce

8 LE PRINCE TRAVESTI.

» Princes qui ressemblerent à leur Pere ;
» voila ce qu'il faudra mettre pour la gloire
» de mes descendans , qui par ce moyen
» auront en moi une Ayeule d'heureuse
» mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gayeté ? mais ma chere Hortense , vous parlez de vos descendans , vous n'avez été qu'un an avec votre mari , qui ne vous a pas laissé d'enfans , & toute jeune que vous êtes , vous ne voulez pas vous remarier , où prendrez-vous votre posterité ?

HORTENSE.

Cela est vrai , je n'y songeois pas , & voilà tout d'un coup ma posterité anéantie Maistrouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lelio , & le goût du mariage me reviendra peut-être ; car je l'ai tout à fait perdu , & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue m'épousât , il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer , auprès du sien. Les autres Amans auprès de lui rampoient comme de mauvaises copies d'un excellent original : C'étoit une chose admirable , c'étoit une passion formée de tout ce qu'on peut imaginer en sentimens , langueurs , soupirs , transports , délicatesses , douce impatience , & le tout ensemble , pleurs de

joye au moindre regard favorable , torrēt de larmes au moindre coup d'œil un peu froid , m'adorant aujourd'hui , m'idolâtrant demain , plus qu'idolatre ensuite , se livrant à des hommages toujours nouveaux ; enfin si l'on avoit partagé sa passion entre un million de cœurs , la part de chacun d'eux auroit été fort raisonnable , j'étois enchantée ; deux siècles , si nous les passions ensemble , n'épuiseroient pas cette tendresse-là , disois-je en moi-même , en voilà pour plus que je n'en usurai ; je ne craignois qu'une chose , c'est qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariez , j'eus peur qu'il n'expirât de joye. Helas , Madame , il ne mourut ni avant ni après , il soutint fort bien sa joye. Le premier mois elle fut violente ; le second elle devint plus calme à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie ; le troisième elle baissa à vûë d'œil , & le quatrième il n'y en avoit plus. Ah c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoüe que cela est affligeant.

HORTENSE.

Affligeant , Madame , affligeant ; imaginez vous ce que c'est que d'être humiliée , rebutée , abandonnée , & vous aurez quel-

que legere idée de tout ce qui compose la douleur d'une jeune femme alors. Etre aimée d'un homme autant que je l'étois , c'est faire son bonheur & ses délices , c'est être l'objet de toutes ses complaisances , c'est regner sur lui , disposer de son ame , c'est voir sa vie consacrée à vos désirs , à vos caprices , c'est passer la votre dans la flateuse conviction de vos charmes , c'est voir sans cesse qu'on est aimable , ah que cela est doux à voir , le charmant point de vûë pour une femme , en vérité tout est perdu quand vous perdez cela. Hé bien , Madame , cet homme dont vous étiez l'idole , concevez qu'il ne vous aime plus , & mettez-vous vis-à-vis de lui ; la jolie figure que vous y ferez ! Quel oprobre ! Lui parlez-vous , toutes ses réponses sont des monosyllabes , oïï , non , car le dégoût est Laconique. L'approchez-vous , il fuit , vous plaignez - vous , il quérelle ; quelle vie ! quelle chute ! quelle fin tragique ! Cela fait frémir l'amour propre. Voilà pourtant mes aventures , & si je me rembarquois j'ai du malheur , je ferois encore naufrage , à moins que de trouver un autre Lelio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colere , & je chercherai de quoi vous recon-

cilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela est inutile , je ne sçache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-dessus , homme que je ne connois point , que je n'ai jamais vû que deux jours. Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur , quand ma chaise fut attaquée par des voleurs qui avoient déjà fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle , accompagné de trois autres , vint à mes cris , & fondit sur mes voleurs , qu'il contraignit à prendre la fuite , j'étois presque évanouïe , il vint à moi , s'empressa à me faire revenir , & me parut le plus aimable , & le plus galant homme que j'aye encore vû : Si je n'avois pas été mariée , je ne sçai ce que mon cœur seroit devenu , je ne sçai pas trop même ce qu'il devint alors ; mais il ne s'agissoit plus de cela , je priai mon libérateur de se retirer. Il insista à me suivre près de deux jours , à la fin je lui marquai que cela m'enbarassoit , j'ajoutai que j'allois joindre mon mari , & je tirai un diamant de mon doigt que je le pressai de prendre , mais sans le regarder il s'éloigna très-vîte , & avec quelque sorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après ,

& je ne sçai par quelle fatalité l'homme que j'ai vû m'est toujours resté dans l'esprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais , ainsi mon cœur est en sûreté ; mais qui est - ce qui vient à nous ?

LA PRINCESSE.

C'est un homme. à Lelio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous , ne sçauroit-il pas qui est son Maître ?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence ; car Lelio perdit ses gens à la dernière bataille , & il n'a que de nouveaux Domestiques.

HORTENSE.

N'importe , faisons-lui toujours quelque question.



S C E N E II.

LA PRINCESSE, HORTENSE,
ARLEQUIN.

Arlequin arrive d'un air desœuvré en regardant de tous côtez. Il voit la Princesse & Hortense , & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

Que cherches-tu , Arlequin , ton Maître est-il dans le Palais.

ARLEQUIN.

Madame , je supplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie ; si j'avois sçû que votre présence eût été ici , je n'aurois pas été assez nigaud pour y venir apporter ma personne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi , cherche-tu ton Maître ?

ARLEQUIN.

Tout juste , vous l'avez deviné , Madame ; depuis qu'il vous a parlé tantôt , je l'ai perdu de vûë dans cette peste de maison , & ne vous déplaife , je me suis aussi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enseigner mon chemin , vous me feriez plaisir ; il y a ici un si grand tas de chambres , que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi , si vous lotiez tout cela , cela vous doit rapporter bien de l'argent pourtant. Que de fatras de meubles , de drogeries , de colifichets , tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici , je n'avois point encore vû cela. Cela est si beau , si beau , qu'on n'ose pas le regarder , cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches vous autres Princes , & moi qu'est - ce que je suis en comparaison de cela ; mais

14 LE PRINCE TRAVESTI.

n'est-ce pas encore une autre impertinence que je fais de raisonner avec vous comme avec ma pareille. *Hortense rit.*

ARLEQUIN.

Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque sottise. Adieu, Madame, je salue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête. . . .

HORTENSE.

Tu n'as point dit de sottise, au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toujours, que voulez-vous je n'ai rien à perdre, vous vous amusez à être riches vous autres, & moi je m'amuse à être gaillard, il faut bien que chacun ait son amufette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition est-elle bonne? es-tu bien avec Lelio?

ARLEQUIN.

Fort bien; nous vivons ensemble de bonne amitié, je n'aime pas le bruit, ni lui non plus, je suis drole, & cela l'amuse: il me paye bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez, me donne par-ci par-là quelques petits profits, sans ceux qu'il veut bien que je prenne, &

qu'il ne sçait pas , & comme cela je passe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE *à part.*

Il est aussi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous sçavez une meilleure condition pour moi , Madame.

HORTENSE.

Non je n'en sçache point de meilleure que celle de ton Maître , car on dit qu'il est grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille,

HORTENSE.

Tu me réponds comme si tu ne sçavois pas qui il est.

ARLEQUIN.

Non , je n'en sçai rien , de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il sortoit d'une bataille ; je lui fis un petit plaisir , il me dit grand merci. Il disoit que son monde avoit été tué , je lui répondis tanpis. Il me dit , tu me plais , veux-tu venir avec moi ? Je lui dis taupé , je le veux bien. Ce qui fut dit fut fait , il prit encore d'autre monde , & puis le voilà qui part pour venir ici , & puis moi je parts de même , & puis nous voilà en voyage en courant la poste , qui est le train du diable ; car parlant par respect , j'ai été près d'un mois sans pouvoir

16 LE PRINCE TRAVESTI.
m'asseoir. Ah ! les mauvaises mazettes.

LA PRINCESSE *en riant.*

Tu es un Historien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque chose , je n'oublie rien ; bref , tant y a que nous arrivâmes ici mon Maître & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur ; car on l'appelle favori : il n'en est pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela , ni moi non plus. Il est courtié & moi aussi ; car tout le monde me respecte , tout le monde est ici en peine de ma santé , & me demande mon amitié ; moi je la donne à tout hazard , cela ne me coûte rien , ils en feront ce qu'ils pourront , ils n'en feront pas grand chose. C'est un drole de métier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtisans veulent être les serviteurs de son valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien , allons-nous-en. Adieu , Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah , Madame , sans compliment , je ne suis pas digne d'avoir cet adieu-là. (*quand elles sont parties*). Cette Princesse est une bonne femme ; elle n'a pas voulu me tourner le dos sans me faire une civilité. Bon , voilà mon Maître.

SCENE



SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

QUELIO.
Uest-ceque tu fais ici.

ARLEQUIN.

J'y fais connoissance avec la Princesse ,
& j'y reçois ses complimens.

LELIO

Que veux-tu dire avec ta connoissance &
tes complimens ? Est-ce que tu l'as vûë la
Princesse ? Où est elle ?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LELIO.

Explique-toi donc , que t'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

Bien des choses. Elle me demandoit si
nous nous trouvions bien ensemble , com-
ment s'appelloit votre pere & votre mere ,
de quel métier ils étoient , s'ils vivoient de
leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi , je
lui ai dit , que le diable emporte celui qui
les connoit , je ne sçai pas quelle mine ils
ont , s'ils sont nobles ou vilains , gentil-
hommes ou laboureurs , mais que vous

B

18 LE PRINCE TRAVESTI.

aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens ; après cela elle m'a dit : Je vous salue , & moi je lui ai dit , vous me faites trop de graces , & puis c'est tout.

LELIO *à part.*

Quel galimatias ! tout ce que j'en puis comprendre , c'est que la Princesse s'est informée de lui s'il me connoissoit ; enfin tu lui as donc dit que tu ne sçavois pas qui je suis.

ARLEQUIN.

Où : cependant je voudrois bien le sçavoir ; car quelquefois cela me chicanne : dans la vie il y a tant de fripons , tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un , pour attraper l'autre , & qui ont bonne mine comme vous ; je vous croi un honnête garçon moi.

LELIO *en riant.*

Va , va , ne t'embarasse pas Arlequin , tu as bon Maître , je t'en assure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien , je n'ai pas besoin d'autre caution , & au cas que vous soiez quelque Bohemien , pardi au moins vous êtes un Bohemien de bon compte.

LELIO.

En voilà assez , ne fors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez , d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur ; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la pretantaine pour s'ébaudir , & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LELIO *à part.*

Ce benefit-là se seroit-il appercû de ce que je suis Et par où juge-tu que je pourrois être un Prince. Voilà une plaisante idée , est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris ? par ma magnificence ?

ARLEQUIN.

Bon , belles bagatelles , tout le monde a de cela ; mais par la mardi , personne n'a si bon cœur que vous , & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince , & pour l'avoir tel , un Prince a plus à travailler qu'un autre : mais comme tu es attaché à moi , je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertit à voyager inconnu pour étudier les hommes , & voir ce qu'ils font dans tous les États , je suis jeune , c'est une étude qui me sera nécessaire un jour ; voilà mon secret , mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi cette étude-là ne vous apprendra rien que misère : ce n'étoit pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille , qu'est-ce que vous ferez de cette connoissance des hommes , vous n'apprendrez rien que des pauvretes.

LELIO.

C'est qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne ferez plus si bon enfant quand vous ferez bien sçavant sur cette race-là. En voyant tant de canailles , par dépit , canaille vous deviendrez.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Il ne raisonne pas mal. Adieu , te voilà instruit , garde-moi le secret , je vais retrouver la Princesse.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine.

LELIO.

Ne sçais-tu pas ton chemin , tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.



dire que vous me plaisez.

LELIO.

Non, Madame, je ne l'exige point non plus ; ce bonheur-là n'est pas fait pour moi, & je ne mérite sans doute que votre indifferance.

HORTENSE.

Je ne serois pas assez modeste, si je vous disois que vous l'êtes trop ; mais de quoi s'agit-il, je vous estime, je vous ai une grande obligation, nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoissons, vous n'avez pas besoin de moi, vous avez la Princesse, que pourriez-vous me vouloir encore ?

LELIO.

Vous demander la seule consolation de vous ouvrir mon cœur,

HORTENSE.

Oh je vous consolerois mal ; je n'ai point de talens pour être confidente.

LELIO.

Vous confidente, Madame, ah vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je suis naturelle, & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela est sans consequence.

24 LE PRINCE TRAVESTI.
LELIO.

Eh quoi , Madame , le chagrin que j'eus en vous quittant il y a sept ou huit mois , ne vous a point appris mes sentimens.

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant , & à propos de quoi , qu'est-ce que c'étoit que votre tristesse , rappelez-m'en le sujet , voyons , car je ne m'en souviens plus.

LELIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais , & dont il faudra pourtant que je me sépare.

HORTENSE.

Quoi c'est-là ce que vous entendiez ; en vérité je suis confuse de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LELIO.

Je voi bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oublié ?

LELIO.

Non , Madame , je ne l'ai jamais pû , & puisque je vous revois , je ne le pourai jamais Mais quelle étoit mon erreur ,
quand

quand je vous quittai ; je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra ; mais je voi bien que je me suis trompé.

HORTENSE.

Je me souviens de ce regard-là par exemple.

LELIO.

Eh que pensiez-vous , Madame ! en me regardant ainsi.

HORTENSE.

Je pensois apparament que je vous devois la vie.

LELIO.

C'étoit donc une pure reconnoissance.

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du service que vous m'aviez rendu , de votre générosité , vous alliez me quitter , je vous voyois triste , je l'étois peut-être moi-même, je vous regardai comme je pus, sans sçavoir comment, sans me gêner ; il y a des momens où des regards signifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne sçai point trop ce qu'on y met , il y entre trop de choses , & peut-être de tout , tout ce que je sçai , c'est que je me ferois bien passée de sçavoir votre secret.

26 LE PRINCE TRAVESTI.
LELIO.

Eh que vous importe de le sçavoir, puisque j'en souffrirai tout seul.

HORTENSE.

Tout seul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoissance, ôtez-vous vous-même Que vous dirai-je ; je me meffie de tout.

LELIO.

Il est vrai que votre pitié m'est bien dûë, j'ai plus d'un chagrin, vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien je suis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé

LELIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pouvez, je ne suis pas mal intentionnée Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princesse qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui est la Maîtresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il ?

LELIO.

Il n'aboutira à rien , dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

HORTENSE *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur , & vous me trompez ; au lieu de cela vous prenez la consolation de voir dans le mien : je sçai votre secret , en voilà assez , laissez-moi garder le mien , si je l'ai encore. *Elle part.*

LELIO *un moment seul.*

Voici un coup de hazard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus maintenant d'épouser la Princesse ; tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime , & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi

HORTENSE *revient.*

J'oubliois à vous informer d'une chose , la Princesse vous aime , vous pouvez aspirer à tout , je vous l'apprends de sa part , il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé de grace , Madame , arrêtez - vous

un instant : Quoi la Princesse elle-même vous auroit chargée de me dire

HORTENSE.

Voilà de grands transports ; mais je n'ai pas charge de les rapporter , j'ai dit ce que j'avois à vous dire , vous m'avez entendu , je n'ai pas le tems de le repeter , & je n'ai rien à sçavoir de vous. *Elle s'en va , Lelio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi , Madame , ma réponse à cela est que je vous adore , & je vais de ce pas la porter à la Princesse.

HORTENSE *l'arrêtant.*

Y songez-vous , si elle sçait que vous m'aimez , vous ne pouvez plus me le dire , je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête. Mais il est cruel de se voir soupçonné de joye , quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *d'un air de dépit.*

Oh fort cruel , vous avez raison de vous fâcher , la vivacité qui vient de me prendre , vous fait beaucoup de tort , il doit vous rester de violens chagrins.

LELIO *lui baisant la main.*

Il ne me reste que des sentimens de tendresse , qui ne finiront qu'avec ma vie.

COMEDIE.
HORTENSE.

29

Que voulez - vous que je fasse de ces sentimens-là.

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Jene veux point ; car je n'oserois.

LELIO.

Je réponds de tout , nous prendrons nos mesures , & je suis d'un rang

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux , & c'est-là le plus beau rang du monde ; mais je vous dis encore une fois que cela est résolu , je ne vous aimerai point ; je n'en conviendrai jamais. Qui moi , vous aimer vous accorder mon amour , pour vous empêcher de régner , pour causer la perte de votre liberté , peut-être pis , mon cœur vous feroit-là de beaux présens : Non Lelio , n'en parlons plus , donnez-vous tout entier à la Princesse , je vous le pardonne , cachez votre tendresse , pour moi , ne me demandez plus la mienne , vous vous exposeriez à l'obtenir , je ne veux point vous l'accorder , je vous aime trop pour vous perdre , je ne peux pas vous mieux dire. Adieu ; je croi que quelqu'un vient,

LELIO *l'arrête.*

J'obéirai, je me conduirai comme vous voudrez, je ne vous demande plus qu'une grace, c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présentera, que j'aye encore une conversation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une conversation en amenera une autre, & cela ne finira point, je le sens bien.

LELIO.

Ne me refusez pas.

HORTENSE.

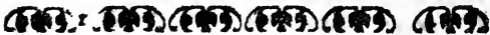
N'abusez point de l'envie que j'ai d'y consentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puisque vous le voulez.



S C E N E VI.

LELIO *seul.*

JE suis au comble de la joye; j'ai retrouvé ce que j'aimois, j'ai touché le seul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux;

il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable personne de la manière dont je m'y prendrai pour m'assurer sa main.



SCÈNE VII.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

Puis-je avoir l'honneur de vous dire un mot.

LELIO.

Volontiers, Monsieur.

FREDERIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pied-là je prendrai la liberté de vous prier d'une chose. Vous sçavez que le premier Secrétaire d'Etat de la Princesse vient de mourir, & je vous avoüe que j'aspire à sa place; dans le rang où je suis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir; naturellement elle me paroît dûë: il y a vingt-cinq ans que je sers l'Etat en qualité de Conseiller de la Princesse, je sçai combien elle vous esti-

me & déferé à vos avis , je vous prie de faire enforte qu'elle pense à moi , vous ne pouvez obliger personne qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sçait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO *le regardant d'un air aisé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi.

FREDERIC.

Affurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FREDERIC.

Je vous le répète encore. D'où vient que vous me tenez ce discours.

LELIO. *après l'avoir examiné.*

Oùï , vous soutenez cela à merveille ; l'admirable homme de Cour que vous êtes.

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'est que le service que vous me demandez , ne vaut pas qu'un honnête homme pour l'obtenir , s'abaisse jusqu'à trahir ses sentimens.

FREDERIC.

Jusqu'à trahir mes sentimens ! & par où

jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne soit pas vraie.

LELIO.

Vous me haïssez , vous dis-je , je le sçai , & ne vous en veux aucun mal , il n'y a que l'artifice dont vous vous servez , que je condamne.

FREDERIC.

Je voi bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indisposé contre moi.

LELIO.

C'est de la Princesse elle-même que je tiens ce que je vous dis , & quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun mystere , vous ne le sçauriez pas sans vos complimens. J'ignore si vous avez craint la confiance dont elle m'honore ; mais depuis que je suis ici , vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées défavantageuses , & vous tremblez tous les jours , dites-vous , que je ne sois un espion gagé de quelque Puissance , ou quelque Aventurier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes sommes , si on le met en état d'en prendre , oh si vous appelez cela de l'amitié , vous en avez beaucoup pour moi ; mais vous aurez de la peine à faire passer votre définition.

FREDERIC *d'un ton serieux.*

Puisque vous êtes si bien instruit , je vous avoûrai franchement que mon zele

34 LE PRINCE TRAVESTI.

pour l'Etat m'a fait tenir ces discours-là , & que je craignois qu'on ne se repentît de vous avancer trop , je vous ai crû suspect & dangereux ; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu vous me charmez de me parler ainsi , vous ne vouliez me perdre que parce que vous me soupçonniez d'être dangereux pour l'Etat , vous êtes loüable , Monsieur , & votre zele est digne de récompense , il me servira d'exemple. Oüi je le trouve si beau que je veux l'imiter , moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avancât , parce que vous me croyez un espion , & moi je craindrois qu'on ne vous fist Ministre , parce que je ne croi pas que l'Etat y gagnât , ainsi je ne parlerai point pour vous. Ne m'en louez-vous pas aussi.

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non , en homme d'honneur , je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Rapprochons nous. Vous êtes jeune , la Princesse vous estime , & j'ai une fille aimable , qui est un assez bon parti ; unissons nos interêts , & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y pensez pas , mon cher Monsieur , ce Mariage-là seroit une conspiration contre l'Etat , il faudroit travailler à vous faire Ministre.

FREDERIC.

Vous refusez l'offre que je vous fais ?

LELIO.

Un espion devenir votre gendre , votre fille devenir la femme d'un Avanturier ! Ah je vous demande grace pour elle , j'ai pitié de la victime que vous voulez sacrifier à votre ambition , c'est trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je croi offrir ma fille à un homme d'honneur , & d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime, d'aimer la fortune. Qui est-ce qui n'aimerait pas à gouverner.

LELIO.

Celui qui en seroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en seroit digne ?

LELIO.

Oùi , & c'est l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh cet homme - là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

36 LE PRINCE TRAVESTI
LELIO.

Point du tout , ce n'est que du zele.
FREDERIC.

Ne vous flattez pas tant , on peut tomber de plus haut que vous n'êtes , & la Princesse verra clair un jour.

LELIO.

Ah vous voila dans votre figure naturelle , je vous vois le visage à présent , il n'est pas joli ; mais cela vaut toujours mieux que le masque que vous portiez tout à l'heure.



SCENE VIII.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.
LA PRINCESSE.

JE vous cherchois , Lelio. Vous êtes de ces personnes que les Souverains doivent s'attacher ; il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici , & j'espere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secretaire d'Etat , que je vous offre.

LELIO.

Vos bontez sont infinies , Madame , mais mon métier est la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire , & quand votre présence sera nécessaire à l'Armée , vous choisirez pour exercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables , ce que vous ferez , n'est pas sans exemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici , d'anciens Serviteurs , à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La superiorité de mérite doit l'emporter en pareil cas sur l'ancienneté de services , & d'ailleurs Frederic est le seul que cette fonction pouvoit regarder , si vous n'y étiez pas , mais il m'est affectionné , & je suis sûr qu'il se soumet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frederic, foyez ami de Lelio, je vous le recommande.

Frederic fait une profonde réverence.

LA PRINCESSE *continuë.*

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance , & ma Cour , suivant l'usage , me donne aujourd'hui une feste que je vais voir. Lelio , donnez-moi la main pour m'y conduire , vous y verra-t-on , Frederic ?

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.



S C E N E IX.

FREDERIC *seul.*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chûte est sûre. Un homme sans nom, sans parens, sans patrie; car on ne sçait d'où il vient, m'arrache le Ministère, le fruit de trente années de travail. Quel coup de malheur! je ne puis digerer une aussi bizarre aventure, & je n'en sçaurois douter: c'est l'amour qui a nommé ce Ministre-là; oïi la Princesse a du penchant pour lui. Ne pouroit-on sçavoir l'histoire de sa vie errante, & prendre ensuite quelques mesures avec l'Ambassadeur de Roy de Castille, dont j'ai la confiance. Voici le Valet de cet Aventurier, tâchons à quelque prix que ce soit, de le mettre dans mes interêts, il pourra m'être utile. Bonjour Arlequin.





SCENE. X.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans son chapeau.

FREDERIC.

Est-tu bien riche ?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, & vingt-sept sols. J'en avois trente, comptez, vous, Monseigneur le Conseiller, n'est-ce pas trois sols que je perds.

FREDERIC.

Cela est juste.

ARLEQUIN.

He bien, que le diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi tu jure pour trois sols de perte ! Oh je veux te rendre la joye. Tiens voilà une pistole.

ARLEQUIN.

Le brave Conseiller que vous êtes (*Il saute*) hi hi. Vous méritez bien une capriolle.

40 LE PRINCE TRAVESTI.
FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit , que le diable emporte les fripons , je ne vous comptois pas au moins.

FREDERIC.

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN *recomptant son argent.*

Mais il me manque toujours trois sols.

FREDERIC.

Non , car il y a bien des trois sols dans une pistole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois sols dans une pistole ; mais cela ne fait rien aux trois sols qui manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je voi bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho ho deux caprioles.

FREDERIC.

Aimes-tu l'argent ?

ARLEQUIN.

Beaucoup ?

FREDERIC.

Tu serois donc bien aise de faire une petite fortune ?

Arlequin.

ARLEQUIN.

Quand elle seroit grosse, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoutes, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne soit pas longue; elle est un grand coup de hazard.

ARLEQUIN.

C'est comme s'il l'avoit gagnée aux cartes.

FREDERIC.

Le connois-tu?

ARLEQUIN.

Non; je croi que c'est quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te conseillerois de t'attacher à quelqu'un de stable, à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah vous avez l'air d'un bon homme; mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux!

ARLEQUIN.

Oùii, vous mourrez bientôt, & vous me laisseriez orfelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'espere que tu ne seras pas bon Prophete; mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de tems.

D

42 LE PRINCE TRAVESTI.
ARLEQUIN.

Tenez vous avez raison , mais on sçait bien ce qu'on quitte , & l'on ne sçait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'esprit , mais de la prudence j'en ai que c'est une merveille , & voilà comme je dis , un homme qui se trouve bien assis , qu'a-t-il besoin de se mettre debout ; j'ai bon pain , bon vin , bonne fricassée , & bon visage , cent écus par an & les étrennes au bout , cela n'est-il pas magnifique ?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages. Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon domestique , je veux te donner des emplois qui t'enrichiront , & par-dessus le marché , te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh dame ma prudence dit que vous avez raison , je suis debout , & vous me faites asseoir , cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaison.

ARLEQUIN.

Pardi vous me traitez comme votre enfant , il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien , des emplois & une jolie fille ; voilà une pleine boutique de vivres , d'argent & de friandises , par la sanguienne , vous m'ai-

mez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oüi, ta fisionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh pour cela je suis drole comme un coffre ; laissez faire , nous rirons comme des fous ensemble : mais allons faire venir ce bien , ces emplois , & cette jolie fille ; car j'ai hâte d'être riche & bien aise.

FREDERIC.

Ils te font assurez , te dis-je ; mais il faut que tu me rende un petit service , puisque tu te donnes à moi , tu n'en dois pas faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lelio , je serois curieux de sçavoir qui il est. Je souhaiterois donc que tu y restasse encore trois semaines ou un mois , pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier , & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui dise de certaines choses , & en fasse d'autres qui le décelent , & dont on peut tirer des conjectures. Observe tout soigneusement , & en attendant que je te

44 LE PRINCE TRAVESTI.

récompense entièrement , voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN

Avancez-moi encore la fille , nous la rabatrons sur le reste.

FREDERIC.

On ne paye un service qu'après qu'il est rendu , mon enfant , c'est la coûtume.

ARLEQUIN.

Coûtume de vilain que cela !

FREDERIC.

Tu n'attendras que trois semaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet , comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte : je ne plaiderai pas contre mon écrit.

FREDERIC.

Tu me serviras de meilleur courage en l'attendant , acquitte-toi d'abord de ce que je te dis , pourquoi hésite-tu ?

ARLEQUIN.

Tout franc , c'est que la commission me chifonne.

FREDERIC.

Quoi tu mets mon argent dans ta poche , & tu refuses de me servir ?

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent , il est fort bon , je n'ai rien à lui dire ; mais tenez , j'ai opinion que vous voulez me donner

un office de fripon ; car qu'est-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lelio mon Maître ? La.

FREDERIC.

C'est une simple curiosité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom . . . il y a de la malice là-dessous ; vous avez l'air d'un fournois , je m'en vais gager dix sols contre vous que vous ne valez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'esprit , tu n'y songes pas , Arlequin.

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

Allez , vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut , & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin , faut-il que l'honneur me ruine , qu'il m'ôte mon bien , mes emplois & une jolie fille ; par la mardi , vous êtes bien méchant , d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC *à part.*

Ce butord-là m'inquiete avec ses réflexions : encore une fois , es-tu fou d'être si long-tems à prendre ton parti D'où vient ton scrupule , de quoi s'agit-il , de me donner quelques instructions innocentes sur le chapitre d'un homme inconnu , qui

demain tombera peut-être , & qui te laissera sur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre la fortune , & que tu la perds.

ARLEQUIN.

Je songe que cette commission-là sent le tricot tout pur , & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur qui a pensé barguigner. Tenez, votre jolie fille ce n'est qu'une guenon , vos emplois de la marchandise de chien ; voilà mon dernier mot , & je m'en vais tout droit trouver la Princesse & mon Maître , peut-être qu'ils récompenseront le dommage que je souffre pour l'amour de ma bonne conscience.

FREDERIC.

Comment tu vas trouver la Princesse & ton Maître ; & d'où vient ?

ARLEQUIN.

Pour leur compter mon désastre & toute votre marchandise.

FREDERIC.

Misérable ! as-tu donc résolu de me perdre , de me deshonorer.

ARLEQUIN.

Bon ; quand on n'a point d'honneur , est-ce qu'il faut avoir de la réputation.

FREDERIC.

Situ parles , malheureux que tu es ; je prendrai de toi une vengeance terrible , ta

vie me répondra de ce que tu feras, m'entends-tu bien ?

ARLEQUIN *se moquant.*

Brrrr ! Ma vie n'a jamais servi de caution ; je boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au désespoir, tu ne sçais pas la consequence de ce que tu vas faire mon enfant, tu me fais trembler ; c'est toi-même que je te conjure d'épargner en te priant de sauver mon honneur ; encore une fois arrête, la situation d'esprit où tu me mets ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN *comme transporté.*

Comment, cela est épouvantable, je passe mon chemin sans songer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une pistole pour trois sols, est-ce que cela se fait ? moi je prends cela parce que je suis honnête, & puis vous me fourbés encore avec je ne sçai combien d'autres pistoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu sa conscience &

48 LE PRINCE TRAVESTI

la crainte du bâton devant les yeux , & qui sans cela auroit trahi son bon Maître , qui est le plus brave & le plus gentil garçon , le meilleur corps qu'on puisse trouver dans tous les corps du monde , & le factotum de la Princesse , cela se peut-il souffrir ?

FREDERIC.

Doucement , Arlequin , quelqu'un peut venir , j'ai tort ; mais finissons , j'achèterai ton silence de tout ce que tu voudras : parle , que me demande-tu ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché ; pernez-y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux , tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *reflechissant.*

Pourtant ce que c'est que d'être honnête homme ; je n'ai que cela pour tout portage , moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons , présentez - moi votre Requête , appelez - moi un peu Monseigneur , pour voir comment cela fait ; je suis Fredetic à cette heure , & vous , vous êtes Arlequin.

FREDERIC *à part.*

Je ne sçais où j'en suis , quand je nierois le fait , c'est un homme simple qu'on n'en croira que trop sur une infinité d'au-

tres

tres présomptions , & la quantité d'argent que j' ai donné , prouve encore contre moi. (à *Arlequin.*) Finissons , mon enfant ; que te faut-il ?

A R L E Q U I N.

Oh , tout bellement , pendant que je suis Frederic , je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie ; quand j'étois Arlequin , vous faisiez le gros dos avec moi : à cette heure que c'est vous qui l'êtes , je veux prendre ma revanche.

F R E D E R I C *soupire.*

Ah je suis perdu !

A R L E Q U I N.

Il me fait pitié ; allons , consolez-vous , je suis las de faire le glorieux , cela est trop sot , il n'y a que vous autres qui puissiez vous accoûtumer à cela. Ajustons-nous ?

F R E D E R I C.

Tu n'as qu'à dire.

A R L E Q U I N.

Avez-vous encore de cet argent jaune ; j'aime cette couleur-là ; elle dure plus longtemps qu'une autre.

F R E D E R I C.

Voilà tout ce qui m'en reste,

A R L E Q U I N.

Bon. Ces pistoles-là , c'est pour votre pénitence de m'avoir donné les autres pis-

50 LE PRINCE TRAVESTI.
toles. Venons au reste de la boutique.
Parlons des emplois.

FREDERIC.

Mais ces emplois , tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un Commis , & pour l'argent qu'il m'en coûtera , vous me donnerez une bonne pension de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit , tu seras content ; mais me promets-tu de te taire.

ARLEQUIN.

Touchez-là , c'est marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin , je m'envais tranquille.

ARLEQUIN *le rappelant.*
ft ft ft ft ft

FREDERIC , *revenant.*

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Et à propos , nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'est une guenon.

ARLEQUIN.

Oh , j'aime assez les guenons.

FREDERIC.

Hé bien , je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puisqu'il te la faut absolument , ou re-
viens me trouver tantôt , tu la verras.*(à part.)* Peut-être me le débauchera-
t-elle mieux que je n'ai sçû faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir son cœur sans tricherie.

FREDERIC.

Sans doute. Sortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart d'heure je suis à vous.
Tenez-moi la fille prête.*Fin du premier Acte.*



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.



On bijou , j'ai fait une offense envers vos graces , & je suis d'avis de vous en demander pardon , pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi un si joli garçon que vous , est-il capable d'offenser quelqu'un.

ARLEQUIN.

Un aussi joli garçon que moi. Oh cela me confond ; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

J'ai fait une insolence ; donnez-moi con-

feil , voulez-vous que je m'en accuse à genoux , ou bien sur mes deux jambes ? dites-moi sans façon , faites-moi bien de la honte , ne m'épargnez pas.

L I S E T T E .

Je ne veux ni vous battre , ni vous voir à genoux , je me contenterai de sçavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Ma mie , vous n'êtes point assez rude , mais je sçai mon devoir.

L I S E T T E .

Levez-vous donc , mon cher , je vous ai déjà pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi , j'ai dit en parlant de votre inimitable personne , j'ai dit , le reste est si gros qu'il m'étrangle.

L I S E T T E .

Vous avez dit ?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

L I S E T T E *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous , si vous me trouvez telle ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je confesse que j'en ai menti.

L I S E T T E .

Je me croiois plus suportable. Voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un misérable ; mais , mamour , je n'avois pas encore vû votre gentil minois ois . . . ois . . . ois . . .

LISETTE.

Comment vous ne me connoissiez pas dans ce tems-là , vous ne m'aviez jamais vûë ?

ARLEQUIN.

Pas seulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh , mon cher Arlequin , je ne suis plus fâchée , ne me trouvez-vous pas de votre goût à present ?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuse.

LISETTE.

Hé bien , vous ne m'avez pas insultée , & quand cela seroit , y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? allez , mon ami , ne songez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde , , je me trouve si sot.

LISETTE.

Tant mieux , je suis bien aise que vous m'aimiez ; car vous me plaisez beaucoup vous.

ARLEQUIN *charmé.*

Oh oh oh , vous me faites mourir d'aïse.

L I S E T T E .

Mais est-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez , je vous aime Mais qui diantre peut dire cela ? combien je vous aime cela est si gros que je n'en sçai pas le compte.

L I S E T T E .

Vous voulez m'épouser ?

ARLEQUIN.

Oh je ne badine point , je vous recherche honnêtement pardevant Notaire.

L I S E T T E .

Vous êtes tout à moi.

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

L I S E T T E .

Vous avez envie que je sois heureuse.

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir faineante toute votre vie , manger , boire & dormir ; voilà l'ouvrage que je vous souhaite.

L I S E T T E .

Hé bien , mon ami , il faut que je vous avoïe une chose ; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

Ho ho.

L I S E T T E.

Vous passâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez-vous ce joli brunet qui passe, il s'appelle Arlequin.

A R L E Q U I N.

Tout juste.

L I S E T T E.

Il vous aimera.

A R L E Q U I N.

Ah l'habile homme !

L I S E T T E.

Le Seigneur Frederic lui proposera de le servir contre un inconnu, il refusera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne seroit pas bien ; mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refusé au Seigneur Frederic, & de-là s'ensuivra pour vous deux une grosse fortune, dont vous jouïrez mariez ensemble. Voila ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouser, la prédiction est bien avancée : à l'égard de la proposition du Seigneur Frederic, je ne sçai ce que c'est ; mais vous sçavez bien ce qu'il vous a dit, quant à moi, il m'a seulement recommandé de vous aimer, & je suis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN *étonné.*

Cela est admirable. Je vous aime, cela est vrai, je veux vous épouser, cela est encore vrai, & véritablement le Seigneur Frederic m'a proposé d'être un fripon, je n'ai pas voulu l'être, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en passe par-là; car quand une chose est prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frederic vous proposeroit une friponnerie; on m'a seulement prédit que vous croiriez que c'en seroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai crû aussi, & aparemment je me suis trompé.

LISETTE.

Cela va tout seul.

ARLEQUIN.

Je suis un grand nigaud; mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin; je suis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frederic, je lui ai fait donner tout son argent, par bonheur je ne suis pas obligé à restitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

58 LE PRINCE TRAVESTI.
LISETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois sa bourse.

LISETTE.

Oh gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cet argent-là métoit dû, comme une Lettre de change, si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoscope, & il ne faut pas aller à l'encontre d'un Astrologue.

LISETTE.

Vous avez raison, il ne s'agit plus à present que d'obéir à ce qui est prédit, en faisant ce que souhaite le Seigneur Frederic, afin de gagner pour nous cette grosse fortune qui nous est promise.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela est juste, Arlequin est à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaisie, je ne m'embarasse plus de lui, la prédiction m'a transporté à vous, elle sçait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à son ordonnance, je vous aime, je vous épouserai, je tromperai Monsieur Lelio, & je m'en gausse, le vent me pousse, il faut que j'aille, il me pousse à baiser votre menotte, il faut que je la baise.

LISETTE *riant.*

L'Astrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

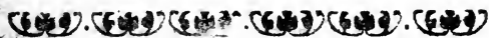
Aparemment ; mais allons trouver le Seigneur Frederic pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître, je dois être encore trois semaines avec lui, pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas besoin de moi, allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frederic.

LISETTE.

Ne tardez pas.



S C E N E. II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lelio arrive rêveur sans voir Arlequin qui se retire à quartier. Lelio s'arrête sur le bord du Théâtre en rêvant.

ARLEQUIN *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons sa pensée.

60 LE PRINCE TRAVESTI.
LELIO.

Me voilà dans un embarras , dont je ne
sçai comment me tirer.

ARLEQUIN *à part.*
Il est embarrassé.

LELIO.

Je tremble que la Princesse pendant la
Fête n'ait surpris mes regards sur la per-
sonne que j'aime.

ARLEQUIN *à part.*

Il tremble à cause de la Princesse ,
tubleu . . . ce frisson-là est une affaire
d'Etat . . . vertuchou

LELIO.

Si la Princesse vient à soupçonner mon
penchant pour son amie , sa jalousie me la
déroblera , & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN *à part.*

Oh oh . . . la déroblera . . . il traite la
Princesse de friponne. Parlasambille , Mon-
sieur le Conseiller fera bien ses orges de
ces bribes-là que je ramasse , & je voi bien
que cela me vaudra pignon sur ruë.

LELIO.

J'aurois besoin d'une entrevûë.

ARLEQUIN *à part.*

Qu'est-ce que c'est qu'une entrevûë . . .
je croi qu'il parle latin . . . le pauvre hom-
me , il me fait pitié pourtant ; car peut-être
qu'il en mourra : mais l'horoscope le veut ;

cependant si j'avois un peu sa permission . . .
Voyons, je vais lui parler.

*Il retourne dans le fond du Théâtre, & de-
là il accourt, comme s'il arrivoit, & dit.*

Ah mon cher Maître !

LELIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN

Je viens vous demander ma petite fortune.

LELIO.

Qu'est-ce que c'est que cette fortune ?

ARLEQUIN.

C'est que le Seigneur Frederic m'a promis tout plein mes poches d'argent, si je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je sçai de vous, il m'a bien recommandé le secret, & je suis obligé de le garder en conscience ; ce que j'en dis, ce n'est que pat maniere de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babilles qu'il demande, vous sçavez que je suis pauvre, l'argent qui m'en viendra je le mettrai en rente, où je le prêterai à usure.

LELIO.

Que Frederic est lâche ! Mon enfant, je pardonne à ta simplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta ma-

62. LE PRINCE TRAVESTI
niere ; & je ne voi nul inconvenient pour
moi à te laisser profiter de la bassesse de
Frederic. Oüi , reçois son argent , je veux
bien que tu lui rapporte ce que je t'ai dit
que j'étois , & ce que tu sçais.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LELIO.

Fais , j'y consens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point , parlez-moi sans
façon , je vous laisse la liberté , rien de
force.

LELIO.

Vas ton chemin , & n'oublie pas sur-
tout de lui marquer le souverain mépris que
j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commission.

LELIO.

J'apperçois la Princesse. Adieu Arle-
quin , va gagner ton argent.

ARLEQUIN *seul.*

Quand on a un peu d'esprit , on accom-
mode tout ; un butort auroit été chagriner
son Maître sans lui en demander honnête-
ment le privilege : à cette heure , si je lui
cause du chagrin , ce sera de bonne amitié ,
au moins. Mais voilà cette Princesse avec
sa camarade.



S C E N E III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE,
HORTENSE.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

IL me semble avoir vû de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN

Il vous a semblé la vérité , Madame , & quand cela ne seroit pas , je ne suis pas là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher , & dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours , Madame , (*il va & revient*) si je ne le trouve pas , qu'est-ce que je lui dirai ?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin , tu le trouveras sans doute.

ARLEQUIN *à part.*

Bon , je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frederic.



S C E N E I V.

LA PRINCESSE , HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortense , aparemment que ma reverie est contagieuse; car vous devenez réveuse aussi-bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous , Madame , je vous voi rêver , & cela me donne un air pensif; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez si bien qu'on si m'éprendroit , quant à moi je ne suis point tranquille; le rapport que vous me faites de Lelio ne me satisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime , un homme à qui j'ai crû voir du penchant pour moi, devroit à votre discours donner malgré lui quelques marques de joye, & vous ne me parlez que de son profond respect , cela est bien froid.

HORTENSE.

Mais , Madame , ordinairement le respect n'est ni chaud , ni froid ; je ne lui ai pas dit cruëment , la Princesse vous aime ,
il

il ne m'a pas répondu cruëment , j'en suis charmé, il ne lui a pas pris des transports ; mais il m'a paru pénétré d'un profond respect , j'en reviens toujours à ce respect , & je le trouve en sa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'esprit , lui avez-vous senti quelque surprise agréable ?

HORTENSE.

De la surprise ? ouïi , il en a montré ; à l'égard de sçavoir si elle étoit agréable ou non , quand un homme sent du plaisir , & qu'il ne le dit point , il en auroit un jour entier sans qu'on le devinât ; mais enfin pour moi , je suis fort contente de lui.

LA PRINCESSE *souriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui , Hortense , n'y auroit-il rien d'équivoque là-dessous , qu'est-ce que cela signifie ?

HORTENSE.

Ce que signifie , je suis contente de lui , cela veut dire En vérité , Madame , cela veut dire que je suis contente de lui , on ne sçauroit expliquer cela qu'en le répétant ; comment feriez-vous pour dire autrement. Je suis satisfaite de ce qu'il m'a répondu sur votre chapitre ; l'aimez-vous mieux de cette façon-là ?

LA PRINCESSE.

Cela est plus clair,

66 LE PRINCE TRAVESTI
HORTENSE.

C'est pourtant la même chose.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je suis dans une situation d'esprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuses, déraisonnables, je crains tout, je soupçonne tout; je croi que j'ai été jalouse de vous, oüi de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable; Lelio l'est aussi, vous vous êtes vû tous deux, vous m'avez fait un raport de lui qui n'a pas rempli mes esperances, je me suis égarée là-dessus, j'ai vû mille chimeres, vous étiez déjà ma rivale: qu'est-ce que c'est que l'amour, ma chere Hortense, où est l'estime que j'ai pour vous, la justice que je dois vous rendre, me reconnoissez-vous, ne font-ce pas-là les foibles d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oüi; mais les foibles d'un enfant de votre âge font dangereuses, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort; tantôt pendant que nous étions à cette Fête, Lelio n'a presque regardé que vous, vous le sçavez bien.

COMÉDIE.
HORTENSE.

67

Moi, Madame.

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas, cela est mal entendu, par exemple, il sembleroit qu'il y a du mystere, n'ai-je pas remarqué que les regards de Lelio vous embarrassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par consideration pour moi sans doute Vous ne me répondez pas ?

HORTENSE.

C'est que je vous vois en train de remarquer, & si je répond, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse ; cependant je n'y gagne rien, car vous faites une remarque sur mon silence, je ne sçai plus comment me conduire, si je me tais, c'est du mystere, si je parle, autre mystere ; enfin je suis mystere depuis les pieds jusqu'à la tête, en vérité je n'ose pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez un équivoque, quel étrange amour que le vôtre, Madame, je n'en ai jamais vû de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne ; mais vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me supporter ; j'ai de l'amour en un mot, voilà mon excuse.

F ij

68 LE PRINCE TRAVESTI.
HORTENSE.

Mais , Madame , c'est plus mon amour que le vôtre , de la manière dont vous le prenez , il me fatigue plus que vous , ne pourriez-vous me dispenser de votre confiance ; je me trouve une passion sur les bras qui ne m'appartient pas , peut-on de fardeau plus ingrat ?

LA PRIMCESSE *d'un air sérieux.*

Hortense , je vous croyois plus d'attachement pour moi , & je ne sçai que penser après tout du dégoût que vous témoignez , quand je répare mes soupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais , mon amour vous déplaît trop , je n'y comprend rien , on diroit presque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la défagréable situation ! que je suis malheureuse ! de ne pouvoir ouvrir , ni fermer la bouche en sûreté ! Que faudra-t-il donc que je devienne ? les remarques me suivent , je n'y sçaurois tenir , vous me défesperez , je vous tourmente , toujours je vous fâcherai en parlant , toujours je vous fâcherai en ne disant mot , je ne sçaurois donc me corriger ; voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre ensemble , j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez réveuse , après cela il

faut que je m'explique. Lelio m'a regardé , vous ne sçavez que penser , vous ne me comprenez pas , vous m'estimez , vous me croyez fourbe , haine , amitié , soupçon , confiance , le calme , l'orage , vous mettez tout ensemble , je m'y perds , la tête me tourne , je ne sçai où je suis , je quitte la partie , je me sauve , je m'en retourne ; dussiez-vous prendre encore mon voyage pour une finesse.

LA PSINCESSE *la caressant.*

Non , ma chere Hortense , vous ne me quitterez point , je ne veux point vous perdre , je veux vous aimer , je veux que vous m'aimiez , j'abjure toutes mes foibleffes , vous- êtes mon amie , je suis la vôtre , & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame , cet amour-là nous broüillera ensemble , vous le verrez , laissez - moi partir , comptez que je le fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non , ma chere , je vais faire arrêter tous vos équipages , vous ne vous servirez que des miens , & pour plus de sûreté , à toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi , nous irons quelquefois nous promener ensemble ; voilà tous les voyages

que vous ferez : point de mutinerie , je n'en rabatterai rien : à l'égard de Lelio , vous continuërez de le voir avec moi ou sans moi , quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi , voir Lelio , Madame , & si Lelio me regarde , il a des yeux , & si je le regarde , j'en ai aussi , ou bien si je ne le regarde pas ; car tout cela est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite ; les fermerai-je , les détournerai-je , voilà tout ce qu'on en peut faire , & rien de tout cela ne vous convient ; d'ailleurs s'il a toujours ce profond respect qui n'est pas de votre goût , vous vous en prendrez à moi , vous me direz encore cela est bien froid , comme si je n'avois qu'à lui dire , Monsieur , foyez plus tendre , ainsi son respect , ses yeux & les miens , voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sçai si pour vous accommoder il me suffiroit d'être aveugle, sourde & muette, je ne serois peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité là ne me fait point de peur , je vous connois , vous êtes bonne , mais impatiente , & quelque jour vous

& moi , nous rirons de ce qui nous arrive
aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que
vous aimez , au lieu de rire de mon séjour ,
nous rirons de mon absence , n'est-ce pas
la même chose ?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus , vous m'affligez.
Voici Lelio qu'aparament Arlequin aura
averti de ma part , prenez de grace un air
moins triste , je n'ai qu'un mot à lui dire ,
après l'instruction que vous lui avez don-
née , nous jugerons bientôt de ses senti-
mens par la maniere dont il se comportera
dans la suite. Le don de ma main lui fait
un beau rang ; mais il peut avoir le cœur pris.



SCENE V.

LELIO , HORTENSE , LA
PRINCESSE.

LELIO.

JE me tends à vos ordres , Madame ,
Arlequin m'a dit qud vous fouhaitiez
me parler.

72 LE PRINCE TRAVESTI
LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lelio, vous sçavez quelle est la commission de l'Ambassadeur du Roy de Castille, qu'on est convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frederic s'y trouvera ; mais c'est à vous seul à décider, il s'agit de ma main que le Roy de Castille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuser ; je ne vous dirai point quelles seroient mes intentions là-dessus, je m'en tiens à souhaiter que vous les deviniez, j'ai quelques ordres à donner, je vous laisse un moment avec Hortense, à peine vous connoissez-vous encore, elle est mon amie, & je suis bien aise que l'estime que j'ai pour vous ait son aveu. (*Elle sort.*)



SCENE VI.

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENfin, Madame, il est tems que vous décidiez de mon sort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princesse, elle veut que je prononce sur le mariage qu'on lui propose ; si je refuse de le conclure, c'est entrer dans ses vûës,
& lui

& lui dire que je l'aime, si je le conclus, c'est lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raisons. La conjoncture est pressante ; que résolûez-vous en ma faveur, il faut que je me dérobe d'ici incessamment ; mais vous, Madame, y resterez-vous ; je puis vous offrir un azile où vous ne craignez personne. Oserai-je espérer que vous consentirez aux mesures promptes & nécessaires

HORTENSE.

Non, Monsieur, n'espérez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laissez le mien en repos, vous le troublez, je ne sçai ce qu'il est devenu, je n'entend parler que d'amour à droit & à gauche, il m'environne, il m'obsède, & le vôtre au bout du compte est celui qui me presse le plus.

LELIO.

Quoi, Madame, c'en est donc fait, mon amour vous fatigue, & vous me rebuttez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte ; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame ! il ne vous en faut pas beaucoup pour résister à ma douleur.

Eh, Monsieur, je ne sçai point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le sçavoir; laissez-moi me gouverner, chacun se sent, brisons là-dessus.

LELIO.

Il n'est que trop vrai que vous pouvez m'écouter sans aucun risque.

HORTENSE.

Il n'est que trop vrai. Oh je suis plus difficile en vérités que vous, & ce qui est trop vrai pour vous ne l'est pas assez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos infirmités, sur-tout avec un garand comme vous. En vérité, Monsieur, vous n'y songez pas, il n'est que trop vrai; si cela étoit si vrai, j'en sçaurois quelque chose, car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous sentez quelque heureuse disposition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puisse mériter que vous la combattiez!

HORTENSE.

Ce que vous avez fait? Pourquoi me rencontrez-vous ici, qu'y venez-vous chercher, vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plu à la Princesse, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépend de même, elle est jalouse de moi, voilà ce que

vous avez fait, Monsieur, & il n'y a point de remede à cela, puisque je n'en trouve point.

LELIO *étonné.*

La Princesse est jalouse de vous?

HORTENSE.

Oùi, très-jalouse, peut-être actuellement sommes-nous observez l'un & l'autre, & après cela vous venez me parler de votre passion, vous voulez que je vous aime, vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver: car enfin on se lasse, j'ai beau vous dire que cela ne se peut pas, que mon cœur vous seroit inutile, vous ne m'écoutez point, vous vous plaisez à me pousser à bout: eh, Lelio, qu'est-ce que c'est que votre amour? vous ne me ménagez point; aime-t-on les gens quand on les persecute, quand ils sont plus à plaindre que nous; quand ils ont leurs chagrins & les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage. Je refuse de vous aimer, qu'est-ce que j'y gagne? vous imaginez-vous que j'y prend plaisir, non Lelio, non, le plaisir n'est pas grand, vous êtes un ingrat, vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'est-ce qui m'empêche de vous aimer? cela est-il si difficile? n'ai-je pas le cœur

76 LE PRINCE TRAVESTI.
libre? n'êtes-vous pas aimable? ne m'aimez-vous pas assez, que vous manque-t-il? vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir, mon amour vous perdrait, voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime, expliquez-vous donc, que me demandez-vous? que vous faut-il? qu'appellez-vous aimer? je n'y comprends rien.

LELIO *vivement.*

C'est votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE *tendrement.*

Ma main ah je ne périrois pas seule, & le don que je vous en ferois me coûteroit mon époux & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, si je faisois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-tems.

LELIO *animé.*

Mon cœur ne peut suffire à toute ma tendresse, Madame, prêtez-moi de grace, un moment d'attention, je vais vous instruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lelio, j'envisage un malheur

qui me fait frémir , je ne sçache rien de si cruel que votre obstination ; il me semble que tout ce que vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laisser mon cœur en repos , vous n'en faites rien ; voilà qui est fini, poursuivez, je ne vous crains plus. Je me suis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer , cela ne vous a pas épouventé , mais je sçai des façons de parler plus positives , plus intelligibles , & qui assurément vous guériront de toute esperance. Voici donc à la lettre ce que je pense , & ce que je penserai toujours. C'est que je ne vous aime point , & que je ne vous aimerai jamais. Ce discours est net , je le croi sans replique , il ne reste plus de question à faire , je ne sortirai point de-là , je ne vous aime point, vous ne me plaisez point , si je sçavois une maniere de m'expliquer plus dure , je m'en servirois pour vous punir de la douleur que je souffre à vous en faire. Je ne pense pas qu'à present vous ayez envie de parler de votre amour , ainsi changeons de sujet.

LELIO.

Oùi , Madame , je voi bien que votre résolution est prise ; la seule esperance d'être uni pour jamais avec vous , m'arrêtoit encore ici , je m'étois flatté , je l'avoüe ;

78 LE PRINCE TRAVESTI.

mais c'est bien peu de chose que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites, quand je vous apprendrois qui je suis, cela ne serviroit de rien, vos refus n'en seroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus de séjour ici pour moi, je parts dans l'instant, & ne vous oublierai jamais. (*Il s'éloigne.*)

HORTENSE *pendant qu'il s'en va.*

Oh je ne sçai plus où j'en suis, je n'avois pas prévu ce coup-là. (*Elle l'appelle*)
Lelio?

LELIO *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je n'en sçai rien; vous êtes au désespoir, vous m'y mettez, je ne sçai encore que cela.

LELIO.

Vous me haïrez, si je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO.

Daignez donc consulter votre cœur?

HORTENSE.

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne, vous parlez, je vous rappelle, je

vous rappellerai , si je vous renvoye , mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh , Madame , ne me renvoyez plus ; nous échaperons aisément à tous les malheurs que vous craignez , laissez-moi vous expliquer mes mesures , & vous dire que ma naissance

HORTENSE vivement.

Non , je me retrouve enfin , je ne veux plus rien entendre : échaper à nos malheurs ? Ne s'agit-il pas de sortir d'ici ? le pourrons-nous ? n'a-t-on pas les yeux sur nous ? ne serez-vous pas arrêté ? Adieu , je vous dois la vie , je ne vous devrai rien , si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez ; non , je n'en croi rien , si vous ne partez. Partez donc , ou soyez mon ennemi mortel , partez , ma tendresse vous l'ordonne , ou restez ici , l'homme du monde le plus haï de moi , & le plus haïssable que je connoisse. (*Elle s'en va comme en colere.*)

LELIO d'un ton de dépit.

Je partirai donc , puisque vous le voulez ; mais vous prétendez me sauver la vie , & vous n'y réüffirez pas.

HORTENSE *se retournant de loin.*

Vous me rappelez donc à votre tour.

80 LE PRINCE TRAVESTI.
LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah , voyons donc les mesures que vous voulez prendre.

LELIO *transporté de joye.*

Quel bonheur ! je ne sçavrois retenir mes transports.

HORTENSE *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup , je le sçai bien, passons votre reconnoissance , nous dirons cela une autre fois ; venons aux mesures . . .

LELIO.

Que n'ai-je , au lieu d'une Couronne qui m'attend , l'Empire de la terre à vous offrir.

HORTENSE *avec une surprise modeste.*

Vous êtes né Prince ; mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur , vous ne me donnerez rien qui le vaille. Achéons.

LELIO.

J'attends demain incognito un Courrier du Roy de Leon mon Pere

HORTENSE.

Arrêtez , Prince , Frederic vient , l'Ambassadeur le suit sans doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquietudes.

COMEDIE.
HORTENSE.

81

Et moi je ne crains plus rien , je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde , vous me l'avez donnée , je m'en trouve bien , c'est à vous à me le garantir , faites comme vous pourez.

LELIO.

Tout ira bien , Madame , je ne conclurai rien avec l'Ambassadeur pour gagner du tems , je vous reverrai tantôt.



SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, LELIO,
FREDERIC.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous sentirez (j'en suis sûr) jusqu'où va l'audace de ses esperances.

L'AMBASSADEUR *à Lelio.*

Vous sçavez , Monsieur , ce qui m'a-meine ici , & votre habileté me répond du succès de ma commission. Il s'agit d'un mariage entre votre Princesse & le Roy de Castille mon Maître. Tout invite à le conclure , jamais union ne fut peut-être plus nécessaire , vous n'ignorez pas les justes droits que les Rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet Etat par les alliances.

LELIO.

Laissons-là ces droits historiques ; Monsieur , je sçai ce que c'est , & quand on voudra , la Princesse en produira de même valeur sur les Etats du Roy votre Maître ; nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées , vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne sont pas fondés , & il n'est pas besoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laissons-les donc pour le present , j'y consens ; mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finissent que pour des instants , & qui recommenceront bientôt entre deux Nations voisines , & dont les interêts se croiseront toujours. Vos peuples sont fatiguez , mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres , la paix que nous venons de faire avec vous , vous la devez à des circonstances qui ne se rencontreront pas toujours ; si la Castille n'avoit été occupée ailleurs , les choses auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout ; il en auroit été de cette

guerre , comme de toutes les autres : depuis tant de siècles que cet Etat se défend contre le vôtre , où sont vos progresz , je n'en voi point qui puissent justifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes soutenus que par des secours étrangers.

LELIO.

Ces mêmes secours dans bien des occasions vous ont aussi rendu de grands services , & voilà comment subsistent les Etats , la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FREDERIC.

Retranchons-nous sur des choses plus effectives , sur la tranquillité durable que ce mariage assureroit aux deux peuples qui ne seroient plus qu'un , & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LELIO.

Fort bien , mais nos peuples n'ont-ils pas leurs loix particulieres ; êtes-vous sûr , Monsieur , qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangere , & peut-être se soumettre aux coùtumes d'une Nation qui leur est antipatique ?

L'AMBASSADEUR.

Désobéiront-ils à leur Souveraine ?

84 LE PRINCE TRAVESTI.
LELIO.

Ils lui défobéïront par amour pour elle.
FREDERIC.

En ce cas-là il ne fera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y pensez-vous, Monsieur, s'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos, il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi de leur faire un present si funeste.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR *à Lelio.*

Votre avis est donc de rejeter le mariage que je propose.

LELIO.

Je ne le rejette point ; mais il mérite réflexion ; il faut examiner mûrement les choses, après quoi je conseillerais à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire, & pour le bien de ses peuples : le Seigneur Frederic dira ses raisons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera sur les vôtres.

L'AMBASSADEUR.

Me permettez-vous de vous parler à cœur ouvert.

LELIO.

Vous êtes le Maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle situation , & vous craignez d'en sortir , si la Princesse se marie ; mais le Roy mon Maître est assez grand Seigneur pour vous dédomager , & j'en répond pour lui.

LELIO *froidement.*

Ah de grace , ne citez point ici le Roy votre Maître , soupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture ; mais ne l'associez point à vos soupçons ; quand nous faisons parler les Princes , Monsieur , que ce soit toujours d'une manière noble & digne d'eux ; c'est un respect que nous leur devons , & vous me faites rougir pour le Roy de Castille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons - là , une discussion là - dessus nous meneroit trop loin , il ne me reste qu'un mot à vous dire , & ce n'est plus le Roy de Castille , c'est moi qui vous parle à présent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit , tout convenable , tout nécessaire qu'il est , si jamais la Princesse veut épouser un Prince. On a prévu les difficultez que vous faites , & l'on prétend que vous avez vos raisons pour les faire , raisons si hardies ,

que je n'ai pû les croire , & qui sont fondées , dit-on , sur la confiance dont la Princesse vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert , Monsieur , & si vous m'en croyez , vous n'en ferez rien : la franchise ne vous réüffit pas , le Roy votre Maître s'en est mal trouvé tout à l'heure , & vous m'inquiétez pour la Princesse.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien , loin de manquer moi-même à ce que je lui dois , je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons ; j'en sçai tant là-dessus que je suis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi ?

L'AMBASSADEUR.

Des choses hors de toute vraisemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point , je croi sçavoir ce que c'est , on me les a dites aussi , & j'en ai ri comme d'une chimere.

LELIO *regardant Frederic.*

N'importe , je ferai bien aise de voir jusqu'où va la lache inimitié de ceux dont je blesse ici les yeux , que vous connoissez comme moi , & à qui j'aurois fait bien du mal , si j'avois voulu ; mais qui ne vallent

pas la peine qu'un honnête homme se vange. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frederic a raison, n'expliquons rien; ce sont des illusions, un homme d'esprit comme vous; dont la fortune est déjà si prodigieuse, & qui la mérite, ne sçeauroit avoir des sentimens aussi périlleux que ceux qu'on vous attribue, la Princesse n'est sans doute que l'objet de vos respects; mais le bruit qui court sur votre compte vous expose, & pour le détruire, je vous conseillerois de porter la Princesse à un mariage avantageux à l'Etat.

LELIO.

Je vous suis très-obligé de vos conseils, Monsieur; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Jusqu'ici les Ambassadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Ministres chez qui ils vont; & je n'ose renverser l'ordre: quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la suivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roy de Castille a pris de l'inclination pour la Princesse sur un Portrait qu'il en a vû, c'est en amant que ce jeune prince souhaite un mariage, que la raison, l'égalité d'âge & la politique doivent presser de part & d'autre. S'il ne

88 LE PRINCE TRAVESTI
s'acheve pas , si vous en détournez la Prin-
cesse par des motifs qu'elle ne sçait pas ,
faites du moins qu'à son tour ce Prince
ignore les secrettes raisons qui s'opposent
en vous à ce qu'il souhaite ; la vengean-
ce des Princes peut porter loin , souve-
nez-vous-en.

LELIO.

Encore une fois je ne rejette point votre proposition , nous l'examinerons plus à loisir , mais si les raisons secrettes que vous voulez dire étoient réelles , Monsieur , je ne laisserois pas que d'embarasser le ressentiment de votre Prince , il seroit plus difficile de se venger de moi que vous ne pensez.

L'AMBASSADEUR. *outré.*
De vous ?

LELIO *froidement.*

Oùi de moi.

L'AMBASSADEUR,
Douxement , vous ne sçavez pas à qui vous parlez.

LELIO

Je sçai qui je suis , en voilà assez.

L'AMBASSADEUR.
Laissez-là ce que vous êtes , & soyez sûr que vous me devez respect.

LELIO.

Soit , & moi je n'ai , si vous le voulez ,
que

que mon cœur pour tout avantage ; mais les égards que l'on doit à la seule vertu , sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux Princes , & fussiez-vous le Roy de Castille-même ; si vous êtes généreux , vous ne sçauriez penser autrement , je ne vous ai point manqué de respect , supposé que je vous en doive , mais les sentimens que je vous montre depuis que je vous parle , méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné ; cependant je continuërai à vous respecter , puisque vous dites qu'il le faut , sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit , est vraiment convenable. *Il sort fierement.*



SCENE VIII.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler , me fait présumer bien des choses , peut être sous le titre d'Ambassadeur nous cachez-vous

L'AMBASSADEUR.

Non , Monsieur , il n'y a rien à présu-

H

90 LE PRINCE TRAVESTI.

mer, c'est un ton que j'ai crû pouvoir prendre avec un aventurier que le sort a élevé.

F R E D E R I C.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là?

L' A M B A S S A D E U R.

Je dis que je l'estime.

F R E D E R I C.

Cependant si nous ne le renversons, vous ne pouvez réussir, ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres?

L' A M B A S S A D E U R.

J'y consens, à condition que nous ne tenterons rien qui soit indigne de nous, je veus le combattre généreusement comme il le mérite.

F R E D E R I C.

Toutes actions sont généreuses, quand elles tendent au bien général.

L' A M B A S S A D E U R.

Ne vous en fiez pas à vous, vous haïssez Lelio, & la haine entend mal à faire des maximes d'honneur; je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse, je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tontôt.



SCENE. IX.

FREDERIC , ARLEQUIN

arrivant tout ésoûlé.

FREDERIC à part.

Monsieur l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux ; mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Parlamardi , Monsieur le Conseiller , il y a long tems que je galope après vous , vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté , as-tu quelque chose à me dire ?

ARLEQUIN.

Attendez , je croi que j'ai laissé ma respiration par les chemins. Ouf . . .

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame , cela ne se prend pas avec la main. Ohi ohi. Je vous ai été chercher au Palais , dans les sales , dans les cuisines , je trotois par-ci , je trotois par-là , je trotois

H ij

92 LE PRINCE TRAVESTI
partout, & y allons vîte, & boutte, & garre,
n'avés-vous pas vû le Seigneur Frederic?
Hé non, mon ami. Ou diable est-il donc?
que la peste l'étouffe; & puis je cours en-
core; patati, patata, je jure, je rencontre
un porteur d'eau, je renverse son eau, N'a-
vez-vous pas vû le Seigneur Frederic? at-
tends, attends, je vais te donner du Sei-
gneur Frederic par les oreilles; moi je
m'enfuis. Par la sambleu, morbleu, ne fe-
roit il pas au Cabaret? j'y entre, je trou-
ve du vin, je bois chopine, je m'appaise,
& puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Acheve, sçais-tu quelque chose? tu me
donne bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne seroient pas dignes
de me payer ma peine, pourtant j'en ra-
battraï beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent sur moi; mais je
t'en promets au sortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi est-ce que vous laissez votre
bourse à la maison? si j'avois sçû cela je ne
vous aurois pas trouvé; car pendant que
j'y suis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle, que sçais-tu?

ARLEQUIN.

De bonnes choses, c'est du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoie des scrupules, si vous pouviez me donner des gages, ce petit diamant qui est à votre petit doigt par exemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prend, le voilà pour garand de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague aussi. Or donc, tantôt Monsieur Lelio, qui vous méprise que c'est une bénédiction, il parloit à lui tout seul

FREDERIC.

Bon:

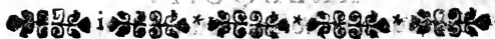
ARLEQUIN.

Oùii, bon. Voilà la Princesse qui vient. Dirai-je tout devant elle?

FREDERIC *après avoir révé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oùii, mais ne dis rien de tes engagements avec moi. Je vais parler le premier; conformes-toi à ce que tu m'entendras dire.





S C E N E X.

LA PRINCESSE , HORTENSE ,
FREDERIC , ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien , Frederic , qu'a-t-on conclu
avec l'Ambassadeur ?

FREDERIC.

Madame , Monsieur Lelio panche à
croire que sa proposition est recevable.

LA PRINCESSE.

Lui , son sentiment est que j'épouse le
Roy de Castille ?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le tems d'examiner
un peu la chose.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas crû qu'il dût penser com-
me vous le dites.

ARLEQUIN *derriere elle.*

Il en pense ma foy bien d'autres.

LA PRINCESSE.

Ah te voilà ! (à Frederic) Que faites-
vous de son valet ici ?

FREDERIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zele qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monsieur Lelio y est mêlé; mais je n'ai pas eu encore le tems de sçavoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sçachons-le? de quoi s'agit-il.

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madamre, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens.

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout; continuë.

ARLEQUIN.

J'en entends ni à dia, ni à huau, quand on ne vous rend pas la réverence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille; mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame, quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son chapeau, il faut bien mettre en avant quel-

96 LE PRINCE TRAVESTI.
que petite faribolle au bout ; à cette heure
voilà mon histoire. Vous sçavez donc a-
vec votre permission , que tantôt j'écou-
tois Monsieur Lelio , qui faisoit la conver-
sation des fous ; car il parloit tout seul. Il
étoit devant moi , & moi derriere. Or ne
vous déplaise , il ne sçavoit pas que j'étois
là , il se viroit , je me virois , c'étoit une
farce. Tout d'un coup il ne s'est plus viré ,
& puis s'est mis à dire comme cela , ouf ,
je suis diablement embarrassé. Moi j'ai de-
viné qu'il avoit de l'embaras ; quand il a eu
dit cela , il n'a rien dit davantage , il s'est
promené , ensuite il y a pris un grand
frisson.

HORTENSE.

En vérité , Madame , vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire , un frisson ?

ARLEQUIN.

Oùi , il a dit , je tremble , & ce n'étoit
pas pour des prunes , le gaillard ; car , a-t-il
repris , j'ai lorgné ma gentille Maitresse
pendant cette belle fête , & si cette Prin-
cesse qui est plus fine qu'un merle , a vû
troter ma prunelle , mon affaire va mal ;
j'en dis du mirlitot. Là-dessus autre pro-
menade ; ensuite autre conversation. Par
la ventrebleu , a-t-il dit , j'ai du guignon ,
je suis amoureux de cette gracieuse per-
sonne ,

sonne , & si la Princesse vient à le sçavoir , & y allons donc ; nous verrons beau train , je serai un joli mignon ; elle sera capable de me friponer ma Mie. Jour de Dieu ! ai-je dit en moi-même , friponer c'est le fait des larrons , & non pas d'une Princesse qui est fidelle comme l'or. Vertuchou , qu'est-ce que c'est que tout ce tripotage-là , toutes ces paroles-là ont mauvaise mine , mon Patron songe à la malice , & il faut avertir cette pauvre Princesse , à qui on en feroit passer quinze pour quatorze ; je suis donc venu comme un honnête garçon , & voilà que je vous découvre le pot aux roses , peut-être que je ne vous dis pas les mots , mais je vous dis la signification du discours , & le tout gratis ; si cela vous plaît.

HORTENSE *à part.*

Quelle aventure !

FREDERIC *à la Princesse.*

Madame , vous m'avez dit quelquefois que je présumois mal de Lelio ; voyez l'abus qu'il fait de votre estime.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous ; je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin*) Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître , à te mêler de choses que tu ne devois pas entendre , & à me compromettre dans l'impertinente

98 LE PRINCE TRAVESTI.
répétition que tu en fais ; une étroite prison
me répondra de ton silence.

ARLEQUIN *se jettant à genoux.*

Ah ! ma bonne Dame , ayez pitié de
moi , arrachez-moi la langue , & laissez-
moi la clef des champs. Misericorde , ma
Reine , je ne suis qu'un butord , & c'est ce
miserable Conseiller de malheur qui m'a
broûillé avec votre charitable personne.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

FREDERIC.

Madame , c'est un valet qui vous parle ,
& qui cherche à se sauver , je ne sçai ce
qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laissez , laissez-le parler , Monsieur.

ARLEQUIN *à Frederic.*

Allez , je vous ai bien dit que vous ne
valliez rien , & vous ne m'avez pas voulu
croire : je ne suis qu'un chetif valet , & si
pourtant je voulois être homme de bien ,
& lui qui est riche & grand Seigneur , il n'a
jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en imposer , Madame.

LA PRINCESSE

Taisez-vous , vous dis-je , je veux qu'i
parle.

Tenez, Madame, voilà comme cela est venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaisir, m'a-t-il dit. Helas de toute mon ame ; car je suis bon & serviable de mon naturel. Tien, voilà une pistole, grand merci ; en voilà encore une autre : donnez ; mon brave homme ; prends encore cette poignée de pistoles, & oüida, mon bon Monsieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître ? Et pourquoi cela ? Pour rien, par curiosité. Oh non, mon Compere ? non ; mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela, je sçai une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles, je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh oh, montrez-la pour voir : je l'ai laissée au logis ; mais suis-moi, tu l'auras. Non non, Brocanteur, non. Quoi tu ne veux par d'une jolie fille ? A la vérité ; Madame, cette fille-là me trotoit dans l'ame, il me sembloit que je la voyois, qu'elle étoit blanche, potelée. Quelle satisfaction ! je trouvois cela bien friand, je bataillois, je bataillois comme un Cesar, vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage ; à la fin je suis chû. Il me doit encore une pension de cent écus par an : & j'ai dé-

ja reçû la fillette que je ne puis pas vous montrer , parce qu'elle n'est pas là , sans compter une prophétie , qui a parlé , à ce qu'ils disent , de mon argent ; de ma fortune & de ma friponerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille ?

ARLEQUIN.

Lifette. Ah , Madame , si vous voyez sa face , vous seriez ravie ; avec cette créature-là , il faut que l'honneur d'un homme plie bagage , il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un misérable , comme celui-là , peut-il imaginer tant d'impostures ?

ARLEQUIN.

Tenez , Madame , voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il doit me donner tantôt. Regardez mon innocence , vous qui êtes une Princesse , si on vous donnoit tant d'argent , de pensions , de bagues , & un joli garçon , est-ce que vous y pourriez tenir ; mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé , j'ai dit ce que Monsieur Lelio a dit.

HORTENSE *à part.*

Juste Ciel !

LA PRINCESSE *à Frederic en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous ,

Frederic ; mais vous êtes le plus indigne ,
& le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Helas ! délivrez-moi de la prison.

LA PRINCESSE.

Laissez-moi ?

HORTENSE *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous suive , Ma-
dame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame , restez , je suis bien aise
d'être seule ; mais ne vous écartez point.



SCENE XI.

ARLEQUIN, FREDERIC,
HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé , je suis un
bel oyseau , j'auria bon air en cage ,
& puis après cela fiez-vous aux propheties ,
prenez des pensions , & aimez les filles .
Pauvre Arlequin ! adieu la joye , je n'u-
serai plus de souliers , on va m'enfermer
dans un étui à cause de ce Sarasin-là . (*en*
montrant Frederic.)

Que je suis malheureux , Madame , vous n'avez jamais paru me vouloir du mal , dans la situation où m'a mis un zele imprudent pour les interêts de la Princesse : puis-je esperer de vous une grace ?

HORTENSE *outrée.*

Oùida , Monsieur , faut-il demander qu'on vous ôte la vie , pour vous délivrer du malheur d'être détesté de tous les hommes ; voilà , je pense , tout le service qu'on peut vous rendre , & vous pouvez compter sur moi.



SCENE XII.

Lelio arrive.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC,
ARLEQUIN.

FREDERIC.

Que vous ai-je fait , Madame ?

ARLEQUIN *voyant Lelio.*

Ah ! mon Maître bien-aimé , venez que je vous baise les pieds , je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous sçavez bien le privilege que vous m'avez donné

tantôt, hé bien ce privilege est ma perdition ; pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lachées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites Madame, je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais ; les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris : qu'est-il arrivé ?

HORTENSE.

Votre valet payé par Frederic a rapporté à la Princesse ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez seul.

LELIO.

Eh qu'a-t-il raporté ?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame, que vous aviez peur que la Princesse ne vous l'eût vû regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât, si elle sçavoit que vous l'aimiez.

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée ?

HORTENSE.

Non, mais aparament on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frederic, dont les présens ont corrompu votre valet.

Oùi, c'est fort bien dit, il m'a corrompu, j'avois le cœur plus net qu'une perle, j'étois tout à fait gentil; mais depuis que je l'ai fréquenté, je vauds moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC *se rirant de son abstraction.*

Oùi, Monsieur, je vous l'avoüerai encore une fois, j'ai crû bien servir l'Etat & la Princesse en tâchant d'arrêter votre fortune: suivez ma conduite, elle me justifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Ministre, il est vrai; mais quel pouvoit être mon dessein? suis-je dans un âge à souhaiter un Emploi si fatigant? Non, Monsieur, trente années d'exercice m'ont rassasié d'Emplois & d'Honneurs: il ne me faut que du repos; mais je voulois m'assûrer de vos idées, & voir si vous aspiriez vous-même au rang que je feignois de souhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princesse, & la détourner, autant que j'aurois pû, de remettre tant de pouvoir en des mains dangereuses & tout à fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refusée; je l'avois prévu, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai soupçonné sur ce refus, & du succès que pouvoit avoir ce projet - même; car enfin, vous avez la faveur de la Prin-

cesse, vous êtes jeune & aimable, tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, & jeter dans son cœur de quoi lui faire oublier ses véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épousât le Roy de Castille. Voilà ce que j'apprehendois, & la raison de tous les efforts que j'ai fait contre vous; vous m'avez crû jaloux de vous quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous le reproche pas; les vûes jalouses & ambitieuses ne sont que trop ordinaires à mes pareils, & ne me connoissant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zele assez rare, & qui d'ailleurs se montroit par des actions équivoques. Quoiqu'il en soit, tout loüable qu'il est ce zele, je me voi prêt d'en être la victime, j'ai combattu vos desseins, parce qu'ils m'ont paru dangereux; peut-être êtes-vous digne qu'ils réussissent, & la maniere dont vous en userez avec moi dans l'état où je suis, l'usage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princesse, enfin la destinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'aussi loüables intentions que les miennes, je ne me serai point trompé sur votre compte, je perirai du moins avec la consolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas ver-

tueux. Si je ne péris pas au contraire , mon estime , ma reconnoissance & mes satisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon , faute de sçavoir faire une harangue.

LELIO à *Frederic*.

Je vous sauverai , si je puis , *Frederic* ; vous me faites du tort , mais l'honnête homme n'est pas méchant , & je ne sçau-rois refuser ma pitié aux opprobres dont vous couvrez votre caractère.

FREDERIC.

Votre pitié ! adieu , *Lelio* , peut-être à votre tour , aurez-vous besoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO à *Arlequin*.

Vas m'attendre.

Arlequin sort en pleurant.



SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

Vous l'avez prévu , *Madame* , mon amour vous met dans le péril , & je

n'ose presque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi l'on va peut-être me séparer d'avec vous , & vous ne voulez pas me regarder , ni voir combien je vous aime ; montrez-moi du moins combien vous m'aimez , je veux vous voir.

LELIO *lui baisant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous , si vous le voulez , cela ne tient à rien , je ne vous verrai plus , je ne me gêne point , je dis tout.

LELIO.

Quel bonheur ! mais qu'il est traversé ; cependant , Madame , ne vous allarmez point , je vais déclarer qui je suis à la Princesse & lui avoüer

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes . . . je vous le défend , c'est une ame violente , elle vous aime , elle se flatoit que vous l'aimiez , elle vous auroit épousé tout inconnu que vous lui êtes , elle verroit à présent que vous lui convenez , vous êtes dans son Palais sans secours , vous m'avez donné votre cœur , tout cela seroit affreux pour elle ; vous péririez , j'en suis sûre , elle est déjà jalouse , elle deviendroit furieuse , elle en perdrait

l'esprit , elle auroit raison de le perdre , je le perdrais comme elle , & toute la terre le perdrait , je sens cela , mon amour le dit , fiez-vous à lui , il vous connoît bien. Se voir enlever un homme comme vous , vous ne sçavez pas ce que c'est , j'en frémis , n'en parlons plus. Laissez-vous gouverner , réglons-nous sur les événemens , je le veux , peut-être allez-vous être arrêté ; ne restons point ici , retirons-nous , je suis mourante de frayeur pour vous ; mon cher Prince , que vous m'avez donné d'amour ! N'importe , je vous le pardonne , sauvez-vous ; je vous en promets encore davantage : adieu , ne restons point à présent ensemble , peut-être nous verrons-nous libres.

LELIO.

Je vous obéis , mais si l'on s'en prend à vous , vous devez me laisser faire.

Fin du second Acte.



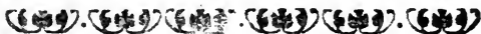


ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE *seule.*

LA Princesse m'envoie chercher, que je crains la conversation que nous aurons ensemble, que me veut-elle, auroit-elle encore découvert quelque chose. Il a fallu me servir d'Arlequin qui m'a paru fidele. On n'a permis qu'à lui de voir Lelio, m'auroit-il trahi, l'auroit-on surpris. Voici quelqu'un, retirons-nous, c'est peut-être la Princesse, & je ne veux pas qu'elle me voye dans ce moment-ci.



SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

IL semble que vous vous défiez de moi ;
Arlequin, vous ne m'apprenez rien de

ce qui vous regarde, la Princesse vous a tantôt envoyé chercher, est-elle encore fâchée contre nous; qu'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air suffisant; moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas, ensuite elle m'a dit, approche; j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troisième pied, & de pied en pied je me suis trouvé vers elle mon chapeau sur mes deux mains.

LISSETTE.

Après

ARLEQUIN.

Après, nous sommes entrez en conversation, elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait, tout comme il vous plaira, ai-jé dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame, elle a répondu, va-t'en dire à Hortense que ton Maître à qui on t'a permis de parler, t'a donné en secret ce billet pour elle, tu me rapporteras sa réponse. Madame; dormez en repos & tenez-vous gaillarde, vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi; car je mens à faire plaisir, foy de garçon d'honneur.

L I S E T T E.

Vous avez pris le billet.

A R L E Q U I N.

Oüi , bien proprement.

L I S E T T E.

Et vous l'avez porté à Hortense.

A R L E Q U I N

Oüi , mais la prudence m'a pris & j'ai fait une réflexion ; j'ai dit par lamardi , c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai encore un coquin.

L I S E T T E.

Hé bien , à quoi vous a conduit cette réflexion-là , avez-vous dit à Hortense que ce billet venoit de la Princesse , & non pas de Monsieur Lelio.

A R L E Q U I N.

Vous l'avez deviné , ma Mie.

L I S E T T E.

Et vous croyez qu'Hortense est de concert avec la Princesse , & qu'elle lui rendra compte de votre sincérité ?

A R L E Q U I N.

Eh quoi donc ? elle ne me l'a pas dit ; mais plus fin que moi n'est pas bête.

L I S E T T E.

Qu'a-t-elle répondu à votre message ?

A R L E Q U I N.

Oh , elle a voulu m'enjoler , en me disant que j'étois un honnête garçon , en-

suite elle a fait semblant de grifoner un papier pour Monsieur Lelio.

L I S E T T E..

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre.

A R L E Q U I N.

Oùï, mais il n'aura pas besoin de lunettes pour le lire, c'est encore une at-trape qu'on me fait.

L I S E T T E.

Eh qu'en ferez-vous donc ?

A R L E Q U I N.

Je n'en sçai rien, mon honneur est dans l'embaras là-dessus.

L I S E T T E.

Il faut absolument le remettre à la Princesse, Arlequin n'y manquez pas; son intention n'étoit pas que vous avoïassiez que ce billet venoit d'elle; par bonheur que votre aveu n'a servi qu'à persuader à Hortense qu'elle pouvoit se fier à vous, peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lelio sans cela; votre imprudence a réüissi: mais encore une fois, remettez la réponse à la Princesse, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

A R L E Q U I N.

Votre foy !

L I S E T T E.

J'entends du bruit, cest peut-être elle
qui

qui vient pour vous le demander ; adieu ,
vous me direz ce qui en sera arrivé.



S C E N E III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN *seul un moment.*

T Antôt on vouloit m'emprisonner pour
une fourberie , & à cette heure pour
une fourberie on me pardonne. Quel
galimatias que l'honneur de ce pais-ci ?

LA PRINCESSE.

As-tu vû Hortense ?

ARLEQUIN.

Oüi , Madame , je lui ai menti , suivant
votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponse ?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille , j'ai un
billet doux pour Monsieur Lelio.

LA PRINCESSE.

Juste Ciel ! donne vite , & retire-toi.

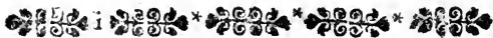
ARLEQUIN *après avoir fouillé dans
toutes ses poches, les vide, & en tire
toutes sortes de brimborions.*

Ah le maudit Tailleur ! qui m'a fait des

poches percées. Vous verrez que la Lettre aura passée par ce trou-là ; attendez , attendez , j'oubliois une poche , la voilà. Non , peut-être que je l'aurai oubliée à l'Office , où j'ai été pour me rafraichir.

LA PRINCESSE.

Vas la chercher , & me l'apporte sur le champ. (*Arlequin s'en va Elle continuë*) Indigne amie , tu lui fais réponse , & me voici convaincuë de ta trahison , tu ne l'aurois jamais avoué sans ce malheureux stratagème , qui ne m'instruit que trop ; allons , poursuivons mon projet , privons l'ingrat de ses honneurs , qu'il ait la douleur de voir son ennemi en sa place , promettons ma main au Roy de Castille , & punissons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici , contraignons-nous , en attendant le billet qui doit la convaincre.



S C E N E. IV.

LA PRINCESSE , HORTENSE

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame, on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je suis, j'ai besoin de consolation, Hortense, & ce n'est qu'à vous seule à qui je puis ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Helas, Madame, j'ose vous assurer que vos chagrins sont les miens.

LA PRINCESSE *à part.*

Je le sçai bien, perfide! je vous ai confié mon secret comme à la seule amie que j'aye au monde, Lelio ne m'aime point, vous le sçavez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à se l'imaginer, & à votre place je voudrois encore m'éclaircir, il entre peut-être dans son cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame, votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien foibles, ou vous êtes bien distraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai, lui n'oser me dire qu'il m'aime, eh ne l'avez-vous pas informé

de ma part des sentimens que j'avois pour lui.

HORTENSE.

J'y pensois tout à l'heure, Madame, mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princesse, la matiere étoit délicate, je vous aurai peut-être un peu trop menagée, je me ferai expliquée d'une maniere obscure, Lelio ne m'aura pas entenduë, & ce sera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites, peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de mes sentimens, peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour un autre, & vous qui prenez à mon cœur un intérêt si tendre, si généreux, vous m'avez fait un mystere de tout ce qui s'est passé, c'est une discretion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, foyez-en persuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il ne vous a pas entenduë, dites-vous. Ce n'est pourtant pas, s'expliquer d'une maniere énigmatique, je suis outrée, je suis trahie, méprisée, & par qui, Hortense?

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai, si vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'est moi qui vous suis à charge, notre conversation vous fatigue, je le sens bien; mais cependant restez, vous me devez un peu de complaisance.

HORTENSE.

Helas, Madame, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiettez.

LA PRINCESSE.

à part.

Ah je n'en doute pas. . . . Arlequin ne vient point. . . calmez cependant vos inquietudes sur mon compte, ma situation est triste à la vérité, j'ai été le jouet de l'ingratitude & de la perfidie, mais j'ai pris mon parti, il ne me reste plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait, vous auriez pû me la faire connoître sans doute; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raison.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en avez-vous une, ma chere Princesse? Ne seroit-ce pas moi que vous soupçonneriez encore? parlez-moi franchement? c'est moi; vos soupçons

continuent. Lelio , disiez-vous tantôt , m'a regardée pendant la fête , Arlequin en dit autant , vous me condamnez là-dessus , vous n'envisagez que moi , voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos , souffrez que je me retire comme je le voulois. Je suis prête à partir tout à l'heure , indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aïlle , ôtez - moi la liberté , s'il est nécessaire , rendez-la ensuite à Lelio , faites-lui un acueil obligeant , rejetez sa détention sur quelques faux avis , montrez lui dès aujourd'hui plus d'estime , plus d'amitié que jamais , & de cette amitié qui le frappe , qui l'avertisse de vous étudier , & dans trois jours , dans vingt-quatre heures peut-être sçavez-vous à quoi vous en tenir avec lui , vous voyez comment je m'y prends avec vous ; voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer , bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non , Madame , la vérité - même ne peut s'expliquer d'une maniere plus naïve. Et que seroit-ce donc que votre cœur , si vous étiez coupable après cela. Calmez-vous , j'attends des preuves incontestables de votre innocence ; à l'égard de Lelio , je donne la place à Frederic , qui n'a

péché, j'en suis sûre, que par excès de zele. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du soin de mettre Lelio en lieu où il ne pourra me nuire; il m'échaperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles font judicieuses.



S C E N E V.

LA PRINCESSE, HORTENSE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

M Adame, c'est-là le billet que Madame Hortense m'a donné
la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel!

LA PRINCESSE.

Va-t'en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuse.

120 LE PRINCE TRAVESTI.
LA PRINCESSE *lit.*

Arlequin est le seul par qui je puisse vous avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dangereux qu'il est peut-être de s'y fier, il vient de me donner une preuve de fidélité sur laquelle je croi pouvoir hazarder ce billet pour vous dans le péril où vous êtes. Demandez à parler à la Princesse, plaignez-vous avec douleur de votre situation, calmez son cœur, & n'oubliez rien de ce qui pourra lui faire esperer qu'elle touchera le vôtre Devenez libre, si vous voulez que je vive, fuyez après, & laissez à mon amour le soin d'assûrer mon bonheur & le vôtre.

LA PRINCESSE.

Je ne sçai où j'en suis.

HORTENSE.

C'est lui qui m'a sauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'est vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me résoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je suis moins coupable que vous ne pensez Elle fuit elle ne m'écoute point; cher Prince, qu'allez-vous devenir . . . je me meurs, c'est moi, c'est mon amour qui vous perd, mon amour, ah juste Ciel!
mon

mon sort sera-t-il de vous faire périr , cherchons-lui par tout du secours ; voici Frederic , essayons de le gagner lui-même.



SCENE VI.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEigneur , je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princesse , Madame.

HORTENSE.

Je le sçai , & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lelio.

FREDERIC.

Je l'ignorois ; mais si la Princesse le veut , il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïssez Lelio , il ne mérite plus votre haine , il est à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en suis fâché ; mais son malheur ne me

L

surprend point, il devoit même lui arriver plutôt, sa conduite étoit si hardie.

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur, c'est un homme estimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur je n'y touche pas, j'attends toujours à la dernière extrémité pour décider contre les gens là-dessus.

HORTENSE.

Vous ne le connoissez pas, foyez persuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FREDERIC.

J'aurois besoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laissons donc cela, Seigneur, mais me croyez-vous sincère ?

FREDERIC.

Oùii, Madame, très-sincère, c'est un titre que je ne pourois vous disputer sans injustice ; tantôt quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchise qui ne souffrent pas un mot de réplique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur

d'une intrigue qui m'étoit fâcheuse ; mais achevons. La Princesse a des desseins contre Lelio , dont elle doit vous charger ; détournez-là de ces desseins , obtenez d'elle que Lelio sorte dès à present de ses Etats , vous n'obligerez point un ingrat , ce service que vous lui rendrez , que vous me rendrez à moi-même , le fruit n'en sera pas borné pour vous au seul plaisir d'avoir fait une bonne action , je vous en garantis des récompenses au-dessus de ce que vous pouriez vous imaginer , & telles enfin que je n'ose vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenses , Madame , quand j'aurois l'ame interessée , que pourois-je attendre de Lelio ; mais graces au Ciel , je n'envie ni ses biens , ni ses emplois ; ses emplois j'en accepterai l'embaras , s'il le faut , par dévoüement aux interêts de la Princesse ; à l'égard de ses biens l'acquisition en a été trop rapide & trop aisée à faire , je n'en voudrois pas , quand il ne tiendrait qu'à moi de m'en saisir , je rougirois de les mêler avec les miens ; c'est à l'Etat à qui ils appartiennent , & c'est à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ha Seigneur ! que l'Etat s'en saisisse de

ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve, c'est fort bien dit, Madame ; car les aventuriers prennent leurs mesures, il est vrai que lorsque l'on les tient, on peut les engager à reveler leur secret.

HORTENSE.

Si vous sçaviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage, je n'ose en dire plus, je jetterois peut-être Lelio dans un nouveau péril ; quoiqu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir, n'ont point de rapport à sa fortune présente ; ceux dont je vous entretiens sont d'une autre sorte & bien superieurs ; je vous le repete, vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole ; croyez-moi, vous m'en remercirez.

FREDERIC.

Madame, moderez l'interêt que vous prenez à lui, supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décreditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lelio, & elle ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage ; si avant que d'en venir-là elle m'avoit demandé mon avis, ce qu'elle a fait j'aurois

crû , je vous jure , être obligé en conscience de lui conseiller de le faire ; cela posé , vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci , Madame , la consequence est aisée à tirer.

HORTENSE.

Très-aisée , Seigneur Frederic , vous avez raison , dès que vous me renvoyez à votre conscience, tout est dit , je sçai quelle espece de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pied-là , Madame , loin de conseiller à la Princesse de laisser échaper un homme aussi dangereux que Lelio , & qui pouroit le devenir encore , vous approuverez que je lui montre la nécessité qu'il y a de m'en laisser disposer d'une maniere qui sera douce pour Lelio , & qui pourtant remediera à tout.

HORTENSE.

Qui remediera à tout . . . (*à part.*) Le scelerat ! Je serois curieuse , Seigneur Frederic , de sçavoir par quelles voyes vous rendriez Lelio suspect , voyons de grace jusqu'où l'industrie de votre iniquité pouroit tromper la Princesse sur un homme aussi ennemi du mal que vous l'êtes du bien ; car voilà son portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez sans sujet, Madame, encore une fois cachez vos chagrins sur le sort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princesse en fût informée. Vous êtes du sang de nos Souverains, Lelio travailloit à se rendre Maître de l'Etat, son malheur vous conferne, tout cela meneroit à des réflexions qui pouroient vous embarrasser.

HORTENSE.

Allez, Frederic, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop mechant pour être à craindre, votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même; à l'égard de Lelio, sa destinée, non plus que la mienne, ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je croi que vous voudrez bien me dispenser d'en écouter davantage; je puis me passer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monsieur l'Ambassadeur, & vous me permettrez de le joindre.





SCÈNE VII.

L'AMBASSADEUR , HORTENSE ,
FREDERIC.

HORTENSE.

IL me fera raison de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambassadeur d'un Roy si vanté me paroît mériter. La Princesse est irritée contre Lelio ; elle a dessein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'est Frederic. Je réponds cependant de son innocence, vous en dirai-je encore plus Seigneur, Lelio m'est cher, c'est un aveu que je donne au péril où il est, le tems vous prouvera que j'ai pû le faire ; sauvez Lelio, Seigneur, engagez la Princesse à vous le confier, vous serez charmé de l'avoir servi, quand vous le connoîtrez, & le Roy de Castille même vous sçaura gré du service que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lelio est désagréable à la Prin-

128 LE PRINCE TRAVESTI.

cesse, & qu'elle l'a jugé coupable, Monsieur l'Ambassadeur n'ira point lui faire une priere qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princesse, elle ne désapprouvera pas une action qui d'elle-même est loüable. Oüi, Madame, la confiance que vous avez en moi me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuse.

HORTENSE.

Je voi la Princesse qui arrive, & je me retire sûre de vos bontez.



SCENE VIII.

LA PRINCESSE, FREDERIC,
L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

QU'on dise à Hortense de venir, & qu'on ameine Lelio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je esperer que vous voudrez bien obliger le Roy de Castille, ce Prince en me chargeant des interêts de son

cœur auprès de vous , m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde , c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Lelio les sujets de colere que vous pouvez avoir contre lui , quoiqu'il ait mis quelque obstacle aux desirs de mon Maître , il faut que je lui rende justice ; il m'a paru très-estimable , & je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Lelio , Madame ; mais je m'expose encore à vous dire qu'il y a du risque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le croi incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE

Laissez-nous Frederic.

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne , Madame ?

LA PRINCESSE,

Il n'est pas nécessaire.





S C E N E IX.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lelio, quand même je n'y aurois pas été déterminée; mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoie chercher que pour vous satisfaire.



S C E N E X.

LELIO, HORTENSE *entrent.*

LA PRINCESSE.

LElio, je croyois avoir à me plaindre de vous; mais je me suis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je

vous ai donné, vous aimez Hortense, elle vous aime, & je vous unis ensemble. Pour vous, Monsieur, qui m'avez prié si généreusement de pardonner à Lelio, vous pouvez informer le Roy votre Maître, que je suis prête à recevoir sa main & à lui donner la mienne, j'ai grande idée d'un Prince qui sçait se choisir des Ministres aussi estimables que vous l'êtes, & son cœur

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me feroit pas d'en entendre davantage, c'est le Roy de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE

Vous, Seigneur, ma main est bien due à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attenduë.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnoissance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Leon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre, je me flate qu'à son tour le Roy de Castille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROY DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend

132 LE PRINCE TRAVESTI.
point , il répond aux sentimens que vous
m'avez montré.

LA PRINCESSE.

Allons, Madame, de si grands évé-
nemens méritent bien qu'on se hâte de les
terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant sans moi il y auroit eu encore
du tapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai soin de toi.

Fin du dernier Acte.

APPROBATION.

J Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde-
des Sceaux, la Comedie intitulée, *le Prince
travesti, ou l'illustre Avanturier*, qui peut être
imprimée. A Paris le 2. Mars 1727.

BLANCHARD.

LA FAUSSE
SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNY!
COMEDIE

EN TROIS ACTES.

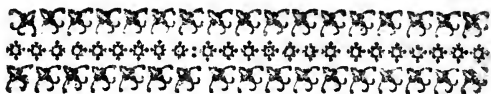
*Représentée pour la première fois ;
par les Comédiens Italiens ordi-
naires du Roy , le Samedi 8.
Juillet 1724.*



A PARIS ;
Chez BRIASSON , rue saint Jacques ,
à la Science.

M. D C C X X I X .

Avec Approbation & Privilège du Roy.



ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

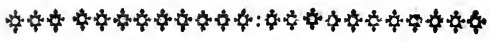
PAYSANS & Payfannes,

DANSEURS & Danseuses.

*La Scene est devant le Château
de la Comtesse.*



LA FAUSSE
 SUIVANTE
 O U
 LEFOURBE PUNY.
 COMEDIE.



ACTE PREMIER
 SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.
 FRONTIN.



E pense que voilà le Seigneur
 Trivelin, c'est lui même. Eh
 comment te porte-tu mon cher
 amy ?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à
 A iij

merveille, je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoissois; santé admirable, & grand appetit : mais toy, que fais-tu à present, je t'ay vû dans un petit négoce qui t'alloit bien-tôt rendre Citoyen de Paris; l'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je suis culbuté, mon enfant, mais toy-même comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ay vû ?

TRIVELIN.

Comme tu sçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN,

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oùï. Je lui ai pourtant une obligation : c'est qu'elle m'a mis dans l'habitude de me passer d'elle ; je ne sens plus ses disgraces, je n'envie point ses faveurs, & cela me suffit ; un homme raisonnable n'en doit pas demander davantage ; je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l'estre. Voilà ma façon de penser.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toujours connu pour un garçon d'esprit, & d'une intrigue admirable, mais je n'aurois jamais soupçon-

SUIVANTE,

né que tu deviendrois philosophe ; mal-
peste que tu est avancé , tu méprise déjà
les biens de ce monde.

TRIVELIN.

Doucement mon ami , doucement , ton
admiration me fait rougir , j'ai peur de
ne la pas mériter , le mépris que je crois
avoir pour les biens , n'est peut être qu'un
beau verbiage , & à te parler confidamment ,
je ne conseillerois encore à personne
de laisser les siens à la diserétion de ma
Philosophie ; j'en prendrois Frontin , je
le sens bien , j'en prendrois à la honte
de mes réflexions. Le cœur de l'homme
est un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas , je ne scaurois nier cette vérité là
sans blesser ma conscience.

TRIVELIN.

Je ne la dirai pas à tout le monde ;
mais je sçais bien que je ne parle pas à
un profane.

FRONTIN.

Eh dit moy , mon ami , qu'est-ce que c'est
que ce paquet là que tu porte ?

TRIVELIN.

C'est le triste bagage de ton serviteur ;
ce paquet enferme toutes mes possessions.

A iij

LA FAUSSE
FRONTIN.

On ne peut pas les accuser d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu sçais combien je me suis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe; j'avois entendu dire que les scrupules nuisoient à la fortune, je fis trêve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher: étoit-il question d'avoir de l'honneur, j'en avois; falloit il être fourbe, j'en soupirois, mais j'allois mon train. Je me suis vû quelquefois à mon aise; mais le moyen d'y rester avec le jeu, le vin & les femmes; comment se mettre à l'abry de ces fleaux là?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin, tantôt maître; tantôt valet, toujours prudent, toujours industrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût; traité poliment sous une figure, menacé d'étrivieres sous une autre, changeant à propos de metier, d'habits, de caracteres, de mœurs, risquant beaucoup, réussissant

peu , libertin dans le fond , réglé dans la forme , démasqué par les uns , soupçonné par les autres , à la fin équivoque à tout le monde , j'ai tâté de tout , je dois par tout : mes créanciers sont de deux espèces , les uns ne savent pas que je leur dois , les autres le savent & le sauront long-tems. J'ai logé par tout , sur le pavé , chez l'aubergiste , au cabaret , chez le bourgeois , chez l'homme de qualité , chez moy , chez la justice qui m'a souvent recueilli dans mes malheurs , mais ses appartemens son trop tristes , & je n'y faisois que des retraites ; enfin mon ami , après quinze ans de soins , de travaux & de peines , ce malheureux paquet est tout ce qui me reste ; voilà ce que le monde m'a laissé , l'ingrat ! après ce que j'ai fais pour lui , tous ses presens ne valent pas une pistole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point mon ami , l'article de ton recit qui m'a paru le plus désagréable , ce sont les retraites chez la Justice ; mais ne parlons plus de cela , tu arrive à propos ; j'ai un parti à te proposer , cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vû , & d'où sors-tu à present ?

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vû , je me suis jetté dans le service.

FRONTIN.

Je t'entens , tu t'est fait soldat : ne serois-tu pas déferreur par hazard ?

TRIVELIN.

Non , mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bier.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant , je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi , une garde-robe !

TRIVELIN.

Oui , c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvé convenables à ma taille chez les Fripiers , & qui m'avoient servi à figurer en bonnête homme ; je crus devoir m'en défaire pour perdre de vûë tout ce qui pouvoit me rappeler ma grandeur passée ; quand on renonce à la vanité , il n'en faut pas faire à deux fois , qu'est-ce que c'est que se ménager des ressources , point de quartier , je vendis tout , ce n'est pas assez , j'allai tout boire.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oùi mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires qui me vuiderent ma bourse, & me garantirent ma perseverance dans la condition que j'allois embrasser; de sorte que j'avois le plaisir de penser en m'enyvrant, que c'étoit la raison qui me versoit à boire. Quel nectar! ensuite un beau matin je me trouvai sans un sol; comme j'avois besoin d'un prompt secours, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, un de mes amis que je rencontrai me proposa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui passoit sa vie à étudier des langues mortes: cela me convenoit assez, car j'ai de l'étude; je restai donc chez lui, là je n'entendis parler que de sciences, & je remarquai que mon Maître étoit épris de passion pour certains Quidans qu'il appelloit des anciens, & qu'il avoit une souveraine antipatie pour d'autres qu'il appelloit des modernes; je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'est-ce que c'est que les anciens & les modernes?

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Des anciens; attends, il y en a un dont je sçais le nom, & qui est le Capitaine de la bande; c'est comme qui te diroit un Homere. Connois-tu cela?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'est dommage, car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme là ?

TRIVELIN.

Oh que non, je pense qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte, & qu'il vivoit du tems du Déluge; nous avons encore de lui de fort belles Satires, & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes gens de son tems, comme Virgile, Neron, Plutarque, Ulysse & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là, mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! c'est que tu n'y est pas accoûtumé: sçais-tu bien qu'il y a

SUIVANTE.

11

plus d'esprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les modernes ?

TRIVELIN.

Tu m'écarte de mon sujet , mais n'importe ; les modernes c'est comme qui diroit toi par exemple.

FRONTIN.

Ho ho , je suis un moderne , moi.

TRIVELIN.

Oùi vraiment tu es un moderne , & des plus modernes ; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi , car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh pourquoi ton Maître nous haït. soit il ?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre mille ans sur la tête pour valoir quelque chose ; oh moi pour gagner son amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroït soit ancien , j'aimois les vieux meubles , je louois les vieilles modes , les vieilles especes , les Médailles , les Lunettes , je me coëffois chez les crieuses de vieux chapeaux , je n'avois commerce qu'avec des

vieillards, il étoit charmé de mes inclinations, j'avois la clef de la cave où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit son vin grec, il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois aussi quelques bouteilles, par amour loüable pour tout ce qui étoit vieux, non que je négligeasse le vin nouveau; je n'en demandois point d'autre à sa femme, qui vraiment estimoit bien autrement les modernes que les anciens, & par complaisance pour son goût, j'en emplissois aussi quelques bouteilles, sans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille !

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas crû que cette conduite auroit dû me concilier ces deux esprits: point du tout. Ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux, ils m'en firent un crime; le mari crut les anciens insultés par la quantité de vin nouveau que j'avois bû, il m'en fit mauvaise mine; la femme me chicanna sur le vin vieux; j'eus beau m'excuser, les gens de partis n'entendent point raison, il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens & les modernes. Avois je tort ?

FRONTIN.

Non , tu avois observé toutes les regles de la prudence humaine ; mais je ne puis en écouter davantage , je dois aller coucher ce soir à Paris où l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tint ma place auprès de mon Maître pendant mon absence , veux-tu que je te presente ?

TRIVELIN.

Oüйда. Et qu'est-ce que c'est que ton Maître , fait-il bonne chere , car dans l'état où je suis , j'ai besoin d'une bonne cuisine ?

FRONTIN.

Tu seras content, tu serviras la meilleure fille.

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelle-tu ton Maître ?

FRONTIN.

Ah foin de moi , je ne sçais ce que je dis , je rêve à autre chose.

TRIVELIN.

Tu me trompe , Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oüi , Trivelin , c'est une fille habillée en homme dont il s'agit , je voulois te le cacher , mais la verité m'est échappée , & je me suis bloufé comme un sot , sois discret , je te prie.

Je le suis dès le berceau. C'est donc une intrigue que vous conduifés tous deux ici cette fille-là & toi ?

FRONTIN, *à part.*

Oüi. Cachons-lui son rang. . . Mais la voilà qui vient , retire-toi à l'écart , afin que je lui parle.

TRIVELIN *se retire & s'éloigne.*



S C E N E II.

LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien, m'avez-vous trouvé un Domestique ?

FRONTIN.

Oüi , Mademoiselle , j'ai rencontré....

LE CHEVALIER.

Vous m'impatentez avec votre Demoiselle , ne sçauriez-vous m'appeller Monsieur.

FRONTIN.

Je vous demande pardon , Mademoi-

selle . . . je veux dire Monsieur, j'ai trouvé un de mes amis qui est fort brave garçon, il sort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il est là qui attend que je l'appelle pour offrir ses respects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eû l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah Monsieur, mettez vous l'esprit en repos, je sçais garder un secret. *Bas.* Pourvû qu'il ne m'échape pas. Souhaitez-vous que mon ami s'approche.

LE CHEVALIER.

Je le veux bien, mais partez sur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre, ma sœur à qui je les adresserois pourroit les égarer aussi, & il n'est pas besoin que mon aventure soit sçûe de tout le monde; voici votre Commission, écoutez-moi. Vous direz à ma sœur, qu'elle ne soit point en peine de moi, qu'à la dernière partie de Bal où mes amies m'amenerent dans le

déguisement où me voilà , le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vû , qu'on disoit être encore en Province , & qui est ce Lelio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presque arrêté mon mariage : que surprise de le trouver à Paris sans que nous le sçussions, & le voyant avec une Dame , je resolus sur le champ de profiter de mon déguisement pour me mettre au fait de l'état de son cœur & de son caractère : qu'enfin nous liâmes amitié ensemble aussi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le suivre le lendemain à une partie de Campagne chez la Dame avec qui il étoit , & qu'un de ses parens accompagnoit ; que nous y sommes actuellement , que j'ai déjà découvert des choses qui méritent que je les suive avant que de me déterminer à épouser Lelio : que je n'aurai jamais d'intérêt plus sérieux. Partez , ne perdez point de tems ; faites venir ce Domestique que vous avez arrêté , dans un instant j'irai voir si vous êtes parti. *Seule* Je regarde le moment où j'ai connu Lelio comme une faveur du Ciel , dont je veux profiter , puisque je suis ma maîtresse & que je ne dépens plus de personne ; l'avanture où je me suis mise ne surprendra

surprendra point ma sœur, elle sçait la singularité de mes sentimens, j'ai du bien, il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur, ce sont de grands presens, & je veux sçavoir à qui je les donne.

FRONTIN, *à Trivelin.*

Le voilà, Monsieur. Garde-moi le secret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné, quand tu voudras.



S C E N E III.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

A Pprochez, comment vous appelez-vous ?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monsieur ; Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'est indifferant, le nom sous lequel j'aurai l'honneur de vous servir, sera toujours le plus beau nom au monde.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Sans compliment; quel est le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoüe que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit; mais peut-on porter rien de plus galand que vos couleurs, il me tarde d'en être chamarré sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'est ce que c'est que ce langage-là? il m'inquiette.

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin, c'est un nom que j'ai reçu de pere en fils très-correctement, & dans la dernière fidélité, & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur, en ce moment s'estime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laissez-là vos politesses, un Maître ne demande à son Valet que de l'attention dans ce qu'il l'employe.

TRIVELIN.

Son Valet, le terme est dur, il frappe mes oreilles d'un son disgracieux; ne pur-

gera-t'on jamais le discours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicatesse est singuliere ?

TRIVELIN.

De grace , ajustons-nous , convenon_s d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER , *à part.*

Il se mocque de moi. Vous riez, je pense.

TRIVELIN.

C'est la joye que j'ai d'être à vous , qui l'emporte sur la petite mortification que je viens d'essuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis moi , que je vous renvoye , & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous suis bon à rien ; ah, ce que vous dites là ne peut pas être serieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme là est un extravagant. *A Trivelin.* Retirez vous.

TRIVELIN.

Non , vous m'avez piqué , je ne vous quitterai point , que vous ne soyez convenu avec moi , que je vous suis bon à quelque chose.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le tems se passe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez vous bien mon ami que vous risquez beaucoup.

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin là m'embarasse. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. *A Trivelin.* Tu me suis ?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je soutiens mon caractère : ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre.

LE CHEVALIER.

Insolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment cruel !

SUIVANTE. 21
TRIVELIN.

Oùï cruel , c'est un reproche tendre que je vous faits ; continuez, vous n'y êtes pas , j'en viendrai jusqu'aux soupirs , vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais plus que penser de tout ce qu'il me dic.

TRIVELIN.

Ah , ah , ah , vous revez mon Cavalier , vous deliberez , votre ton baïsse , vous devenez traitable , & nous nous accommodons , je le vois bien , la passion que j'ai de vous servir est sans quartier , premierement cela est dans mon sang , je ne sçau-rois me corriger.

LE CHEVALIER , *mettant la main sur la garde de son Epée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérite.

TRIVELIN.

Fy , ne gesticulez point de cette maniere là , ce geste là n'est point de votre competence , laissez là cet arme qui vous est étrangere , votre œil est plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah ! je suis trahie !

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Masque, venons au fait, je vous con-
nois.

LE CHEVALIER.

Toi ?

TRIVELIN.

Oüi, Frontin vous connoissoit pour nous
deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin ! & t'a-t'il dit qui j'étois ?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, &
voilà tout, & moi je l'ai crû, car je ne
chicane sur la qualité de personne.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il m'a trahie, il vaut autant que
je t'instruise du reste.

TRIVELIN.

Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet
équipage-là ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien, si c'étoit pour cela vous
ne déguiserez pas votre sexe, ce seroit
perdre vos commoditez.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *A Trivelin.*
Je t'avouë que j'avois envie de te cacher

la verité , parce que mon déguisement regarde une Dame de condition , ma Maîtresse , qui a des vûës sur un Monsieur Lelio que tu verras , & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comtesse à qui appartient ce Château.

TRIVELIN.

Eh, quelle espece de commission vous donne-t'elle auprès de ce Lelio ! l'emploi me paroît gaillard, soubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout , ma charge sous cet habit-ci , est d'attaquer le cœur de la Comtesse ; je puis passer comme tu vois pour un assez joli Cavalier , & j'ai déjà vû les yeux de la Comtesse s'arrêter plus d'une fois sur moi ; si elle vient à n'aimer , je la ferai rompre avec Lelio , il reviendra à Paris , on lui proposera ma Maîtresse qui y est , elle est aimable , il la connoît , & les nôces seront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à present à rets de chaussée , as-tu le cœur libre ?

LE CHEVALIER.

Oüi.

TRIVELIN.

Et moi aussi , ainsi de compte arrêté ;

cela fait deux cœurs libres, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs soient désormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours aussi judicieusement, que deux amis devant s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avance deux mois de recompense sur l'exacte discretion que je promets d'avoir, je ne parle point du service domestique que je te rendrai, sur cet article, c'est à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

lui donnant de l'argent.

Tiens voilà déjà six louis d'or d'avance pour ta discretion, & en voilà déjà trois pour tes services.

TRIVELIN, *d'un air indifferant.*

J'ai assez de cœur pour refuser ces trois derniers louis là, mais donne, la main qui me les presente, étourdis ma generosité.

LE CHEVALIER.

Voici Monsieur Lelio, retire-toi, & vas-t'en

t'en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi ma friponne à ton tour que je suis ton Valet sur la scène, & ton Amant dans les coulisses; tu me donneras des ordres en public, & des sentimens dans le tête à tête.

Il se retire en arriere quand Lelio entre avec Arlequin. Les Valets se rencontrans se saluent.



SCENE IV.

LELIO, LE CHEVALIER,
ARLEQUIN, TRIVELIN,
derriere leurs Maîtres.

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER,

LE voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriere eux.*
Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

C

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot,
& vous êtes fort bon phisionomiste.

LELIO, *se retournant vers Arlequin,*
& *appercevant le Chevalier.*

Arlequin. . . . Ah Chevalier je vous
cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez vous Lelio ? je vous vois enve-
lopé dans une distraction qui m'inquiete.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'est. *A Arlequin.*
Arlequin n'oublie pas d'avertir les Musi-
ciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur. *A Trivelin.* Allons boi-
re pour faire aller notre amitié plus vite.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne, j'aime as-
sez votre maniere de hâter le cœur.





S C E N E V.

LELIO, LE CHEVALIER.

EH bien mon cher, de quoi s'agit-il, qu'avez-vous, puis-je vous être utile à quelque chose ?

LELIO.

Très utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Estes-vous mon ami ?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non, puisque vous me faites cette question-là.

LELIO.

Ne te fâches point Chevalier, ta vivacité m'oblige, mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Est-tu scrupuleux ?

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LE L I O.

Voilà ce qu'il me faut, tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les fots.

LE CHEVALIER, *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LE L I O.

Par exemple, un Amant qui dupe sa Maîtresse pour se débarasser d'elle, en est-il moins honnête homme, à ton gré.

LE CHEVALIER.

Quoi, il ne s'agit que de tromper une femme ?

LE L I O.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie.

LE L I O.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh comment donc trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse pardevers soi.

LE L I O, *gai.*

Oh parbleu, puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me

reprocher, & sans vanité tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi mon ami ? ah je te prie donne-moi le plaisir de te regarder à mon aise, laisse-moi contempler un homme chargé de crimes si honorables ! Ah petit traître, vous êtes bienheureux d'avoir de si brillantes indignitez sur votre compte.

LE L I O, *riant.*

Tu me charme de penser ainsi, viens que je t'embrasse, ma foi à ton tour tu m'as tout l'air d'avoir été l'écuëil de bien des cœurs ; fripon, combien de réputation as-tu blessé à mort dans ta vie, combien as-tu désespéré d'Ariannes, dis ?

LE CHEVALIER.

Hélas, tu te trompes, je ne connois point d'avantures plus communes que les miennes ; j'ai toujours eû le malheur de ne trouver que des femmes très-sages.

LE L I O.

Tu n'as trouvé que des femmes très-sages, où diantre t'est-tu donc fouré, tu as fait là des découvertes bien singulières : après cela, qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages, il n'en est ni plus ni moins ; sommes-nous heureux, nous

le difons, ne le fommes-nous pas, nous mentons, cela revient au même pour elles; quant à moi, j'ai toujours dit plus de veritez que de menfonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres-là avec une legereté qui m'enchante.

LE L I O.

Revenons à mes affaires, quelque jour je te dirai de mes espiegleries, qui te feront rire. Tu est un cadet de maison, & par consequent tu n'est pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'est raisonner juste.

LE L I O.

Tu est beau & bien fait, devines à quel deffein je t'ai engagé à nous suivre avec tous tes agrémens, c'est pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A present dis-moi la fortune que je vais faire.

LE L I O.

Il s'agit de te faire aimer de la Comtesse, & d'arriver à la conquête de sa main par celle de son cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badine, ne sçais-je pas que tu l'aime, la Comtesse ?

L E L I O.

Non, je l'aimois ces jours passez, mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi, lorsque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela sans plus de façon, tu lui dis, va-t'en, & il s'en va ! mais mon ami tu as un cœur impayable !

L E L I O.

En fait d'amour, j'en fais assez ce que je veux ; j'aimois la Comtesse parce qu'elle est aimable ; je devois l'épouser parce qu'elle est riche, & que je n'avois rien de mieux à faire ; mais dernièrement pendant que j'étois à ma Terre, on m'a proposé en mariage une Demoiselle de Paris que je ne connois point, & qui me donne douze mille livres de rente ; la Comtesse n'en a que six, j'ai donc calculé que six valent moins que douze ; oh l'amour que j'avois pour elle, pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul si raisonnable ; cela auroit été ridicule, six doivent reculer devant douze, n'est-il pas vrai ; tu ne me réponds rien.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Eh, que diantre veux-tu que je réponde à une regle d'arithmetique, il n'y a qu'à sçavoir compter pour voir que tu as raison.

LELIO.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est-ce qui t'embarasse là-dedans? faut-il tant de cérémonie pour quitter la Comtesse. Il s'agit d'être infidelle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire; Madame, comptez vous-même, voyez si je me trompe, voilà tout; peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmetique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide; cela pourroit arrêter un poltron, mais un brave homme comme toi, au dessus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuse, il écoute, s'excuse négligemment, & se retire en faisant une réverence très profonde en Cavalier poli, qui sçait avec quel respect il doit recevoir en pareil cas, les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh, parbleu de ces titres-là j'en suis fourni, & je sçais faire la réverence; Madame la Comtesse auroit déjà reçu la mienne.

ne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politesse-là, mais il y a une petite épine qui m'arrête; c'est que pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre, il y a quelque tems, Madame la Comtesse m'a prêté dix mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah tu as raison, c'est une autre affaire; je ne sçache point de réverence qui puisse acquitter ce billet là; le titre de débiteur est bien sérieux, vois-tu; celui d'infidèle n'expose qu'à des reproches, l'autre à des assignations; cela est différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

L E L I O.

Patience, Madame la Comtesse croit qu'elle va m'épouser, elle n'attend plus que l'arrivée de son frere, & outre la somme de dix mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela, un dédit entr'elle & moi de la même somme, si c'est moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit, & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre, m'entens tu?

LE CHEVALIER.

Ah l'honnête homme! oùi je commence à te comprendre: voici ce que c'est: si je donne de l'amour à la Comtesse, tu crois

qu'elle aimera mieux payer le dédit en te rendant ton billet de dix mille écus , que de t'épouser , de façon que tu gagneras dix mille écus avec elle ; n'est-ce pas cela ?

LE L I O.

Tu entre, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles sont très-ingenieuses , très-lucratives , & dignes de couronner ce que tu appelle tes espiègeries ; en effet , l'honneur que tu as fait à la Comtesse en soupirant pour elle , vaut dix mille écus comme un fol.

LE L I O.

Elle n'en donneroit pas cela , si je m'en ffois à son estimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puisse surprendre le cœur de la Comtesse ?

LE L I O.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER , *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LE L I O.

Je me suis apperçu qu'elle aime ta compagnie , elle te louë souvent , te trouve de l'esprit , il n'y a qu'à suivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage là.

LE L I O.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raisons , parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comtesse ; si elle ne vouloit que de l'amitié , je serois à son service ; mais n'importe.

LE L I O.

Eh , qui est-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle ? Est-il besoin d'aimer sa femme , si tu ne l'aime pas , tampus pour elle , ce sont ses affaires , & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon , mais je croyois qu'il falloit aimer sa femme , fondé sur ce qu'on vivoit mal avec elle , quand on ne l'aimoit pas.

LE L I O.

Eh , tant mieux , quand on vit mal avec elle , cela vous dispense de la voir , c'est autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait , me voilà prêt à exécuter ce que tu souhaitte , si j'épouse la Comtesse , j'irai me fortifier avec le brave Lelio dans le dédain qu'on doit à son épouse.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en assure : crois-tu par exemple, que j'aimerai la Demoiselle de Paris, moi ? une quinzaine de jours tout au plus, après quoi, je croi que j'en serai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh, donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cause de ses douze mille livres de rente.

LE L I O.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

Ta-t'on dit qu'elle fut jolie ?

LE L I O.

On m'écrit qu'elle est belle, mais de l'humeur dont je suis, cela ne l'avance pas de beaucoup, si elle n'est pas laide, elle le deviendra, puisqu'elle sera ma femme, cela ne peut pas lui manquer.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi, une femme se dépîte quelquefois.

LE L I O.

En ce cas là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh, dès que tu as un désert, à la bonne

heure, voilà son affaire; diantre, l'ame se tranquilise beaucoup dans une solitude, on y jouit d'une certaine mélancolie, d'une douce tristesse, d'un repos de toutes les couleurs, elle n'aura qu'à choisir.

L E L I O.

Elle sera la maîtresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux temperament! mais j'aperçois la Comtesse: je te recommande une chose; feint toujours de l'aimer, si tu te montrois inconstant, cela interresseroit sa vanité, elle courroit après toi, & me laisseroit là.

L E L I O, *dit.*

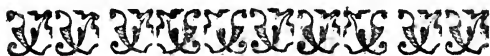
Je me gouvernerai bien, je vais au-devant d'elle. *Il va au-devant de la Comtesse qui ne paroît pas encore, & pendant qu'il y va,*

LE CHEVALIER, *dit.*

Si j'avois épousé le Seigneur Lelio, je ferois tombée en de bonnes mains; donner douze mille livres de rente pour acheter le séjour d'un desert; oh vous êtes trop cher Monsieur Lelio, & j'aurai mieux que celà au même prix; mais puisque je suis en train, continuons pour me divertir, & punir ce fourbe là, & pour en débarasser la Comtesse,

LELIO, *à la Comtesse en entrant.*

J'attendois nos Musiciens, Madame, & je cours les presser moi-même, je vous laisse avec le Chevalier; il veut nous quitter, son séjour ici l'embarasse, je crois qu'il vous craint, cela est de bon sens, & je ne m'en inquiète point, je vous connois, mais il est mon ami, notre amitié doit durer plus d'un jour, & il faut bien qu'il se fasse au danger de vous voir, je vous prie de le rendre plus raisonnable, je reviens dans l'instant.



S C E N E VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi, Chevalier, vous prenez de pareils pretextes pour nous quitter? si vous nous disiez les véritables raisons qui pressent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse, ma foi Lelio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment ? que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi.

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier, je m'y prendrois un peu tard ; est-ce que vous m'en avez donné le tems ? non, Madame, le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En verité Chevalier, vous êtes bien à plaindre, & je ne sçavois pas que j'étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh que si, je ne vous dis rien là dont tous les jours votre miroir ne vous accuse d'être capable ; il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hospitalité avec moi, si vous m'amenez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier,

LE CHEVALIER.

Parbleu je l'en défie, il ne vous prêtera jamais rien, la nature y a mis bon ordre, & c'est elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE,

Je ne vois point que ce soit avec tant d'excès.

LA FAUSSE.
LE CHEVALIER.

Comtesse, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir ; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre justice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah, je suis mieux que cela, ce ne seroit là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier, quelque inclination sans doute vous rappelle à Paris, & vous vous ennuierez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, si vous n'y venez pas, *il lui prend la main* ; à l'égard de l'ennui, si vous sçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comtesse, c'est un vrai présent que vous me ferez, ce sera même une bonté ; mais cela vous passe, & vous ne donnez que de l'amour : voilà tout ce que vous sçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais assez mal.

SCENE



S C E N E V I I.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LELIO, &c.

LELIO.

Nous ne pouvons avoir notre divertissement que tantôt, Madame, mais en revanche voici une nôce de Village dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton Valet & le mien sont à la tête, & mènent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

Chantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette,
Qu'il est heureux ce garçon là !
J'aimerois bien le mariage
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus sage,

D

Zeste vous vient entre les bras ,
 Et boute , & garre , allons courage ,
 Rien n'est si biau que le traca.
 Des fins premiers jours du ménage ,
 Mais morgué ça ne dure pas
 Le cœur vous faille , & c'est dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu gente Mathurine ,
 De cette nôce que tu vois ;
 T'agace t'elle un peu pour moi
 Il me semble voir à ta mine
 Que tu sens un je ne sçai quoi,
 L'ami Lucas & la cousine ,
 Rirons tant qu'ils pourront tous deux
 En se gauffant des médifeux ;
 Dis la veri é Mathurine ,
 Ne ferois-tu pas bien comme eux ?

MATHURINE.

Voyez le biau discours à faire
 De demander en pareil cas ,
 Que fais-tu , que ne fais-tu pas ?
 Eh Colin, sans tant de mystere
 Marions nous , tu le sçauras :
 A present si j'étois sincere
 Je vais souvent dans le valon ,
 Tu m'y suivrois malin garçon
 On n'y trouve point de Notaire
 Mais on y trouve du gazon.

O N D A N S E.

B R A N L E.

Q Ue l'on dise tout ce qu'on voudra
 Tout cy , tout ça

Jc veux tâter du mariage
 En arrive ce qui pourra

Tout cy , tout ça.

Par la sangué j'ons bon courage
 Ce courage , dit-on s'en va

Tout cy , tout ça.

Morguenne il faut voir cela ,
 Ma Claudine un jour me conta

Tout cy , tout ça.

Que sa mere en couroux contre elle
 Lui défendoit qu'elle m'aima ,

Tout cy , tout ça.

Mais aussi-tôt me dit la belle ,
 Entrons dans ce boccage là ,

Tout cy , tout ça.

Nous verrons ce qu'il en fera ?

¶

Quand elle y fut elle chanta,

Tout cy , tout ça

Berger dis moi que ton cœur m'aime
 Et le mien aussi te dira

Tout cy , tout ça

Dij

Combien son amour est extrême
Après elle me regarda
Tout cy, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.



Mon cœur à son tour lui chanta
Tout cy, tout ça,
Une chanson qui fut si tendre,
Que cent fois elle soupira
Tout cy, tout ça
Du plaisir qu'elle eût de m'entendre.
Ma Chanson tant recommença
Tout cy, tout ça
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.





ACTE SECONDE.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport, car il m'en reviens déjà de l'argent & une Maîtresse; ce beau commencement là promet encore une plus belle fin: or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisez, ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chere suivante? Si je disois au Seigneur Lelio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vite, & partiroit pour Paris où on l'attend, je lui ai déjà rémoigné que je souhaiterois avoir l'honneur de lui parler; mais le voilà qui

s'entretient avec la Comtesse , attendons qu'il ait fait avec elle.



S C E N E II.

LELIO , LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de se parler.*

LA COMTESSE.

N On , Monsieur , je ne vous comprends point , vous liez amitié avec le Chevalier , vous me l'amenez , & vous voulez ensuite que je lui fasse mauvaise mine : Qu'est ce que c'est que cette idée là ? vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable , amusant , & effectivement j'ai jugé que vous aviez raison.

LELIO , *repetant un mot.*

Effectivement. Cela est donc bien effectif ? eh bien je ne sçais que vous dire , mais voilà un effectivement qui ne devrait pas se trouver là , par exemple.

SUIVANTE.

47

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je respecte votre anticipation pour effectivement ? est-ce qu'il n'est pas bon François, l'a-t-on proscrit de la langue ?

LELIO.

Non, Madame, mais il marque que vous êtes un peu trop persuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela ? oh il à tort, & le procès que vous lui faites est raisonnable, mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à sentir suffisamment le mérite d'un homme quand le mérite est réel ; & c'est comme j'en use avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, sentir est encore une expression qui ne vaut pas mieux ; sentir est trop, c'est connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liste des termes sans reproches que je dois employer, je crois que c'est le plus court, il

n'y a que ce moyen là qui puisse me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance, je ne sçavois pas la différence qu'il y avoit entre connoître & sentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'est le stile du cœur, & ce n'est pas dans ce stile là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez le, vôtre ne m'amuse point, il est froid, il me glace, & si vous voulez même, il me rebute.

LELIO, *à part.*

Bon, je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons nous, croyez-moi, je parle mal, vous ne me répondez pas mieux, cela ne fait pas une conversation amusante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lelio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de

ne pas vous montrer, entendez-vous.

L E L I O.

Vous me trouvez-donc bien insupportable?

L A C O M T E S S E.

Epargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le sens bien.

L E L I O.

Et moi je sens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

L A C O M T E S S E.

Non, mais je vous le dirai bien-tôt; si cela continuë, & cela continuëra sans doute.

L E L I O.

Il semble que vous le souhaitez.

L A C O M T E S S E.

Hum, vous ne feriez-pas languir mes souhaits.

L E L I O, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

L A C O M T E S S E.

Je me retiens, Monsieur, je me retiens; *Elle veut s'en aller.*

L E L I O.

Arrêtez, Comtesse, vous m'avez fait

E

l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendresse.

LA COMTESSE.

Ah le beau détail où vous entrez-là.

LELIO.

Le dédit même qui est entre nous. . . .

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien, ce dédit vous chagrine, il n'y a qu'à le rompre, que ne me disiez-vous cela sur le champ, il y a une heure que vous biaisez pour arriver là.

LELIO.

Le rompre, j'aimerois mieux mourir, ne m'affurez-t'il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que c'est que ma main sans mon cœur ?

LELIO.

J'espère avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaidez-vous donc.

LELIO.

En quoi donc ai-je pû vous déplaire ? vous auriez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premierement.

L E L I O.

Eh morbleu, Madame, quand on aime.

LA COMTESSE.

Ah quel emportement !

L E L I O.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux, autrefois vous mereprochiez que je ne l'étois pas assez, vous me trouviez trop tranquille ; me voici inquiet, & je vous déplaît.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur, concluez que je suis une capricieuse, voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien ; le compliment que vous me faites est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure, & après cela vous me demanderez en quoi vous me déplaîsez ; ah l'étrange caractère !

L E L I O.

Mais, je ne vous appelle pas capricieuse, Madame ; je dis seulement que vous vouliez que je fusse jaloux ; aujourd'hui je le suis, pourquoi le trouvez vous mauvais ?

LA COMTESSE.

Eh bien, vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantasque ?

Eij

LA FAUSSE
LELIO.

De grace répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là, & je n'ai vû que vous dans la vie qui m'avez trouvé si ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame, car ce discours là ne peut pas s'adresser à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien, me voilà devenuë visionnaire à present, continuez, Monsieur, continuez, vous ne voulez-pas rompre le dédit, cependant c'est moi qui ne veut plus, n'est-il pas vrai?

LELIO.

Que d'industrie pour vous sauver d'une question fort simple, à laquelle vous ne pouvez répondre.

LA COMTESSE.

Oh, je n'y sçaurois tenir, capricieuse; ridicule, visionnaire & de mauvaise foi, le portrait est flateur; je ne vous connoissois-pas, Monsieur Lelio, je ne vous connoissois-pas; vous m'avez trompée; je vous passerois de la jalousie, je ne parle-pas de la

vôtre, elle n'est pas supportable, c'est une jalousie terrible, odieuse, qui vient du fond du temperament, du vice de votre esprit; ce n'est pas délicatesse chez vous, c'est mauvaise humeur naturelle, c'est précisément caractere; oh ce n'est pas là la jalousie que je vous demandois, je voulois une inquiétude douce qui à la source dans un cœur timide & bien touché, & qui n'est qu'une loüable méfiance de soi-même; avec cette jalousie là, Monsieur, on ne dit point d'invectives aux personnes que l'on aime; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantasques; on craint seulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous passe, ces sentimens là ne sont pas du ressort d'une ame comme la vôtre; chez vous, c'est des emportemens, des fureurs, ou pur artifice; vous soupçonnez injurieusement, vous manquez d'estime, de respect, de soumission; vous vous appuyez sur un dédit, vous fondez vos droits sur des raisons de contraintes: un dédit, Monsieur Lelio, des soupçons, & vous appelez cela de l'amour? c'est un amour à faire peur. Adieu.

L E L I O.

Encore un mot; vous êtes en colere;

E iij

mais vous reviendrez, car vous m'estimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit, j'en estime tant d'autres, je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être estimable, on n'est que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace, vous m'êtes chere, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur, insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse, c'est-à-dire lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sçait pas vivre; non, Monsieur, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît; toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est; vous me le prouvez par le vôtre; c'est un avis que je vous insinuë tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appelez maniere insinuante. *Elle se retire.*





S C E N E III.

LELIO , *un moment seul, & en riant.*

Allons, allons, cela va très-ronde-
ment, j'épouserai les douze mille
livres de rente ; mais voilà le Valet du
Chevalier. *à Trivelin.* Il m'a paru tantôt
que tu avois quelque chose à me dire.



S C E N E IV.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, pardonnez à la li-
berté que je prens. L'équipage où je
suis ne prévient pas en ma faveur, cepen-
dant tel que vous me voyez, il y a là de-
dans le cœur d'un honnête homme, avec
une extrême inclination pour les honnê-
tes gens.

LA FAUSSE
LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi même, & je le dis avec un souvenir modeste, moi-même autrefois, j'ai été du nombre de ces honnêtes gens; mais vous sçavez, Monsieur, à combien d'accidens nous sommes sujets dans la vie; le fort m'a joué, il en a joué bien d'autres, l'histoire est remplie du recit de ses mauvais tours, Princes, Heros, il a tout mal mené, & je me console de mes malheurs avec de tels confreres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunez sont un peu babillards; Monsieur, ils s'attendrissent aisément sur leurs aventures; mais je coupe court, & ce petit préambule me servira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'estime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous sçavez que je fais la fonction de domestique auprès de Monsieur le Chevalier.

L E L I O.

Oüi.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-tems avec lui, Monsieur, son caractere donne trop de scandale au mien.

L E L I O.

Eh, que lui trouves-tu de mauvais ?

TRIVELIN.

Que vous êtes different de lui, à peine vous ai-je vû, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même ; Ah quelle ame franche, que de netteté dans ce cœur-là !

L E L I O.

Tu vas encore t'amuser à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monsieur, la vertu vaut bien une petite parenthese en sa faveur.

L E L I O.

Venons donc au reste à present.

TRIVELIN.

De grace souffrez qu'au paravant nous convenions d'un petit article.

L E L I O.

Parle.

TRIVELIN.

Je suis fier, mais je suis pauvre, qualitez comme vous jugez bien, très-difficiles

à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toujours ensemble ; voilà ce qui me passe.

L E L I O.

Poursuis, à quoi nous mene ta fierté & ta pauvreté ?

T R I V E L I N.

Elles nous mènent à un combat qui se passe entr'elles : la fierté se détend d'abord à merveilles, mais son ennemie est bien pressante ; bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre libéralité.

L E L I O.

Je t'entends, tu me demande quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

T R I V E L I N.

Vous y êtes ; les âmes généreuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau !

L E L I O.

Je consens à ce que tu demande, à une condition à mon tour ; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé, & je ferai de bonne foi là-dessus, dis à présent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la générosité de vos pareils. Quelle misère! mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre économie me retranche, & je commence. Vous croyez le Chevalier, votre intime & fidele ami, n'est-ce pas?

LELIO.

Où sans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comtesse vous aime toujours.

LELIO.

J'en suis persuadé.

TRIVELIN.

Erreur, trois fois erreur.

LELIO.

Comment?

TRIVELIN.

Où, Monsieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtresse; quel brigandage dans ce monde! La Comtesse ne vous aime plus, le Chevalier vous a escamoté son cœur, il l'aime, il en est aimé, c'est un fait je le sçais,

je l'ai vû , je vous en avertis , faites-en votre profit & le mien.

L E L I O .

Eh dis-moi , as-tu remarqué quelque chose qui te rende sûr de cela ?

T R I V E L I N .

Monfieur , on peut se fier à mes observations , tenez je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux , je vous dirai ce qu'elle sent , & ce qu'elle sentira , le tout à une virgule près. Tout ce qui se paffe dans son cœur s'écrit sur son visage , & j'ai tant étudié cette écriture là , que je la lis tout auffi couramment que la mienne ; par exemple , tantôt pendant que vous vous amufiez dans le Jardin à cuëillir des fleurs pour la Comteffe , je racommodois près d'elle une paliffade , & je voyois le Chevalier fautillant , rite , & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin , lui difoit-elle , en fouriant négligemment à fes enjoüemens ; tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce foudre-là , c'étoit un chiffre ; fçavez-vous ce qu'il fignifioit ? Que vous m'amufez agréablement , Chevalier , que vous êtes aimable dans vos façons , ne fentez-vous pas que vous me plaisez ?

L E L I O .

Çela est bon , mais rapporte-moi quel-

que chose que je puisse expliquer, moi, qui ne suis pas si sçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baisers, dont on se fâchoit, & qu'on n'esquivoit pas. Laissez-moi donc, disoit-elle, avec un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaires, qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure; mais en verité vous n'y songez-pas, ajoûtoit-elle ensuite: & moi tout en raccommodant ma palissade, j'expliquois ce *vous n'y songez-pas*, & ce *laissez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire, courage Chevalier, encore un baiser sur le même ton, surprenez-moi toujours afin de sauver les bien-séances, je ne dois consentir à rien; mais si vous êtes adroit je n'y sçau-rois que faire, ce ne sera pas ma faute.

LELIO.

Oüida, c'est quelque chose que des baisers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah la belle main, s'écria-t'il ensuite, souffrez que je l'admire. Il n'est pas nécessaire. De grace, Je ne veux point. Ce nonobstant la main est prise, admirée, caressée, cela va tout

de suite ; arrêtez-vous : point de nouvelles. Un coup d'Eventail part la-dessus , coup galant qui signifie, ne lâchez point, l'Eventail est saisi : nouvelles pirateries sur la main qu'on tient ; l'autre vient à son secours ; autant de pris encore par l'ennemi : mais je ne vous comprends point, finissez donc ; vous en parlez bien à votre aise , Madame. Alors la Comtesse de s'embarasser , le Chevalier de la regarder tendrement : elle de rougir ; lui de s'animer , elle de se fâcher sans colere , lui de se jeter à ses genoux sans repentance , elle de pousser honteusement un demi soupir , lui de riposter effrontement par un tout entier , & puis vient du silence , & puis des regards qui sont bien tendres , & puis d'autres qui n'osent pas l'être , & puis . . . qu'est-ce que cela signifie , Monsieur. Vous le voyez-bien, Madame : levez-vous donc , me pardonnez-vous ? Ah je ne sçai. Le procès en étoit là quand vous êtes venu , mais je crois maintenant les parties d'accord , qu'en dites-vous ?

LELIO.

Je dis que ra découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme , & jus-

qu'ouï prétendez vous donc que je la conduise pour vous persuader ? Je désespere de la pousser jamais plus loin ; j'ai vû l'amour naissant , quand il sera grand garçon j'aurai beau l'attendre auprès de la palissade , au diable s'il y vient badiner ; or il grandira au moins, s'il n'est déjà grandi , car il m'a paru aller bon train , le gaillard.

LELIO.

Fort bon train ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comtesse , ne l'auriez-vous pas épousé sans moi ? si vous aviez vû de quel air elle abandonnoit sa main blanche au Chevalier.

LELIO.

En verité , te paroïssoit-il qu'elle y prit goût ?

TRIVELIN.

Oùi , Monsieur , *à part*. On diroit qu'il y en prend aussi lui. *à Lelio*. Eh bien , trouvez-vous que mon avis mérite salaire ?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN.

Sans difficulté , tu es un coquin : voilà un prélude de reconnoissance bien bizarre!

Le Chevalier te donneroit cent coup de bâton si je lui disois que tu le trahis, oh ces coups de bâton que tu mérites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé. *Il s'en va.*

TRIVELIN.

Je n'avois jamais vû de monnoye frappée à ce coin là. Adieu, Monsieur, je suis votre serviteur, que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la fortune, voilà certe la plus comique ! me payer en exemption de coups de bâton, c'est ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprends rien, je lui dis que sa Maîtresse le plante là, il me demande si elle y prend goût. Est-ce que notre faux Chevalier m'en feroit accroire ? Et seroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne pense. Interrogeons un peu Arlequin là-dessus.



SCENE



S C E N E V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

A H te voilà, où vas-tu?
ARLEQUIN.

Voir s'il y a des Lettres pour mon Maître.
tre.

TRIVELIN.

Tu me paroît occupé, à quoi: est ce que tu rêve ?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre , tes reflexions sont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois aussi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

LA FAUSSE
TRIVELIN.

Encore des loüis d'or , mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi , mon ami , où as-tu pris toutes ces pistolles que je t'ai vû tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bû au cabaret du Bourg , je voudrois bien sçavoir le secret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami , je ne pourrai gueres te donner le secret d'en faire , je n'ai jamais possédé que le secret de le dépenser.

ARLEQUIN.

Oh , j'ai aussi un secret qui est bon pour cela , moi , je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oüida , on fait son affaire avec du vin , quoique lentement , mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau sexe , on réüssit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah le beau sexe , on ne trouve point de cet ingredien là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours , mais de grace instruis-moi d'une chose à ton

tour : ton Maître & Monsieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup ?

ARLEQUIN.

Oüi.

TRIVELIN.

Fy. Se témoignent-ils de grands empressements , se font-ils beaucoup d'amitié ?

ARLEQUIN.

Ils se disent , comment te porte-tu ? à ton service , & moi aussi , j'en suis bien aise ; après cela ils dînent & soupent ensemble , & puis bon soir , je te souhaite une bonne nuit , & puis ils se couchent , & puis ils dorment , & puis le jour vient : est-ce que tu veux qu'ils se disent des injures ?

TRIVELIN.

Non , mon ami , c'est que j'avois quelque petite raison de te demander cela , par rapport à quelque aventure qui m'est arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi.

TRIVELIN.

Oüi , j'ai touché le cœur d'une aimable personne , & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre séjour ici.

ARLEQUIN.

Et où est-ce que cette rare personne-

là habite avec son cœur ?

TRIVELIN.

Ici te dis-je : mal peste, c'est une affaire qui m'est de conséquence.

ARLEQUIN.

Quel plaisir ! elle est jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah le tendron ! elle est jolie ?

TRIVELIN.

Jolie ! qu'elle maigre épitete, vous lui manquez de respect ; sçachez qu'elle est charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah mamour, friandise de mon ame !

TRIVELIN.

Et c'est de sa main mignonne que je tiens ces loüis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend si précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot laisse aller ses bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit, je veux le pousser jusqu'à l'évanouissement. Ce n'est pas le tout mon ami ; ses discours ont charmé mon cœur ; de la manière dont elle m'a peint,

J'avois honte de me trouver si aimable.
M'aimerez-vous, me disoit-elle, puis-je
compter sur votre cœur ?

ARLEQUIN, *transporté.*

Oüi ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu ?

ARLEQUIN.

A elle, j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah, pendant qu'elle me par-
loit, ingenieuse à me prouver sa tendres-
se, elle fouilloit dans sa poche pour en ti-
rer cet or qui fait mes délices. Prenez,
m'a-t'elle dit en me le glissant dans la main,
& comme poliment j'ouvrais ma main
avec lenteur; prenez-donc, s'est-elle écriée,
ce n'est là qu'un échantillon du Coffre
fort que je vous destine; alors je me suis
rendu; car un échantillon ne se refuse
point.

ARLEQUIN, *jette sa bâte & sa ceintu-
re à terre, & se jettant à genoux, il dit.*

Ah mon ami, je tombe à tes pieds pour
te supplier en toute humilité, de me mon-
trer seulement la face royale de cette in-
comparable fille, qui donne un cœur &
des loüis d'or du Perou avec; peut-être
me fera-t'elle aussi présent de quelque é-

chantillon, je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas mon enfant, il ne faut pas régler tes esperances sur mes aventures; vois-tu bien, entre le Baudet & le Cheval d'Espagne, il y a quelque difference.

ARLEQUIN.

Hélas, je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuse de mes comparaisons, je te permets de m'estimer, Arlequin, mais ne me louë jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille?

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas, mais je t'aime, & tu te sentiras de ma bonne fortune, dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ferons ici.

ARLEQUIN, *demi pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois, pour me consoler dans ma douleur; donnes-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je suis bien aise d'assister à chaque paiement.

ARLEQUIN, *en s'en allant & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine, où êtes-vous donc petit loüis d'or de mon ame ; hélas je m'en vais vous chercher par tout, hi, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net ;* Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne sçaurois, mais va m'attendre. *Arlequin s'en va en recommencant hi, hi, hi, hi.*



S C E N E. VI.

TRIVELIN, *un moment seul.*

JE lui ai renversé l'esprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon, il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit.*

Ah, vous voilà Chevalier sans pareil,

eh bien notre affaire va-t'elle bien ?

LE CHEVALIER *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin, mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'est bien peu de chose que rien, & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot tu est un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connuës de personne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien sçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monsieur Lelio que j'aime la Comtesse.

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ai dit ?

LE

SUIVANTE:
LE CHEVALIER.

73

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaisir de m'en avertir ; pour payer mon avis il avoit promis de se taire, il a parlé, la dette subsiste.

LE CHEVALIER,

Fort bien. C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monsieur le faquin ?

TRIVELIN.

Monsieur le faquin. Retranchez ces petits agrémens-là de votre discours, ce sont des fleurs de Rethorique qui m'entêtent ; je voulois avoir de l'argent, cela est vrai.

LE CHEVALIER.

Eh! ne t'en avois-je pas donné ?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace ? de quoi vous plaignez-vous, votre argent est-il infociable ? ne pouvoit-il pas s'accorder avec celui de Monsieur Lelio ?

LE CHEVALIER.

Prends-y garde, si tu retombe encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtresse qui aura soin de toi, je t'en assure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma discretion s'affoiblit, je l'avouë, je la sens infirme, il sera bon de la rétablir par un baiser ou deux.

G

1

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertissons donc cela en autre chose.

LE CHEVALIER.

Je ne sçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me résoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire sa Montre.* Ah, ah, tu la devineras, tu n'y est plus, le mot n'est pas une Montre, la Montre en approche pourtant, à cause du métal.

LE CHEVALIER.

Eh! je vous entens à merveille, qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiser.

LE CHEVALIER.

Tiens, mais observe ta conduite.

TRIVELIN.

Ah friponne, tu triche ma flame, tu t'esquive, mais avec tant de grâce, qu'il faut me rendre.





S C E N E V I I.

LE CHEVALIER, TRIVELIN ;

ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la scene par derriere, dans le tems que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin ; d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embrasse le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH je la tiens ; ah mamour, je me meurs, cher petit lingot d'or ! je n'en puis plus. Ah Trivelin, je suis heureux !

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, mon secret est découvert.

ARLEQUIN.

Laissez-moi vous contempler, casse tte de mon ame, qu'elle est jolie ! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal,

G ij

vîte un échantillon pour me remettre , ah , ah , ah , ah .

LE CHEVALIER , à *Trivelin*.

Débarasse moi de lui , que veut-il dire avec son échantillon ?

TRIVELIN.

Bon , bon , c'est de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du dessein que je poursuis , emmene le , & engage le au secret ; voilà de quoi le faire taire. *A Arlequin*. Mon cher Arlequin , ne me découvre point , je te promets des échantillons tant que tu voudras ; Trivelin va t'en donner , suis-le , & ne dis mot , tu n'aurois rien si tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeste , je serai sage , m'aimerez-vous , petit-homme ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons mon fils , tu te souviens bien de la bouteille de fondation , allons la boire.

ARLEQUIN , sans bouger.

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc. *Au Chevalier*. Allez votre

chemin, & ne vous embarrassez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah la belle trouvaille, la belle trouvaille!



S C E N E VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé, je prens trop de plaisir à mon projet pour l'abandonner; dût il m'en coûter encore vingt pistolles, je veux tâcher d'en venir à bout: voici la Comtesse, je la crois dans de bonnes dispositions pour moi, achevons de la déterminer. Vous me paroissez bien triste, Madame; qu'avez vous?

LA COMTESSE, *à part.*

Eptrouvons ce qu'il pense. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît, mais je ne sçaurois m'en dispenser.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Ahi, notre conversation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pû remarquer que je vous voyois ici avec plaisir, & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends, je vous épargne le reste, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien, vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites-point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh, Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excusiez, & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je, & si vous voulez rester, en verité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne risquez rien à me donner car-

te blanche, je sçai le respect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais Chevalier, il ne faut pas respecter des chimeres.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce discours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus desagréable que votre obstination à me croire polie; car il faudra malgré moi que je la sois, je suis d'un sexe un peu fier, je vous dis de rester, je ne sçaurois aller plus loin, aidez-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté se meurt, je veux l'achever.
Haut. Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change, je suis tenté de demeurer, & je suis le danger de mal interpreter vos honnêtetez. Adieu, vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit? avec son cœur qui n'a pas le sens commun.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je sois parti pour marquer un dégoût à mon égard.

Allez, Monsieur, je ne sçaurois attendre, allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus précisément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien; pour moi je me ménage, je sçai ce que je me dois, & vous partirez puisque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaisir de rester?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non. Quelle brusque alternative! y a-t-il rien de plus haïssable qu'un homme qui ne sçauroit deviner? mais allés vous-en, je suis lasse de tout faire.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de s'en aller.*

Je devine donc, je me sauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il, il devine, & s'en va; la belle pénétration! je ne sçais pourquoi cet homme ma plu, Lelio n'a qu'à le suivre, je le congédie, je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah que je hais les hommes à présent! qu'ils sont insupportables, j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant sur ses pas.*

Je ne songeois pas Madame , que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques services , n'avez-vous rien à m'y commander ?

LA COMTESSE.

Ouida , oubliés que je souhaitois que vous restassés ici : voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commission qui m'en donne une autre , c'est celle de rester , & je m'en tiens à la dernière.

LA COMTESSE.

Comment vous comprenés cela ? quel prodige ! en vérité il n'y a pas moyen de s'étourdir sur les bontés qu'on a pour vous ; il faut se résoudre à les sentir , ou nous laisser là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime , & ne présume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas que vous présumiés rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il est donc inutile de me retenir Madame.

! LA COMTESSE.

Inutile , comme il prend tout : mais il

faut bien observer ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais aussi que ne vous expliqués-vous franchement ? je pars, vous me retenés ; je crois que c'est pour quelque chose qui en vaudra la peine : point du tout ; c'est pour me dire , je n'entens pas que vous présumiés rien non plus : n'est-ce pas la quelque chose de bien tentant : & moi Madame, je n'entens point vivre comme cela ; je ne sçaurois , je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avés là un amour bien mutin : il est bien pressé.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ma faute, il est comme vous me l'avés donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulés-vous ?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien, il faut esperer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi ! me jeter dans l'esperance ; oh que non ; je ne donne point dans un pays perdu , je ne sçaurois , ou je marche.

LA COMTESSE.

Marchés, marchés, on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnés-moi votre cœur pour compa-
gnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin
ensemble.

LE CHEVALIER.

Hé par où devinés-vous cela ?

LA COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur, j'ai crû votre
soupçon plus grave ; mais pour volage
s'il n'y a que cela qui vous retienne, par-
tons, quand vous me connoîtrés mieux,
vous ne me reprocherés pas ce défaut là.

LA COMTESSE.

Parlons raisonnablement, vous pourrés
me plaire, je n'en discouvrens pas, mais
est-il naturel que vous plaisiés tout d'un
coup ?

LE CHEVALIER.

Non. Mais si vous vous réglés avec
moi sur ce qui est naturel, je ne tiens rien,
je ne scaurois obtenir votre cœur que gra-
tis ; si j'attens que je l'aye gagné, nous
n'aurons jamais fait ; je connois ce que
vous valés & ce que je vaux.

LA FAUSSE
LA COMTESSE.

Frés-vous à moi, je suis genereuse, je vous ferai peut être grace.

LE CHEVALIER.

Rayés le peut-être, ce que vousdites en fera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le, il ne peut être là que par bienſeance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé par exemple.

LA COMTESE.

C'est que j'ai voulu vous raccommo-der avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait; m'aimerés-vous?

LA COMTESSE

Mais au bout du compte, m'aimés vous vous même?

LE CHEVALIER.

Oùi Madame, j'ai fait ce grand effort là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de tems que vous me connoiffés, que je ne laiſſe pas que d'en être ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Vous, ſurpriſe! il fait jour, le Soleil nous luit, cela ne vous ſurprend-t'il pas

SUIVANTE.

85

aussi , car je ne sçai que répondre à de pareils discours , moi. Eh Madame , faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer ?

LA COMTESSE.

Je vous crois , ne vous fâchés point , ne me chicannés pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oùi Comtesse , je vous aime , & de tous les hommes qui peuvent aimer , il n'y en a pas un dont l'amour soit si pur , si raisonnable , je vous en fais serment sur cette belle main , qui veut bien se livrer à mes caresses ; regardés moi , Madame , tournés vos beaux yeux sur moi , ne me volés point le doux embarras que j'y fais naître. Ha quels regards , qu'ils sont charmans ! qui est-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient sur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà assés , rendés moi ma main , elle n'a que faire là , vous parlerés bien sans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avés laissé prendre , laissés-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage , j'attens que vous ayés fini.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire , je suis venuë tout exprès , & vous m'amufés toujourns. Revenons ; vous m'aimés , voilà qui va fort bien , mais comment ferons nous , Lelio est jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi je le suis de lui , nous voilà quittes : Il a peur que vous ne m'aimiés.

LE CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur , il devroit en être sûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi ne m'aimeriés vous pas , je le trouve plaifant ; il falloit lui dire que vous m'aimiés pour le guérir de fa crainte.

LA COMTESSE.

Mais , Chevalier il faut le penser pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment ? ne m'avés-vous pas dit tout à l'heure , que vous me ferés grace ?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne sçavois je pas bien que le maudit peut être me jouïeroit un mauvais tour ? hé que faites-vous donc de mieux, si vous ne m'aimés pas ; est-ce encore Lelio qui triomphe.

LA COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laisse en repos.

LA COMTESSE,

C'est le caractere le plus singulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et brusque avec cela, toujours inquiet ; je ne sçai quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raison.

LA COMTESSE.

La raison ne plaide plus pour lui, non plus que mon cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde son procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillés-vous ? je crois qu'effectivement il en faut venir là.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

Oùii , mais de votre cœur, qu'en ferés-vous après?

LA COMTESSE.

Dequoi vous mêlés vous?

LE CHEVALIER.

Parbleu de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le sçauriés trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu.

LA COMTESSE.

Qu'avés vous?

LE CHEVALIER.

C'est que vous avés des longueurs qui me desespèrent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient Chevalier , personne n'est comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi Madame , on est ce que l'on peut quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendés je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je suis vif , & je vous adore , me voilà tout entier , mais trouvons un expedient qui vous mette à votre aise ; si je vous déplaît dites moi de partir , & je
je

pars , il n'en fera plus parlé ; je puis espérer quelque chose , ne me dites rien , je vous dispense de me répondre , votre silence fera ma joye , & il ne vous en coutera pas une sylabe , vous ne sçauriés prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE :

Ah !

LE CHEVALIER :

Je suis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venuë pour vous dire de nous quitter , Lelio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laiſſons-là Lelio, sa cause ne vaut rien.



S C E N E IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE,

LELIO, *arrive en faisant au Chevalier des signes de joye.*

LELIO.

TOut beau , Monsieur le Chevalier toutbeau , laissons-là Lelio , dites-

H

vous; vous le méprisés bien. Ah graces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en fera rien, s'il vous plaît, Lelio qui vaut mieux que vous restera, & vous vous en irés: comment morbleu? que dites vous de lui, Madame, ne suis je pas entre les mains d'un ami bien scrupuleux, son procedé n'est-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvés vous de si étrange à mon procedé, Monsieur? Quand je suis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? non parbleu; votre amitié est belle & bonne, mais je m'en passerai mieux que d'amour pour Madame: vous trouvés un rival; hé bien, prenez patience; en êtes-vous étonné, si Madame n'a pas la complaisance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être frequens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiés.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre, Madame aura soin de me venger de vos loüables entreprises. *À la Comtesse.* Voulés vous bien que je vous donne la main, Madame, car je ne vous crois pas extrêmement amusée des discours de Monsieur.

LA COMTESSE, *serieuse &*
se retirant.

Où voulés vous que j'aïlle, nous pouvons nous promener ensemble, je ne me plains pas du Chevalier, s'il m'aime je ne sçaurois me facher de la maniere dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher, que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah, j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurés de vos reprohes, Madame.

LELIO, *en colere.*

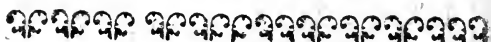
Cela va le mieux du monde, & je joüe ici un fort aimable personnage; je ne sçais quelles sont vos vûës, Madame, mais....

LA COMTESSE.

Ah je n'aime pas les emportés, je vous reverrai quand vous serés plus calme.

elle sort.





S C E N E X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO *regarde aller la Comtesse ;
quand elle ne paroît plus, il se met à
éclater de rire.*

AH, ha, ha ha. Voilà une femme bien dupe ; qu'en dis tu, ai-je bonne grace à faire le jaloux. *La Comtesse reparoît seulement pour voir ce qui se passe.*

LELIO, *dit bas.*

Elle revient pour nous observer*haut*
Nous verront ce qu'il en sera, Chevalier,
nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah l'excellent fourbe.... *Haut.*
adieu Lelio, vous le prendrés sur le ton
qu'il vous plaira, je vous en donne ma
parole. Adieu.

Ils s'en vont chacun de leur côté.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO.

ARLEQUIN. *entre pleurant.***H**I, hi, hi, hi....

L E L I O.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures ,
je veux le sçavoir absolument.ARLEQUIN, *plus fort.*

Hi, hi, hi, hi....

L E L I O.

Mais quel est le sujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah Monsieur , voilà qui est fini , je ne
serai plus gaillard.

L E L I O.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LA FAUSSE
LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbecile ?

ARLEQUIN.

A cause de ma tristesse.

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triste.

ARLEQUIN.

C'est un grand chagrin, Monsieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il est triste, & il est triste à cause d'un grand chagrin : te plaira-t-il de t'expliquer mieux ? sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas, je vous dis la vérité ! *Il soupire.*

LELIO.

Tu me la dis si sotement que je n'y comprends rien : t'a-t-on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Est-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû, bien pis que tout cela ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oùi, quand un pauvre homme perd de

L'or , il faut qu'il meure , & je mourrai
aussi , je n'y manquerai pas.

L E L I O.

Que veux-tu dire , de l'or.

ARLEQUIN.

De l'or du Perou , voilà comme on
dit qu'il s'appelle.

L E L I O.

Est-ce que tu en avois ?

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui , voilà mon affaire ,
je n'en ai plus , je pleure ; quand j'en
avois j'étois bien aise.

L E L I O.

Qui cest-ce qui tel'avoit donné cet or ?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur le Chevalier qui m'a-
voit fait present de cet échantillon-là.

L E L I O.

De quel échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh! je vous le dis.

L E L I O.

Quelle patience il faut avoir avec ce
nigaud là ! sçachons pourtant ce que c'est.
Arlequin fait trêve à tes larmes ; si tu te
plains de quelqu'un , j'y mettrai ordre ,
mais éclaircis-moi la chose. Tu me parles
d'un or du Perou , après cela d'un échan

tillon , je ne t'entend point , répond - moi précisément. Le Chevalier t'a t'il donné de l'or ?

ARLEQUIN.

Pas à moi , mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre , mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon à tout gardé dans la sienne qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

L E L I O.

Cet or étoit-il en quantité ? combien de louis y avoit il ?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante , je ne les ai pas comptés.

L E L I O.

Quarante ou cinquante ! Et pourquoi le Chevalier te faisoit il ce présent là ?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

L E L I O.

Encore ton échantillon !

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui ! Monsieur le Chevalier en avoit aussi donné à Trivelin.

L E L I O.

Je ne scaurois débrouïller ce qu'il veut dire.

dire , il y a cependant quelque chose là dedans qui peut me regarder. Réponds moi : avois-tu rendu au Chevalier quelque service qui l'engageât à te récompenser ?

ARLEQUIN.

Non , mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin , de ce qu'il avoit charmé son cœur , & mis de l'or dans sa bourse , & moi je voulois aussi avoir le cœur charmé , & la bourse pleine.

L E L I O.

Quel étrange galimatias me fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

L E L I O.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? le Chevalier a-t-il de si grands charmes ? tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tantia qu'il est ravissant , & qu'il fera aussi raffe de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allés pour voir lui dire , je vous connois , & je garderai le secret , vous verrés si ce n'est pas un échantillon qui vous viendra sur le champ , & vous me dirés si je suis fou.

Je n'y comprends rien : mais qui est-il le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà justement le secret qui fait avoir un present quand on le garde.

LELIO.

Je pretends que tu me le dises , moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruinerés, Monsieur, il ne medonneroit plus rien; ce charmant petit semblant d'homme, & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit semblant d'homme, que veut-il dire ? & que signifie son transport ? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah Monsieur, on ne voit point d'homme comme lui, il n'y en a point dans le monde, c'est folie que d'en chercher, mais la mascarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa mascarade ! ce qu'il me dit là, me fait naître une pensée que toutes mes reflexions fortifient, le Chevalier à de certains traits, un certain minois ; mais voici Trivelin, je veux le forcer à me dire la verité, s'il la sçait, j'en tirerai meilleur

raison que de ce butor là. à *Arlequin-Vv-*
t'en, je tâcherai de te faire ravoir ton ar-
gent. *Arlequin part en lui baisant la main*
& se plaignant.



S C E N E II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant , & voyant*
Lelio , il dit.

VOici ma mauvaise paye , la phisio-
nomie de cet homme-là m'est deve-
nuë facheuse ; promenons nous d'un au-
tre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin , je voudrois bien te parler.
TRIVELIN.

A moi , Monsieur , ne pourriés-vous
pas remettre cela ? j'ai actuellement un
mal de tête qui ne me permet de conver-
sation avec personne.

LELIO.

Bon bon, c'est bien à toi , à prendre gar-

de à un petit mal de tête : approches.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO *va à lui , & le prenant par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien de quoi s'agit-il ? vous reprochez vous la récompense que vous m'avez donnée tantôt ? je n'ai jamais vû de bienfait dans ce goût-là ; voulés-vous rayer ce petit trait là de votre vie , tenés ce n'est qu'une vetille , mais les vetilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoûtes, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous disois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu réponde positivement à ce que je te demanderai , je reglerai mon procédé sur le tien.

TRIVELIN.

Le votre sera donc court , car le mien sera bref, je n'ai vaillant qu'une réplique, qui est , que je ne sçais rien : vous voyés bien que je ne vous ruinerai pas en interrogation.

L E L I O .

Si tu me dis la vérité , tu n'en feras pas fâché.

T R I V E L I N .

Sçauriés vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

L E L I O *fièrement.*

Finissons.

T R I V E L I N *s'en allant.*

J'obéis.

L E L I O .

Où vas-tu ?

T R I V E L I N .

Pour finir une conversation , il n'y a rien de mieux que de la laisser là , c'est le plus court , ce me semble.

L E L I O .

Tu m'impaticente , & je commence à me fâcher ; tiens - toi là , écouïtes , & me répond.

T R I V E L I N .

A qui en a ce diable d'homme là ?

L E L I O .

Je crois que tu jure entre tes dents.

T R I V E L I N .

Cela m'arrive quelquefois par distraction.

L E L I O .

Crois moi , traitons avec douceur en

semble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Oüida, comme il convient à d'honnêtes gens.

LELIO.

Y a-t-il long-tems que tu connois le Chevalier ?

TRIVELIN.

Non, c'est une nouvelle connoissance, la votre & la mienne font de la même datte.

LELIO.

Sçais-tu qui il est ?

TRIVELIN.

Il se dit cadet d'un aîné Gentilhomme, mais les titres de cet aîné je ne les ai point vûs, si je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parles moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets vous dis-je, je vous en donne ma parole, il n'y a point de sûreté de cette force là nulle part.

LELIO.

Tu me cache la verité; le nom de Chevalier qu'il porte n'est qu'un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de sa famille ? je l'ai crû.

réduit à une légitime ; voyés ce que c'est.

LELIO.

Tu bats la campagne , ce Chevalier mal nommé, avoüe-moi que tu l'aime.

TRIVELIN.

Eh je l'aime par la regle generale qu'il faut aimer tout le monde ; voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y range avec plaisir à cette regle à.

TRIVELIN.

Ma foi , Monsieur , vous vous trompé rien ne me coûte tant que mes devoirs ; plein de courage pour les vertus inutiles , je suis d'une tiédeur pour les nécessaires qui passe l'imagination ; qu'est-ce que c'est que nous ? n'êtes-vous pas comme moi , Monsieur ?

LELIO , *avec dépit.*

Fourbe , tu as de l'amour pour ce faux Chevalier,

TRIVELIN.

Doucement , Monsieur , diantre ceci est serieux.

LELIO.

Tu sçais quel est son sexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de sexe je n'en con-

nois que deux, l'un qui se dit raisonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'est pas vrai : duquel des deux le Chevalier est-il ?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puisque tu m'y force, ne perd rien de ce que je vais te dire. Je te ferai perir sous le bâton si tu me joies davantage, m'entend tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point, j'ai dans cette affaire ci un intérêt de la dernière conséquence, il y va de ma fortune, & tu parleras ou je te tuë.

TRIVELIN.

Vous me tuërés si je ne parle ! hélas Monsieur, si les babillards ne mouroient point, je serois éternel, ou personne ne le feroit.

LELIO.

Parles donc.

TRIVELIN.

Donnés-moi un sujet, quelque petit qu'il soit, je m'en contente, & j'entre en matiere.

LELIO, *tirant son épée.*

Ah tu ne veux pas, voici qui te rendra

plus docile.

TRIVELIN, *faisant l'effrayé.*

Fy donc, sçavés-vous bien que vous me feriez peur sans votre phisionomie d'honnête homme ?

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es.

LELIO.

C'est mon habit qui est un coquin, pour moi je suis un brave homme, mais avec cet Equipage là, on a de la probité en pure perte, cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO, *remettant son Epée.*

Va, je tâcherai de me passer de l'aveu que je te demandois, mais je te retrouverai, & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monsieur, je sçais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve, & vous serés content de moi.

LELIO, *en colere.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai proposé.



S C E N E I I I.

L E L I O , L E C H E V A L I E R.

L E L I O , *rêveur.*

L E C H E V A L I E R.

EH bien mon ami , la Comtesse écrit actuellement des Lettres pour Paris, elle descendra bien-tôt & veut se promener avec moi , m'a t'elle dit ; sur cela je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous serons ensemble , & d'aller bouder d'un autre côté comme il appartient à un jaloux : dans cette conversation ci , je vais mettre la dernière main à notre grand œuvre , & achever de la résoudre , mais je voudrois que toutes tes esperances fussent remplies , & j'ai songé à une chose ; le dédit que tu as d'elle est-il bon ? il y a des dédits mal conçûs & qui ne servent de rien ; montre-moi le tien , je m'y connois , en cas qu'il y manquât quelque chose , on pourroit prendre des mesures.

LELIO, *à part.*

Tâchons de le démasquer si mes soupçons sont justes.

LE CHEVALIER.

Répond-moi donc, à qui en as-tu?

LE LIO.

Je n'ai point le dédit sur moi, mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il de nouveau, songes-tu encore à me faire épouser quelqu'autre femme avec la Comtesse?

LE LIO.

Non je pense à quelque chose de plus sérieux, je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre quand tu te mêle du sérieux, tu le traite à fond; & que ta fait ta gorge pour la couper?

LE LIO.

Point de plaisanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé. *A Lelio*, si ta résolution tiens, tu me fera ton légataire peut-être.

LE LIO.

Vous serés de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'ai rien à reprocher à ma gorge,

& sans vanité, j'esuis content d'elle.

LE L I O.

Et moi je ne suis point content de vous,
& c'est avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi !

LE L I O.

Vous-même.

LE CHEVALIER, *riant & le poussant
de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit
& te faire saigner, tu est malade.

LE L I O.

Suivés-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le poux.*

Voilà un poux qui dénote un transport
au cerveau ; il faut que tu aye reçu un
coup de soleil.

LE L I O.

Point tant de raisons, suivés-moi vous
dis-je ?

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon
ami.

LE L I O.

Je vous regarde comme un lâche si vous
ne marchés.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme ! après ce que tu me dis.

là, tu est du moins heureux de n'avoir plus le bon sens.

LE L I O.

Oüi, vous êtes aussi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part, tenons ferme. *A Lelio*. Lelio, je vous crois malade tamps pour vous si vous ne l'estes pas.

LELIO, *avec dédain*.

Je vous dis que vous manqués de cœur, & qu'une quenouïlle siéroit mieux à votre côté qu'une Epée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouïlle, mes pareils vous battront encore.

LE L I O.

Oüi dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par tout, mais ma tête s'échauffe, vérifions un peu votre état. Regardés-moi entre deux yeux. Je crains encore que ce ne soit un accès de fièvre: voyons. LELIO *le regarde*, oüi, vous avés quelque chose de fou dans le regard, & j'ai pû m'y tromper: allons, allons; mais que je sçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre sage.

Nous passons dans ce petit bois , je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons nous donc. *à part.* S'il me voit resoluë , il sera peut-être poltron. *Ils marchent tous deux , quand ils sont prêts de sortir du Théâtre* LELIO se retourne , regarde LE CHEVALIER , & dit.

Vous me suivés donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellés-vous je vous suis , qu'est-ce que cette reflexion là ? Est-ce qu'il vous plairoit à present de prendre le transport au cerveau pour excuse. Oh , il n'est plus temps , raisonnable ou fou , malade ou sain , marchés , jeveux filer ma quenoüille , je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Medecins , voyés - vous , poursuivons.

LELIO , *le regarde avec attention.*

C'est donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amusons point , vous dis je , vous devriés être expedié.

LELIO , *revenant au Théâtre.*

Doucement , mon ami , expliquons-nous à present.

LE CHEVALIER , *lui serrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre si vous hésités davantage.

L E L I O , *à part.*

Je me suis ma foi trompé, c'est un Cavalier, & des plus résolus.

LE CHEVALIER , *muétin.*

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

L E L I O.

Parbleu Chevalier , je t'en ai crû une, voilà la verité. De quoi t'avises-tu aussi d'avoir un visage à toilette, il n'y a point de femme à qui ce visage là n'allât comme un charme ; tu est masqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Masque vous-même ; vite au bois.

L E L I O.

Non , je ne voulois faire qu'une épreuve: tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin , je ne sçais pourquoi.

LE CHEVALIER , *serieusement.*

Parce qu'étant seul il m'avoit entendu dire quelque chose de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comtesse ; voilà pourquoi, Monsieur.

L E L I O.

Je ne devinois pas : Arlequin ma tenu aussi des discours qui signifioient que tu

étois fille , ta beauté me l'a fait d'abord
soupçonner , mais je me rend, tu est beau ,
& encore plus brave , embrassons nous &
reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi est en
train , il a de la peine à s'arrêter.

LE L I O.

Tu as encore cela de commun avec la
femme.

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il en soit , je ne suis curieux de
tuer personne, je vous passe votre méprise,
mais elle vaut bien une excuse.

LE L I O.

Je suis ton serviteur, Chevalier , & je te
prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie , & suis ravi que notre recon-
ciliation m'épargne une affaire épineuse ,
& sans doute un homicide ; notre duel
étoit positif , & si j'en fais jamais un , il
n'aura rien à démêler avec les Ordonnan-
ces.

LE L I O.

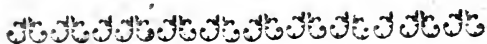
Ce ne sera pas avec moi , je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LE L I O.

LELIO, *lui donnant la main.*
 Touches-là, je t'en garantis autant.
Arlequin arrive & se trouve là.



S C E N E IV.

LE CHEVALIER, LELIO,
 ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon si je vous suis
 importun, Monsieur le Chevalier,
 mais ce larron de Trivelin ne veut pas me
 rendre l'argent que vous lui avés donné
 pour moi, j'ai pourtant été bien discret,
 vous m'avés ordonné de ne pas dire que
 vous éties fille, demandés à Monsieur Le-
 lio si je lui en ai dit un mot, il n'en sçait
 rien, & je ne lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *é:onné.*

Peste soit du faquin, je n'y sçaurois plus
 tenir.

ARLEQUIN, *tristement.*

Comment faquin, c'est donc comme
 cela que vous m'aimés? à *Lelio*, tenez.
 Monsieur, écoutés mes raisons, je suis

venu tantôt que Trivelin lui disoit que tu est charmante ma poule, baise-moi ; non : donne-moi donc de l'argent , ensuite il a avancé la main pour prendre cet argent ; mais la mienne étoit là , & il est tombé dedans. Quand le Chevalier a vû que j'étois là, monfils, ma-t'il dit , n'apprens pas au monde que je suis une fillette : non ma amour , mais donnés-moi votre cœur : prens , a-t'elle repris ; ensuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or, nous avons été boire ensemble , le cabaret en est témoin , & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur , & voilà qu'on m'appelle un faquin , *le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t'en , laisses-nous , & ne dis mot à personne.

ARLEQUIN , *sort.*

Ayez donc soin de mon bien. He, he, he.



S C E N E V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

EH bien , Monsieur le Dueliste , qui se battra sans blesser les Ordonnances, je

SUIVANTE.

115

vous crois, mais qu'avés-vous à répondre?

LE CHEVALIER.

Rien, il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée ! pas un petit brin ;
graces au Ciel ! je suis une femme , & je
soutiendrai mon caractère.

LELIO.

Ah , ha , il s'agit de sçavoir à qui vous
en voulés ici.

LE CHEVALIER.

Avoüés que j'ai du guignon , j'avois
bien conduit tout cela, rendés-moi justice ,
je vous ai fait peur avec mon minois de
coquette , c'est le plus plaisant.

LELIO.

Venons au fait , j'ai eu l'imprudence de
vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vû dedans qui
me fasse envie.

LELIO.

Vous sçavés mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas besoin d'un confident
comme moi , n'est-il pas vrai?

Kijj

Je l'avoüe.

LE CHEVALIER.

Ils sont pourtant beaux, j'aime surtout cet hermitage & cette laideur immanquable, dont vous gratifierés votre épouse quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire est fidelle, mais passons. Qui estes-vous?

LE CHEVALIER.

Je suis fille, assés jolie comme vous voyés, & dont les agrémens seront de quelque durée, si je trouve un mary qui me fauve le desert & le terme des quinze jours: voilà ce que je suis, & par-dessus le marché, presque aussi méchante que vous.

LELIO.

Oh! pour celui là, je vous le cede.

LE CHEVALIER.

Vous avés tort, vous méconnoissés vos forces.

LELIO.

Qu'estes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour sçavoir.

ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle mission !

LE CHEVALIER.

Pas trop laide : Par cette mission là, c'est une tendre brebis qui échape au loup, & douze mille livres de rente de sauvés, qui prendront parti ailleurs ; petites bagatelles qui valoient bien la peine d'un déguisement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Je m'explique. La brebis c'est ma Maîtresse, les douze mille livres de rente, c'est son bien qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt, & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LELIO.

Ah je suis perdu !

LE CHEVALIER.

Non, vous manqués votre proie, voilà tout : il est vrai qu'elle étoit assez bonne, mais aussi, pourquoi êtes-vous loup, ce n'est pas ma faute ; on a sçû que vous estiés à Paris incognito, on s'est défié de votre conduite, la-dessus on vous suit, on sçait que vous êtes au bal, j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoie, on

n'équipe comme vous me voyés pour me mettre à portée de vous connoître, j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valés rien, j'en rendrai compte, il n'y a pas un mot à redire.

L E L I O.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiselle en question ?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble servante.

L E L I O.

Il faut avoüer que je suis bien malheureux.

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite : mais dites moi, vous repentés-vous du mal que vous voulés faire, ou de celui que vous n'avez pas fait.

L E L I O.

Laißons cela ; pourquoi votre malice m'a-t'elle encore ôté le cœur de la Comtesse ? Pourquoi consentir à joüer auprès d'elle le personnage que vous y faites ?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raisons. Vous cherchiés à gagner dix mille Ecus avec elle, n'est-ce pas ? pour cet effet vous reclamiés mon industrie, & quand j'aurois con-

duit l'affaire près de sa fin, avant de terminer je comptois de vous rençonner un peu & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, sous prétexte de le voir pour vous le revendre une centaine de pistoles payées comptant ou en billets payables au porteur, sans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zero. Oh mon projet étoit fort bien entendu : moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtresse, tout cela joint à mes petites œconomie tant sur mon voyage que sur mes gages, je devenois avec mes agrémens un petit parti d'assés bonne défaire, sauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en suis bien fâché, cependant vous me faites pitié, vous.

LE LIO.

Ah si tu voulois.

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelque idée ? cherchez.

LE LIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'esperois.

LE CHEVALIER.

Tenés, je ne ferai point l'hypocrite ici, je ne suis pas non plus que vous à un tour

de fourberie près , je vous ouvre aussi mon cœur , je ne crains pas de scandaliser le votre , & nous ne nous soucierons pas de nous estimer ; ce n'est pas la peine entre gens de notre caractère : pour conclusion , faites ma fortune , & je dirai que vous êtes un honnête homme ; mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai , il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh demande-moi ce qu'il te plaira , je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins , gardés-moi un secret éternel. Je veux deux mille Ecus , je n'en rebatirois pas un sou , moyennant quoi , je vous laisse ma Maîtresse , & j'acheve avec la Comtesse : si nous nous accommodons , dès ce soir j'écris une lettre à Paris que vous dicterez vous-même , vous vous y ferés tout aussi beau qu'il vous plaira , je vous mettrai à même ; quand le mariage sera fait , devenés ce que vous pourrés , je ferai nantie & vous aussi , les autres prendrons patience.

LELIO.

Je te donne les deux mille Ecus avec mon amitié.

LE

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la tro-
querais contre cinquante pistolles, si vous
voulés.

LELIO.

Contre cent ma chere fille.

LE CHEVALIER.

C'est encore mieux, j'avoüe même
qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce soir nous écrivons.'

LE CHEVALIER.

Oüi, mais mon argent, quand me le don-
nerés-vous ?

LELIO, *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent pistolles
du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon, venons aux deux mille Ecus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oüi tantôt, Madame la Comtesse va
venir, & je ne veux point finir avec elle
que je n'aye toutes mes sûretés : mettés-
moi le dédit en main, je vous le rendrai
tantôt pour votre billet.

LELIO, *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LA FAUSSE
LE CHEVALIER.

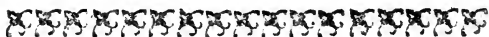
Ne me trahissés jamais.

LELIO.

Tu est folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comtesse, quand j'aurai été quel-
que temps avec elle, reverés en colere la
presser de décider hautement entre vous &
moi, & allés-vous en de peur qu'elle ne
nous voye ensemble.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comtesse.

LA COMTESSE.

Vous m'avés inquietée, Chevalier, j'ai
vû de loin Lelio vous parler; c'est un hom-
me emporté, n'ayés point d'affaire avec
lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est un original. scavés-vous
qu'il se vante de vous obliger à me don-
ner mon congé?

L A C O M T E S S E.

Lui ! s'il se vançoit d'avoir le sien , cela seroit plus raisonnable.

L E C H E V A L I E R.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerés ma parole ; il est encore de bonne heure ; il peut gagner Paris , & y arriver au Soleil couchant : expédions - le , ma chere ame.

L A C O M T E S S E.

Vous n'êtes qu'un étourdy, Chevalier , vous n'avez pas de raison.

L E C H E V A L I E R.

De la raison ! que voulés vous que j'en fasse avec de l'amour ? il va trop son train pour elle. Est ce qu'il vous en reste encore de la raison , Comtesse ? Me ferriés-vous ce chagrin là ? vous ne m'aimeriés gueres.

L A C O M T E S S E.

Vous voilà dans vos petites folies , vous scavés qu'elles sont aimables , & c'est ce qui vous rassure ; il est vrai que vous m'amufés. Quelle difference de vous à Lelio , dans le fond !

L E C H E V A L I E R.

Oh vous ne voyés rien ! mais revenons à Lelio. Je vous disois de le renvoyer aujourd'hui , l'amour vous y condamne , il

parle , il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien je me révolte. Qu'en arrivera t'il ?

LE CHEVALIER.

Non , vous n'oseries.

LA COMTESSE.

Je n'oserois ? mais voyés avec quelle hardiesse il me dit cela.

LE CHEVALIER.

Non , vous dis-je , je suis sûr de mon fait, car vous m'aimés , votre cœur est à moi ; j'en ferai ce que je voudrai , comme vous ferés du mien ce qu'il vous plaira : c'est la regle , & vous l'observerés , c'est moi qui vous le dit.

LA COMTESSE.

Il faut avoüer que voilà un fripon bien sûr de ce qu'il vaut : je l'aime, mon cœur est à lui , il nous dis cela avec une aisance admirable ; on ne peut pas être plus persuadé qu'il est.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute , c'est une confiance que vous m'avés donnée , & j'en usé sans façon comme vous voyés , & je conclus toujours que Lelio partira.

LA COMTESSE,

Et vous n'y songés pas ; dire à un hom-

me qu'il s'en aille.

LE CHEVALIER.

Me refuser son congé , à moi qui le demande , comme s'il ne m'étoit pas dû ?

LA COMTESSE.

Badin.

LE CHEVALIER.

Tiede amante.

LA COMTESSE.

Petit Tyran.

LE CHEVALIER.

Cœur revolté , vous rendrés-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne sçaurois , mon cher Chevalier , j'ai quelques raisons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER..

Des raisons , Madame , des raisons ! & qu'est-ce que c'est que cela ?

LA COMTESSE

Ne vous allarmés point , c'est que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous en auroit-il fait une reconnaissance qu'on n'ose produire en justice !

LA COMTESSE.

Point du tout , j'en ai son Billet.

LE CHEVALIER.

Joignés-y un Sergent, vous voilà payée.

LA FAUSSE
LA COMTESSE.

Il est vrai, mais.....

LE CHEVALIER.

Hay, hay, voilà un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulés vous donc que je vous dise, pour m'assurer de cet argent-là, j'ai consenti que nous fissions lui & moi un dédit de la somme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame, ha c'est un vrai transport d'amour que ce dédit-là, c'est une faveur; il me penetre, il me trouble, je ne suis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce miserable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait; voilà ce que c'est que ma facilité pour un homme haïssable, que j'ai toujours deviné que je haïrois; j'ai toujours eu certaine antipatie pour lui, & je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah Madame, il s'est bien accommodé de cette antipatie là, il en a fait un amour bien tendre! tenés Madame, il me semble que je le vois à vos genoux, que vous l'écoutez avec un plaisir, qu'il vous jure de vous adorer toujours, que vous le payez:

du même ferment , que sa bouche cherche la votre , & que la vôtre se laisse trouver : car voilà ce qui arrive ; enfin je vous vois soupirer , je vois vos yeux s'arrêter sur lui , tantôt vifs , tantôt languissans ; toujours pénétrés d'amour , & d'un amour qui croît toujours , & moi je me meurs ; ces objets-là me tuënt : comment ferai-je pour les perdre de vûë : cruel dédit te verrai-je toujours , qu'il va me coûter de chagrins , & qu'il me fait dire de folies !

LA COMTESSE.

Courage , Monsieur , rendés nous tous deux la victime de vos chimères , que je suis malheureuse d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aye crû raisonnable ? Pourquoi vous ai-je vû ? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? pouvés vous vous plaindre de moi , ne vous aimai-je pas assés ? Lelio doit-il vous chagriner , l'ai je aimé , autant que je vous aime , où est l'homme plus cheri que vous l'estes , plus sûr , plus digne de l'estre toujours ? & rien ne vous persuade , & vous vous chagrines , vous n'entendés rien , vous me désolés , que voulés-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc ?

LE CHEVALIER.

Le succès de mes impertinences me surprend , c'en est fait Comtesse , votre douleur me rend mon repos & ma joye ; combien de choses tendres ne venés-vous pas de me dire ? cela est inconcevable , je suis charmé : reprenons notre humeur gaye ; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi est ce que je vous aime tant, qu'avez vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien , tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'est pas comme vous ; je le ferois peut-être assés , mais je ne suis rien pour ce qui vous ressemble ; non , je ne pourrai jamais payer votre amour , en verité , je n'en suis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh voilà ce que je ne vous dirai pas.

SUIVANTÉ.

129

LA COMTESSE.

Aimés-moi toujours, & je suis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrés-vous soutenir un goût si sobre?

LA COMTESSE.

Ne m'affligés plus, & tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets, mais que Lelio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois souhaité qu'il prit son parti de lui-même à cause du dédit, ce seroit dix mille Ecus que je vous sauverois, Chevalier; car enfin c'est votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périssent tous les biens du monde, & qu'il parte, rompés avec lui la premiere, voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y reflexion.

LE CHEVALIER.

Vous hésités encore, vous avés peine à me le sacrifier, est-ce là comme on aime? Oh qu'il vous manque encore de choses pour ne laisser rien à souhaiter à un homme comme moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien,

consolés vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non , je me rend , je renverrai Lelio , & vous dictérés son congé.

LE CHEVALIER.

Lui dirés vous qu'il se retire sans cérémonie?

LA COMTESSE.

Oiii.

LE CHEVALIER.

Non ma chere Comtesse , vous ne le renverrés pas , il me suffit que vous y consentiés , votre amour est à toure épreuve , & je dispense votre politesse d'aller plus loin , c'en seroit trop , c'est à moi à avoir soin de vous quand vous vous oubliés pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime , cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'est pas affés, Comtesse, distingués-moi un peu de Lelio à qui vous l'avez dit peut-être aussi.

LA COMTESSE.

Que voulés vous donc que je vous dise ?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, aussi-bien il vous échapera demain, avancés. le moi d'un jour, contentés ma petite fantaisie, dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriés être honteux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je croi qu'il me persuadera.

LE CHEVALIER.

Allons mon cher amour, regalés ma tendresse de ce petit trait-là, vous ne risqués rien avec moi, laissés sortir ce mot là de votre belle bouche; voulés vous que je lui donne un baiser pour l'encourager.

LA COMTESSE.

Ah ça, laissés-moi, ne ferés-vous jamais content, je ne vous plaindrai rien quand il en sera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profités de l'insttant, j'ene veux qu'un mot; voulés-vous que je vous aide, dites comme moi, Chevalier, je vous adore.

LA FAUSSE
LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon sexe n'est pas mal foible ! *haut.* Ah que j'ai de plaisir, mon cher amour, encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit, mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé que craignés-vous que je vous demande ?

LA COMTESSE.

Que sçai je moi, vous ne finissés point ; taisés-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je suis de bonne composition ; & j'ai pour vous un respect que je ne sçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouse, en est-ce assés ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, si vous me rendés justice.

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous jurer une fidelité éternelle, & je pers les dix mille Ecus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non , vous ne les perdrez point , si vous faites ce que je vais vous dire. Lelio viendra certainement vous presser d'opter entre lui & moi , ne manqués pas de lui dire que vous consentés à l'épouser ; je veux que vous le connoissés à fond , laissés-moi vous conduire , & sauvons le dédit , vous verrés ce que c'est que cet homme là ; le voici , je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le souhaités.



S C E N E VII.

LELIO, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettés, Madame , que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monsieur , je ne viens point me plaindre , & je n'ai qu'un mot à vous dire ; j'aurois cependant un affés beau sujet de parler ,

& l'indifference avec laquelle vous vivés avec moi, depuis que Monsieur qui ne me vaut pas.

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LE LIO.

Finissons, mes reproches sont raisonnables, mais je vous déplaïs; je me suis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coute. Que ne pourrois-je pas vous dire, pourquoi me trouvés-vous haïssable, pourquoi me fuyés-vous, que vous ai-je fait? je suis au desespoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah.

LE LIO.

Vous riez, Monsieur le Chevalier, mais vous prenés mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point Lelio, tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot, & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance, cela me rejoïit.

LA COMTESSE.

Remettés-vous, Lelio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulés?

LE LIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous

deux il vous plaît de conserver, de Monsieur ou de moi, prononcés, Madame, mon cœur ne peut plus souffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif Lelio, mais la cause de votre vivacité est pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne pensés. Chevalier nous avons jusqu'ci plaisanté ensemble, il est temps que cela finisse, vous m'avez parlé de votre amour, je serois fâchée qu'il fût sérieux, je dois ma main à Lelio, & je suis prête à recevoir la sienne. Vous plaindrés vous encore?

LELIO.

Non Madame, vos reflexions sont à mon avantage, & si j'osois

LA COMTESSE.

Je vous dispense de me remercier, Lelio, je suis sûre de la joye que je vous donne. *A part.* Sa contenance est plaisante.

UN VALET.

Voilà une Lettre qu'on vient d'apporter de la poste, Madame.

LA COMTESSE.

Donnés; voulés vous bien que je me retire un moment pour la lire, c'est de mon frere.

LELIO, *au Chevalier.*

Que diantre signifie cela ? elle me prend au mot, que dites-vous de ce qui se passe là ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis, rien : je croi que je rêve, & je tâche de me reveiller.

LELIO.

Me voilà en belle posture, avec sa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas ; & dont je ne me soucie point. Mais ne me trompés-vous point ?

LE CHEVALIER.

Ah que dites-vous-là ! je vous fers loyalement, ou je ne suis pas soubrette ; ce que nous voyons là, peut venir d'une chose ; pendant que nous nous parlions, elle me soupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris, je me suis contenté de lui répondre galamment la-dessus, elle a tout d'un coup pris son sérieux, vous êtes entré sur le champ, & ce qu'elle en fait n'est sans doute qu'un reste de dépit, qui va se passer ; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embarrassé.

LE CHEVALIER.

Si elle continuë à vous offrir sa main, tout le remede que j'y trouve c'est de lui
dire

dire que vous l'épouserés quoique vous ne l'aimez plus , tournés lui cette impertinence-là d'une maniere polie; ajoutés que si elle ne veut pas , le dédit sera son affaire.

L E L I O.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me proposes là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre , depuis quand estes-vous si delicat ? est ce que vous reculés pour un mauvais procédé de plus qui vous sauve dix mille Ecus ? je ne vous aime plus Madame , cependant je veux vous épouser ; ne le voulés-vous pas ? payez le dédit , donnés-moi votre main , ou de l'argent , voilà tout.

LA COMTESSE.

Lelio , mon frere ne viendra pas si tôt , ainsi il n'est plus question de l'attendre , & nous finirons quand vous voudrés.

LE CHEVALIER , *bas à Lelio*

Courage , eucore une impertinence , & puis c'est tout.

L E L I O.

Ma foi Madame, oserois-je vous parler franchement, je ne trouve plus mon cœur dans la situation ordinaire.

M

LA FAUSSE
LA COMTESSE.

Comment donc, expliqués - vous, ne m'aimez-vous plus.

LELIO.

Je ne dis pas cela tout à fait, mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que signifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? qu'est devenu votre desespoir, n'étoit-ce qu'une passion de Théâtre ? il sembloit que vous alliez mourir si je n'y avois mis ordre. Expliqués-vous Madame, je n'en puis plus, je souffre.....

LELIO.

Ma foi Madame, c'est que je croyois que je ne risquerois rien, & que vous me refuseriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien, & le dédit, qu'en ferons-nous Monsieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons Madame, j'aurai l'honneur de vous épouser.

LA COMTESSE.

Quoi donc, vous m'épouserés & vous ne m'aimés plus.

LELIO.

Cela n'y fait de rien, Madame, cela ne

doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allés je vous méprise, & ne veux point de vous.

LE LIO.

Et le dédit Madame, vous voulés donc bien l'aquitter ?

LA COMTESSE.

Qu'entens-je, Lelio, où est la probité ?

LE CHEVALIER.

Monsieur ne pourra gueres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle soit de sa connoissance, mais il n'est pas juste qu'un miserable dédit vous broüille ensemble ; tenés, ne vous gênés plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha.

LE LIO.

Ah fourbe !

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha, consolés-vous Lelio, il vous reste une Demoiselle de douze mille livres de rente, ha, ha, ou vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé ; car la voilà, mon visage est l'original du sien.

LA COMTESSE.

Ah juste ciel !

LE CHEVALIER.

Ma métamorphose n'est pas du goût des

M. ij

vos tendres sentimens, ma chere Comtesse ; je vous aurois mené assés loin si j'avois pû vous tenir compagnie : voilà bien de l'amour de perdu, mais en revanche voilà une bonne somme de sauvée, je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triste que celui que vous me joiés vous même.

LE CHEVALIER.

Consolés-vous, vous perdés d'aimables esperances, je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardés le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconstance : vous avés quitté Lelio moins par raison que par legereté, & cela merite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lelio, voici votre bague, vous me l'avés donnée de bon cœur, & j'en dispose en faveur de Trivelin & d'Arlequin ; tenez mes enfans, vendés cela & partagés en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.

Grand merci.

TRIVELIN.

Voici les Musiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promise.

LE CHEVALIER.

Voyez là puisque vous êtes ici, vous partirez après ; ce sera toujours autant de pris.

DIVERTESSMENT.

C Et amour dont nos cœurs se laissent enflamer,
Ce charme si touchant, ce doux plaisir d'aimer,
Est le plus grand des biens que le Ciel nous dispense.

Livrons nous donc sans résistance,

A l'objet qui vient nous charmer.

Au milieu des transports, dont il remplit notre ame,
Jurons lui mille fois une éternelle flame :

Mais n'inspire-t-il plus ces aimables transports ;

Trahissons aussitôt nos sermens sans remords,

Ce n'est plus à l'objet qui cesse de nous plaire,

Que doivent s'adresser les sermens qu'on a faits

C'est à l'Amour qu'on les fit faire,

C'est lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

J Urer d'aimer toute sa vie,

N'est pas un rigoureux tourment.

Sçavés-vous ce qu'il signifie ?

Ce n'est ni Philis ni Silvie,

Que l'on doit aimer constamment,

C'est l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET,

Amants, si votre caractère

Tel qu'il est, se montreroit à nous,

Quel parti prendre, & comment faire ?

Le Celibat est bien austere :

Faudroit-il se passer d'Epoux ?

Ils nous est trop nécessaire.

TROISIEME COUPLET.

Mesdames vous allés conclure,

Que tous les hommes sont maudits ;

Mais doucement & point d'injure.

Quand nous ferons votre peinture,
 Elle est, je vous en avertis,
 Cent fois plus drôle, je vous jure.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde
 des Sceaux une Comédie, qui a pour titre
la Fausse Suivante où le Traître Puny, & j'ai
 erû que l'impression en seroit agréable au pu-
 blic. Fait à Paris ce 6. Août 1724.

DANCHET.

P R I V I L E G E D U R O Y .

L OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de
 Navarre: A Nos amez & Feaux Conseillers, les
 Genstenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des
 Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Con-
 seil, Prévoist de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs
 Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il ap-
 partiendra, SALUT Notre bien amé HENRY-SIMON
 PIERRE GISSEY, Imprimeur & Libraire à Paris,
 Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres
 de permission pour l'impression d'*Arlequin Pluton le
 Dedain affecté, la Fausse Suivante Comédie*, offrant
 pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en
 bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille
 imprimée & attachée pour modele sous le Con-
 treseel des Presentes; Nous lui avons permis &c.

permettons par ces présentes, d'imprimer ou faire
imprimer ledits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un
ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparé-
ment, & autant de fois que bon lui semblera, sur
papier & caractères conformes à ladite feuille im-
primée & attachée sous notre Contrescel, & de les
vendre, faire vendre, & débiter, par tout notre
Royaume pendant le temps de trois années consé-
cutives, à compter du jour de la date desdites Pre-
sentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Librai-
res, & autres personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la
charge que ces présentes seront enregistrées tout au
long sur le Registre de la Communauté des Libraires
& imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date
d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite
dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'im-
pétrant se conformera en tout aux Reglemens de la
Librairie, & notamment à celui du dixième Avril
mil sept cens vingt-cinq, & que avant que de les
exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui
auront servi de copie à l'impression desdits Livres,
seront remis dans le même état ou les Approbations
y auront été données ès mains de notre très-cher &
Feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur
Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exem-
plaires de chacun dans notre Bibliothèque publique,
un dans celle de notre Château du Louvre; & un
dans celle de notre très-cher & Feal Chevalier
Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin. Le
tout à peine de nullité des présentes du contenu,
desquelles vous mandons & enjoignons de faire
jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement &
paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchemens: Voulons qu'à la copie des-

dites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi foi ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaire sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donnée à Fontainebleau troisiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt huit, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil.

NOBLET.

Je cede à Monsieur Briasson, mon droit au present Privilege, suivant les conventions faites entre nous
A Paris ce 14. Septembre 1728. GISSEY.

*Registré ensemble la cession sur le Registre VII. de la
Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de
Paris, N^o. 222 Fol. 186 conformément aux anciens
Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723.
A Paris le quatorze Septembre mil sept cens vingt-huit*

J. B. COIGNARD, Syndic

LE DEDAIN

AFFECTE

COMEDIE FRANÇOISE

En trois Actes.

Représentée par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roy,
le 26 Janvier 1724.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez BRIASSON, près la Fontaine Saint
Severin, à la Science.

M. DCCXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A C T E U R S.

PANTALON, Pere de Silvia.
SILVIA.

LELIO, Amant de Silvia.

MARIO, Gentilhomme, ami de
Lelio.

COLOMBINE, Femme de Chambre
de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

*La Scene est dans un petit bois voisin de
la Maison de Campagne de Pantalón.*





L E

DEDAIN

A F F E C T É.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *mettant à terre un panier rempli de provisions de bouche.*

OUF... Maudit soit la Chasse & les Chasseurs. Par la sambleu, je suis las de les chercher, & s'ils veulent manger, qu'ils me cherchent à leur tour. Depuis deux jours que M. Lelio mon maître est à la campagne, j'ay eu plus de fatigue, qu'en deux ans à Paris....

A ij

4 LE DEDAIN

Vive ce pays-là pour les domestiques, & sur tout les Laquais des Petits-Maîtres ; ce sont des Seigneurs dans toutes les formes, & à la livrée près qui les distingue, je n'y vois pas de difference : ils dansent chantent, sifflent, jurent, & se soulent d'aussi bonne grace que le Petit-Maître le plus à la mode. Ventrebille je suis toujours au desespoir d'être au service d'un homme si sérieux. Quand je leur entends raconter leurs bonnes fortunes, & les friands morceaux qu'ils attrapent lorsqu'ils suivent leurs Maîtres en Parties fines ; car, à les entendre dire, ils tâtent souvent les premiers aux fausses... Mais, si je criois, peut-être me repondroient-ils, & pourrois-je sçavoir où ils sont... *Il crie.* Ma foi, qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas ; je vais toujours mettre la nappe à bon compte : on ne sçauroit trouver un endroit plus frais ni plus charmant pour bien baffrer ; & de l'appetit dont je me sens, je mangerois moy seul toutes les provisions que j'ay aportées pour les autres. *Il defait le panier, met la nappe, & tire une bouteille.* Oh, quelle charmante couleur ! *Il tire un Jambon & le flaire.* Quel fumet ! Si mon maître étoit icy & qu'il en eût pris sa refection, j'en mangerois aussi ma part après lui ; la prendre

AFFECTE.

5

devant ou après, n'est-ce pas la même chose ? . . . Deût-il m'en coûter quelques coups de bâton, il faut que j'en tâte : aussi, c'est leur faute ; pourquoi ne viennent-ils pas ? Et pourquoi me connoissant l'homme du monde le plus gourmand, me donner les provisions à garder ? *Il mange un morceau de Jambon.* On n'a jamais mangé sans boire, & cela est capable de faire bien du mal. Visitons un peu les Bouteilles.

Pendant qu'il boit, Colombine arrive.

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE, *surprise de trouver Arlequin.*

EH, je croy que c'est Arlequin ! C'est lui-même, je ne me trompe pas : approchons un peu, & voyons ce qu'il fait. *à Arlequin.* Ah ! je vous y prends, Monsieur le Gourmand : c'est donc vous qui criez de si bonne grace dans nos bois ? & par quelle aventure estes-vous icy ?

ARLEQUIN.

Eh ! qu'y venez-vous faire vous-même,

Mademoiselle Colombine ?

COLOMBINE.

Moy, je suis chez moy.

ARLEQUIN.

Chez vous ? c'est donc à dire que vous avez fait fortune depuis que je ne vous ai vû. Nauriez-vous point épousé quelqu'un de ces Mignons de la Fortune, qui comme des Champignons ont passé dans une nuit de l'indigence aux millions ?

COLOMBINE.

Ah ! vraiment je ne suis pas si chanceuse, & quoique toutes les belles Terres des environs ne soient possédées que par des Marquises de nouvelle date, qui ne sont pas de meilleure acabie que moi, je ne la suis pas devenue, & je suis toujours, pour mes pechez, au service de Mademoiselle Silvia.

ARLEQUIN.

Elle est donc en ce pays ?

COLOMBINE.

Ouy, dont j'enrage assez ; car nous y menons la vie du monde la plus defagréable. C'est icy le sejour de la mauvaise humeur ; on n'y ouvre la bouche que pour se plaindre ou gronder. Imagine-toi que M. Pantalon, une vieille Tante infirme à qui appartient ce Château, ma dolente Maitresse & moi, passons toute la jour-

née, tant qu'elle dure, à nous regarder sans dire mot & à faire des nœuds : Jamais notre silence n'est interrompu que par quelque violent accès de toux qui prend à la Tante, ou par les discours assommans du bon M. Pantalon, qui comme tu sçais, sans s'embarasser de chercher un mari à sa fille, se décharge de ce soin sur elle, & ne s'amuse qu'à réformer la nature; & excepté un Gentilhomme du voisinage, qui de quinze en quinze jours vient par bienséance faire icy une apparition d'un quart d'heure, nous n'avons pas vû, depuis quatre mois que nous sommes dans ces beaux lieux, l'ombre d'un seul chapeau.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez raison de vous plaindre; car autant qu'il m'en souvient, vous ne les haïssiez pas trop : Mais que sont donc devenus tous ces aimables qui fréquentoient chez vous, & y étoient si bien reçûs ?

COLOMBINE.

Tu ne reconnoîtrois pas notre maison ; ma Maitresse, sous prétexte d'une indisposition que nous ne connoissons pas encore, leur a donné leur congé pour venir prendre l'air icy. Ton maître a bien fait de prendre le sien d'avance ; car on lui au-

8 LE DEDAIN

roit donné comme aux autres.

ARLEQUIN.

Qu'elle eût donné congé à mon Maître, cela n'auroit pas été surprenant; car de tous les agréables qui alloient chez elle, il étoit le seul pour qui elle n'avoit point ces façons prévenantes & gracieuses qu'elle avoit pour tous les autres; mais qu'elle en ait usé de la sorte avec tous ces Messieurs du bon air qui avoient le don de l'amuser, cela m'étonne. Et vous, sans doute vous avez rompu avec la Fleur, l'Epine & Champagne, dont les jolies sornettes vous faisoient autant de plaisir que celles du Marquis, du Comte & du Chevalier en faisoient à votre Maitresse.

COLOMBINE.

Que tu es dupe! Croi-tu, que parce qu'une fille rit des extravagances qu'un homme lui débite, elle l'en aime davantage? Va, tu ne connois pas les femmes; ce sont précisément ceux qui ne les regardent pas, & avec qui elles sont toujours de mauvaise humeur, qu'elles aiment davantage.

ARLEQUIN.

Sur ce pié-là tu m'aimois donc bien; car tu faisois assez la mijaurée avec moi.

COLOMBINE.

He! de quoi te plains-tu? Est-ce que

AFFECTE'. 9

tu as jamais eu envie de me plaire.....
Mais que viens-tu chercher ici ?

ARLEQUIN.

Mon Maître, qui chasse aux environs
d'ici avec M. Mario chez qui nous de-
meurons depuis deux jours.

COLOMBINE.

Et qu'y vient-il faire ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien. Tu sçais bien qu'il
n'est pas de ces gens, qui jusqu'à leur bon-
ne fortune font confidence de tout à leurs
Valets.

COLOMBINE.

Mais encore, tu ne t'en doutes pas ?

ARLEQUIN.

Tout ce que je puis soupçonner, c'est
qu'il y a de l'amourette sur jeu. Car il a
tant apporté de Bijoux, de Colifichets,
de Rubans, d'Evantails, & sur tout un
beau panier qui l'a bien fait jurer lors-
qu'il a fallu l'apporter ; nous n'avons pû
trouver de coffre assez grand pour le
mettre, & il a fallu le nicher sur l'Impe-
riale du Carrosse. O le beau panier !
toute une famille pourroit loger à son
aise dessous.

COLOMBINE.

C'est donc à dire qu'il se marie ?

10 LE DEDAIN
ARLEQUIN.

Je croi que ouy ; je ne vondrois pourtant pas l'assurer ; car quoique M. Lelio aime les femmes, lorsqu'il s'agira de se marier, il est homme à y regarder à deux fois. Si je sçavois lire j'aurois bien-tôt découvert le mistere ; ou bien, si tu n'étois pas si causeuse, je te montrerois..... mais tu es fille, & tu ne pourrois t'empêcher de jaser.

COLOMBINE.

Va, va, les filles ne se vantent pas de tout ce qu'on leur dit, & les hommes d'aujourd'hui sont cent fois plus babilards que nous ; tu peux me confier tout en sûreté.

ARLEQUIN.

Tiens, lis-moi ce que chante cette lettre, c'est elle qui nous a fait prendre si précipitamment la Poste : Je l'avois prise sur la table de mon Maître, dans le dessein de la remettre, après me l'être fait lire ; mais nous avons eu tant d'affaires avant que de partir, que je n'ai eu ni le temps ni l'occasion de faire l'un & l'autre : ce n'est pas que je sois curieux, mais c'est qu'il y a mille choses dans le monde qu'il faut sçavoir.

COLOMBINE.

Donne. *Elle lit.* Il faut bien des cere-

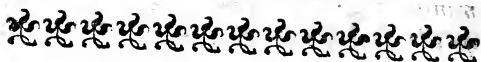
monies pour faire faire à une femme ce qu'elle souhaite le plus. Madame la Baronne consent enfin au mariage, dont le premier article est qu'il sera tenu secret pendant quelque temps. Elle vous somme, mon cher Lelio, de lui tenir la parole que vous lui avez donnée : elle se rendra dans deux jours chez moi, où il a été résolu que le mariage se feroit sans bruit : après l'empressement que vous avez témoigné pour la chose, il seroit honteux qu'elle arrivât ici avant vous. Je vous attends donc, & ne manquez pas, suivant que nous en sommes convenus, d'apporter avec vous tous les presens de noces ; car quoique tout cet attirail puisse donner des soupçons, & que la Dame exige le secret, vous sçavez que le beau sexe ne veut rien perdre de ses droits. Mario.

ARLEQUIN.

Pardy j'ay bien de l'esprit ; je sçavois tout cela sans l'avoir lû.

COLOMBINE.

Tirez presentement des consequences de ce qu'un homme vient tous les jours chez une femme. Ma pauvre Maîtresse a bien été la dupe de celui-là ; car quoiqu'elle ne l'ait pas dit, je me persuade qu'elle en lorgnoit la conquête.



SCENE III.

SILVIA, COLOMBINE,
ARLEQUIN.

SILVIA, *du fonds du Theatre.*

Colombine... Colombine....

COLOMBINE.

Mademoiselle... *à Arlequin.* Cache-toi vite derriere ce buisson ; car si ma Maitresse venoit à nous appercevoir ensemble, elle me feroit une vesperie qui n'auroit point de fin.

SILVIA, *sortant du Bois.*

Estes-vous sourde ? Il y a deux heures que je vous appelle, & vous ne me répondez point : Pourvû qu'elle babille & qu'elle se promene, la voilà contente : Que faisiez-vous là ? avec qui étiez-vous ?

COLOMBINE.

Je ne faisois rien, j'étois seule.

SILVIA.

Quel papier tenez-vous-là ?

COLOMBINE.

C'est un mauvais papier que je viens de ramasser.

SILVIA, *lui arrachant la Lettre.*

Voyons ; il peut être à moi , & je ne veux pas que mes papiers traînent.

COLOMBINE.

Je suis certaine qu'il n'est pas à vous.

SILVIA.

Je parie qu'il n'y a rien de prest de tout ce qu'il me faut pour aller à l'assemblée à laquelle M. Mario nous a convié.

COLOMBINE.

Pour la façon que , depuis que nous sommes icy , vous apportez à votre ajustement , il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller , encore ne faut-il pas être d'un negligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coeffure.... Tu ne devinerois jamais qui est ici.

COLOMBINE.

Non,

SILVIA.

Lelio. On ne m'a pas dit le sujet de son pelerinage en ces lieux où il n'a nulle affaire ; & je jurerois que le pretexte de venir passer quelques jours dans notre voisinage , n'est que pour trouver une occasion de se racommoder : Je me doutois bien qu'il ne tiendrait pas long-temps sa colere ; & c'est-là où j'attendois mon Ro.

14 LE DEDAIN

domont ; il n'a qu'à se bien tenir , il n'a pas affaire à une personne si docile.

Arlequin éternue : Elle va le trouver derrière le buisson. Voilà donc comme je vous surprends à tous les instans en mensonge ? Mademoiselle étoit seule , elle ne causoit avec personne.

COLOMBINE.

Vous m'avez deffendu d'avoir aucune communication avec les Domestiques de ces Messieurs : Voulez-vous que je vous disse que j'étois avec Arlequin ; il vaut bien mieux en mentant vous épargner la peine de vous mettre en colere , & à moi celle d'être grondée.

SILVIA.

Je voudrois sçavoir ce qu'Arlequin cherche ici.

ARLEQUIN.

J'y attends mon Maître & M. Mario qui chassent & m'y ont donné rendez-vous.

SILVIA.

Et que vient faire icy ton Maître ?

ARLEQUIN.

Chasser , se divertir. . .

COLOMBINE.

Et si je ne me trompe , se marier *incognito* , avec une certaine Baronne qui est aussi venue depuis deux jours établir son

domicile chez M. Mario.

S I L V I A.

Ne voilà-t-il pas mon étourdie , avec ses jugemens temeraires ! où va-t-elle prendre toutes ces visions ! O M. Lelio n'est point un homme propre pour le mariage ; il aime en general toutes les femmes , sans en aimer aucune en particulier : Il n'est capable d'aimer que lui-même : Ne l'ay-je pas vû , quand il venoit chez moi ; il suffit d'avoir un bout de ruban pour lui paroître aimable. Il n'est fait que pour voltiger de l'une à l'autre , & il auroit été au desespoir de dire à l'une une parole moins obligeante qu'à l'autre : En tout cas , s'il se marie , je plains la pauvre Baronne qui l'épousera , & ce seroit faire une œuvre de charité de l'avertir du caractère difficile de M. Lelio. *A Arlequin.* Est-elle si belle , cette Madame la Baronne ?

A R L E Q U I N.

C'est une grande Dame bien faite , de bonne mine , qui a un air doux , & pour peu que vous soyez curieuse de la voir , cela ne vous sera pas difficile ; car elle doit estre d'une fête que M. Mario donne ce soir , & où tous ceux qui voudront venir seront les bien venus.

16 LE DEDAIN
COLOMBINE.

Mademoiselle en est priée, & a promis de s'y trouver.

SILVIA,

Quand j'ay promis je ne sçavois pas le sujet de cette belle fête... M. Lelio s'y trouvera, sans doute.

ARLEQUIN.

Ouy, Mademoiselle, ou personne ne doit y assister.

SILVIA.

Quel personnage y ferai-je ? irai-je être témoin de ses minauderies avec la Baronne ? cet homme a toujours été pour moi un sujet de mauvaise humeur, & l'est encore toutes les fois que j'y pense ; ma fierté est intéressée à ne le revoir de ma vie. Que les hommes sont fourbes & capricieux ! celui-là venoit tous les jours chez moi avec une assiduité qui (j'en suis sûre) a donné matière à parler à qui ne nous connoissoit pas : point du tout, sans autre cérémonie il se retire tout d'un coup : on n'entend plus parler de lui. Je vais aux Promenades, aux Spectacles : je le voi, il me voit ; il est à croire qu'une personne qui n'a jamais eu de mauvaises façons avec qui que ce soit, en le mettant en occasion de me parler, ne manquera pas, par politique, devant le monde
de

de m'aborder & me demander comment je me porte ; non , il borne toute sa politesse à une respectueuse reverence qu'il me fait de loin. Mais comment sçavez-vous qu'il se marie ? car à present il suffit qu'on voye deux personnes ensemble , pour qu'aussi-tôt on les marie , & je suis persuadée , que dans le tems qu'il venoit chez mo , on nous a mariés plus d'une fois ensemble , quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence.

C O L O M B I N E.

Mademoiselle , c'est Arlequin qui me l'a dit , & si vous en voulez sçavoir davantage , vous en avez la preuve dans le papier que vous m'avez arraché.

SILVIA , *en regardant le papier d'un œil de colere.*

Qu'on vienne présentement me dire qu'il n'y a point d'assiduité sans amour. Je verrois à l'heure qu'il est un homme mourir pour une femme , que je ne le croirois pas amoureux.

~~~~~

## SCENE IV.

SILVIA, COLOMBINE,  
ARLEQUIN, LELIO.

LOELIO, *parlant à Mario dans la coulisse.*

**S**Ouvenez-vous que vous devez vos empressements à la Baronne : Faites en bref vos confidences à M. Pantalon. Je vous attends icy.

SILVIA *voulant s'en aller.*

Je croi les entendre ; il ne me convient pas de rester ici.

LELIO & SILVIA, *surpris de se trouver.*

Mademoiselle ; Monsieur.

LELIO.

J'ignorois que vous fussiez en ces lieux ; & je ne dois qu'au pur hazard le bonheur de vous revoir : j'y suis cependant aussi sensible que si c'étoit de votre consentement ; j'aime à aimer, & mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, me sont toujours également chers.

SILVIA.

Voilà un étalage de magnifiques senti-



mens ; il n'y manque qu'une bagatelle à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens ; c'est la réalité. Un autre vous diroit que vos paroles & vos actions ne se rapportent pas ; mais sans m'amuser aux unes ni aux autres , vous ne trouverez pas mauvais que je vous laisse ; mon devoir m'appelle ailleurs.

LELIO.

Je suis ami assez délicat pour ne vouloir rien par complaisance.

SILVIA.

Et assez équitable pour n'en pas attendre de ma part.

LELIO.

La mienne pourroit aller au point d'en convenir sans le penser.

SILVIA.

Vous ne vous rendriez pas justice.

LELIO.

Plût au ciel ! que mes amis me la rendissent aussi exacte que je me la fais à moi-même ; ils confesseroient que si je déplais , c'est moins ma faute que la leur ; en cela j'attribue mon malheur à mon étoile , & ce que j'en dis n'est pas par forme de reproche.

SILVIA.

Vous auriez mauvaise grace.

LELIO.

J'aurois du moins raison.

SILVIA.

Vous auriez pû l'avoir avant votre dernier procédé.

LELIO.

Et même après, s'il m'étoit possible de l'avoir avec vous.

ARLEQUIN à *Colombine*.

Bon, voilà qui prend un train d'accommodement.

SILVIA.

Quoique ce soit votre tic de faire ostentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez assez mal d'affaire dans la pratique.

LELIO.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué.

SILVIA.

En quoi vous avez manqué! Comment? [ *Pendant ce tems Arlequin & Colombine font la conversation ensemble.* ] Vous veniez tous les jours assidûment chez moi, sans doute moins pour moi, que parce que vous trouviez à y passer en bonne & nombreuse compagnie les heures de la journée qui vous étoient à charge: Enfin vous y veniez sous une apparence d'amitié durable, à laquelle un quart d'heure

de mauvaise humeur , qu'on doit se passer les uns aux autres , quand on est sur le pied de se voir tous les jours , ne devoit pas mettre fin ; point du tout , pour une fadaïse , & sous un pretexte qu'un écolier auroit honte de prendre , il plaît à M. de disparoître & de rompre brusquement avec les gens : on ne reconnoît pas à ce procédé un homme qui aime à aimer , & à qui ses amis sont toujours chers. Ne soyez pas assez vain pour prendre ce que je vous dis pour un reproche sur votre absence ; Colombine peut vous dire si j'y ai fait attention. *A Colombine.* Parlez.

## C O L O M B I N E.

Ah ! Monsieur , rien n'est plus vrai : pendant plus de deux mois Mademoiselle , tous les jours régulièrement , m'a demandé si vous n'aviez point envoyé sçavoir de ses nouvelles , ou si vous n'y étiez pas venu.

## S I L V I A.

L'impertinente ! Vous voyez bien qu'elle ne sçait ce qu'elle dit , & qu'elle n'est seulement pas au fait de ce qu'on lui demande. *A Colombine.* Restez-là , & ne vous amusez point à babiller. Non , je vous jure , Monsieur , que je n'y ai jamais pris garde , & qu'à la figure que vous faisiez dans notre société , je ne vous ai ja-

mais considéré que comme faisant nombre , & à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon Appartement.

L E L I O.

Et vous me demandez les raisons de mon absence ?

S I L V I A.

Je ne vous les demande pas ; je les sçai aussi bien que vous , & m'en embarrasse fort peu ; apprenez seulement qu'il faut aller prôner ailleurs une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

L E L I O.

Que ne m'est-il permis de me justifier!

S I L V I A.

Je ne vous le conseillerois pas ; vous prendriez trop de peine inutile.

L E L I O.

Inutile ! c'est parfaitement bien dit ; car je vous convaincrois par des raisons sans réplique , que j'aurois encore tort.

S I L V I A.

Voilà bien celles d'un homme qui n'en a que de mauvaises à donner.

L E L I O.

La vérité offense : je ne vous déplaît déjà que trop , ne me mettez point, je vous prie , en occasion de vous déplaire davantage.

J'attends avec impatience ces raisons sans replique ; mais votre politesse flegmatique m'en donne mauvaise opinion.

L E L I O.

Vous le voulez donc ? Vous allez être satisfaite. Que penseriez-vous d'un homme à qui l'on fait entendre qu'on le voit tous les jours sans le voir ; d'un homme qui dans une société composée de dix ou douze personnes , avec qui l'enjouement & les airs d'attention vous sont naturels, se trouve seul distingué par des airs de mepris ; d'un homme , dont par une affectation continuelle on prend à tâche de relever tout ce qu'il dit & de blâmer tout ce qu'il fait. Quelle idée en auriez-vous ? si insensible à tant d'outrages & à une haine déclarée, il vous fournissoit tous les jours par sa présence de nouvelles occasions de l'humilier. Je vous en fais juge, vous qui êtes née avec tant d'élevation dans le cœur, ne diriez-vous pas qu'il les merite ?

A R L E Q U I N.

Monsieur a raison d'avoir agi comme il a fait, & en bonne police, dans toutes les Societez on devrait mettre en quarantaine toute femme qui boude sans sujet.

On ne demande pas ton avis.

ARLEQUIN.

Il est pourtant bon à suivre.

LELIO.

Je ne vous rappelleray point les fréquentes Scenes que vous avez données à cette même Societé, sans sujet & toujours à lmes dépens. Y a-t-il un homme dont la constance puisse tenir contre les dernieres forties que vous m'avez faites. Comment ! on parle indifferemment d'une personne de votre connoissance qui sort de chez vous ; tout le monde généralement la louë : Vous estes la premiere à faire son éloge , vous me demandez mon sentiment sur son chapitre ; Je conviens comme les autres , qu'elle est des plus aimables ; vous me repondez d'un ton ironique , qu'elle est bienheureuse d'avoir mon approbation , & que je devois bien me défaire pour un moment de mon air de gravité , & que quand on étoit de mauvaise humeur il falloit rester chez soi. Que signifie ce discours dans la bouche d'une fille d'esprit ? N'étoit-ce pas déclarer hautement à un homme qu'il déplaît , lui donner tacitement , ou plutôt intelligiblement l'exclusion , & lui dire de prendre , comme j'ay fait, le parti de

se

se retirer sans dire mot.

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raisons, Monsieur ?

LELIO.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiselle ?

SILVIA.

Ouy ; croyez moi, avant de vous plaindre, allez apprendre les usages du monde ; défaites-vous de vos façons d'aimer gothiques, & sçachez placer vos délicatesses à propos : Vous dites que je vous ai traité autrement que les autres ; que n'aviez-vous, comme eux, des manières galantes ?

LELIO.

Comme ma conduite n'a jamais été différente de celle des autres, expliquez vous ; je ne suis peut-être pas au fait de ce que les Dames entendent présentement par des manières galantes.

SILVIA.

Mon discours est-il si équivoque ? On vous parle apparemment un autre jargon dans votre nouvelle Société, & je voi que vous n'êtes pas fait pour m'entendre : Je vous conseille d'aller rejoindre Madame la Baronne, vous vous entendrez-mieux.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ; on va parler de la lettre , & je suis perdu si je ne détourne la conversation . . . . . Monsieur , un grand malheur qui est arrivé.

LELIO.

Et bien.

ARLEQUIN.

Un gros chien en passant a flairé le jambon , cassé une bouteille . . . . .

LELIO *en le repoussant.*

Ce Maraut n'est fait que pour nous interrompre : veux-tu te retirer.

SILVIA.

C'est elle apparemment qui vous a défendu de venir chez moi : elle a eu en vérité grand tort , tant par rapport à vous que par rapport à moi ; car la façon dont vous y estiez ne marquoit pas une intention de me plaire , ni la mienne une intention de lui enlever votre conquête.

LELIO.

Laiçons-là Madame la Baronne ; à quoi bon la faire entrer dans des discours qui n'ont rien de commun avec elle.

SILVIA.

Voyez comme j'ai l'esprit mal fait ; je croyois qu'elle y avoit plus de part que personne.



L E L I O.

Défaites-vous de vos préjugés sur son compte : elle n'est point de ces femmes , qui rivales de toutes celles qu'on trouve aimables , ne veulent être maîtresses de personne ; elle ne s'embarasse point de ce que font ses amis , & leur laisse une entière liberté.

S I L V I A.

Je ne suis plus étonnée , voilà précisément comme il vous faut des femmes : Mais si je ne me trompe , cette entière liberté que vous faites sonner si haut , n'est pas une preuve du vif intérêt que l'on prend à votre personne.

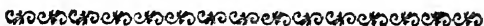
L E L I O.

Par quel hazard ai-je mérité que vous en preniez tant aujourd'hui à ce qui me regarde ? Je suis content de ses façons à mon égard , & elles sont telles qu'il les faut pour entretenir long-temps la bonne intelligence qui fait la félicité de la vie.

S I L V I A.

Ha ! je vous entends ; doucement , s'il vous plaît , & ne m'injuriez-pas au point de croire que ce que j'en dis est pour troubler votre charmante félicité commune ; il faudroit être bien réduite pour lui porter envie : Mais puisque vous en êtes si enchanté , plutôt que de vous amuser à

perdre icy des momens que vous devez à Madame la Baronne , que n'allez-vous la rejoindre? vous sçavez que je ne cherche point à vous retenir , & c'est par là que j'ay débuté avec vous.



## SCENE V.

PANTALON, MARIO, LELIO,  
SILVIA, COLOMBINE,  
ARLEQUIN.

MARIO à PANTALON *en sortant de la coulisse.*

**V**ous sçavez de quelle importance le secret est dans cette affaire , & je compte entierement sur vous.

PANTALON.

Vous pouvez compter sur la parole que je vous ai donnée , & sur ma discretion.

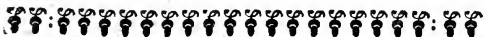
*A Lelio.* Je vous croyois , Monsieur , un peu plus de nos amis. Quoi ! vous venez chasser jusqu'à notre porte sans nous faire l'honneur d'entrer ; je ne vous le pardonnerai jamais , à moins que vous ne veniez presentement chez moi faire le retour de votre chasse. Ma sœur , qui est la Dame du lieu , m'a fort prié de vous

en convier, & Monsieur Mario votre ami y a déjà consenti, à condition que vous accepteriez le parti.

L E L I O.

Je vous estime & honore trop pour vouloir être broüillé avec vous, & j'accepte les conditions de notre raccommodement, avec d'autant plus de plaisir, qu'il me procurera l'honneur de rendre mes devoirs à toute votre famille. *A Arlequin.* Tu n'as qu'à t'en retourner.

*Lelio & Mario offrent en même temps la main à Silvia: elle refuse celle de Lelio, & prend celle de Mario.*



## SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ramassant son panier, & faisant semblant de s'en aller, retourne la tête vers Colombine.*

**V**oilà donc comme vous sçavez garder un secret, babillarde fieffée.

COLOMBINE.

Je pense que tu veux aussi te fâcher.

## LE DEDAIN ARLEQUIN.

Et si ta Maîtresse, comme elle a esté sur le point de le faire, fût venuë à parler du mariage de la Baronne, où en étois-je ? morbleu j'aime mon maître de l'humeur dont il étoit aujourd'hui ; il l'a joliment houspillée sur la fin, & voilà comme vous voulez être menées, vous autres femmes.

C O L O M B I N E.

Tu t'y connois, à ce que je voi.

A R L E Q U I N.

Vous en vaudriez cent fois mieux, si bien loin de vous gêner, comme nous faisons par nos flatteries, nous avons soin de vous relever de tems en tems de sentinelle. Si ces Messieurs, lorsque ta Maîtresse traîne ses paroles en longueur & parle par dessus l'épaule, au lieu de lui dire qu'elle a un air de Reine, lui faisoient entendre qu'elle est ridicule, mon maître ne se seroit pas offensé de ses airs dédaigneux, & ils n'auroient pas eu querelle ensemble, si quand . . . .

C O L O M B I N E.

Si . . . si . . . admirez ce beau réformateur du genre humain.

A R L E Q U I N.

Oui, c'est que vous êtes toutes bâties de la même manière, & vous aimez mieux

## AFFECTE. 31

vous entendre louer d'un agrément que vous n'avez pas, que d'une vertu que vous auriez ; Et toi toute la première, te souviens-tu, quand tous les soirs plantée comme une statue entre Lepine, la Fleur & Champagne, tu faisois la Déesse, & prenois tant de plaisir à t'entendre dire que tu étois belle, & que tu répondois à l'un par un sourire, à l'autre en lui marchant sur le pied, & au troisième par un air de tête.

### COLOMBINE.

Et bien, lequel des trois croyois-tu le véritable favori ?

### ARLEQUIN.

Lequel ! tous les trois peut-être.

### COLOMBINE.

En bonne-foi, pas un des trois.

### ARLEQUIN.

Pardi tu étois donc une grande scelerate, d'amuser ainsi trois pauvres diables qui s'entremangeoient pour toi le blanc des yeux : tu verras que c'étoit moi qui ne te parlois point, & à qui tu ne disois jamais mot.

### COLOMBINE.

Eh ! mais il n'y auroit rien d'impossible à cela.

### ARLEQUIN *riant.*

Ha, ha, ha ! Cela est fort plaisant,

que nous nous aimions sans le sçavoir.

COLOMBINE.

Est-ce que tu m'aimois ?

ARLEQUIN.

A la rage.

COLOMBINE.

Et que ne parles-tu donc, qu'on te voye.

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a des gens qui ont l'amour taciturne ; ne t'y trompe pas, au moins, quoique ce ne soit pas le plus joli, c'est le meilleur ; à present que nous avons tout débondé, asseyons nous un peu sur le gazon, faisons aussi notre retour de chasse, car en amour il faut un peu de goinfrerie. Si tu voyois ces Messieurs & ces Dames en parties secretes ; ils se disent de si jolies choses le verre à la main, que je ne sçai lequel des deux fait plus de plaisir de boire ou d'aimer.

COLOMBINE.

Je le voudrois bien ; mais l'apparition de M. Lelio a mis ma Maîtresse de mauvaise humeur, & je parie qu'elle m'aura déjà appelée plus de vingt fois sans avoir rien à me dire.

ARLEQUIN.

Colombine, ma mignone, vous me refusez inhumainement ; nous ne boirons

qu'un petit coup pas plus grand que cela à vôtre fanté.

COLOMBINE.

Ouy, mais un petit coup nous mettra en train, & en attirera un autre, & de petits coups en petits coups nous nous amuserons, & j'ai affaire.

ARLEQUIN.

Va, va, ils n'ont que faire de toi; ils sont présentement à table ou à se quereller; ma foi je croi qu'ils sont comme nous étions; ils s'aiment sans le sçavoir.

COLOMBINE.

O! je suis persuadée que sans la Baronne ils se racommoderoient.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela qu'ils eussent eu le temps de se bien quereller deux ou trois fois à leur aise.

COLOMBINE.

Ouy; mais en attendant, comment ferons nous pour nous voir?

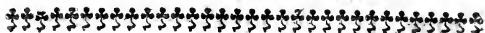
ARLEQUIN.

Tiens, cet endroit est fort commode; je m'y rendrai souvent; ô le bon petit cœur! bois donc un petit coup, ma petite poule, mon amour.

COLOMBINE.

Adieu, adieu, voilà ton maître; détalons vite: quelle mine il a!

*Arlequin & Colombine sortent chacun de leur côté.*



## SCENE VII.

LELIO.

**M** Orbleu ! j'enrage , j'étouffe ; mais je ne voudrois pas pour toutes les fortunes du monde ignorer ce que je viens de voir , & je suis content comme un Roy. Me voilà détrompé , guéri & vengé ; oui , guéri , guéri & vengé. J'étois un bon enfant & une vaillante dupe , de me consoler de n'être point aimé de Silvia , par la seule opinion qu'elle n'avoit de penchant pour qui que ce soit : non contente d'avoir donné à Mario la préférence sur moi , elle lui a fait cent agaceries qui étoient pour moi autant de coups de poignard ; j'étouffois , je n'en pouvois plus ; mais heureusement j'ai été assez maître de ma contenance pour qu'elle n'ait pas pû jouir de mon dépit. Je ne croi pas que de la vie on me revoie ici.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

PANTALON, à un Laquais en entrant.

Q U'on mette les Chevaux au carosse; je veux aller voir Madame la Baronne . . . . . Un Auteur moderne prétend fort excellemment, que faire confidence de ses secrets à un ami, n'est autre chose que de penser tout haut, & que dans un Etat bien policé les Loix devroient décerner des peines contre ceux qui sont assez indignes pour reveler les secrets qu'on verse dans leur sein : c'est mon avis ; il pense comme moi ; & si j'étois à la tête d'une Cour Souveraine, je n'aurois ni repos ni patience qu'on n'eût fait un Reglement à ce sujet. Le plus grand défaut d'un homme est d'avoir un estomac froid qui ne peut rien garder. Par exemple ; Monsieur Mario a besoin d'un témoin pour assister à son mariage :

en connoissance de ma probité & de ma discretion , il me choisit conjointement avec M. Lelio son meilleur ami ; il me fait confidence des raisons qu'il a pour tenir ce mariage secret : Si j'étois assez lâche pour en reveler la moindre chose à ame vivante , il n'y auroit pas de supplice assez rigoureux pour m'en punir , & je m'égorgerois moi-même ; aussi ne l'ai-je dit qu'à ma sœur , qui est un autre moi-même , & qui ne m'auroit point donné de cesse jusqu'à ce que je lui eusse avoué pourquoi M. Mario m'étoit venu chercher ; car elle est si curieuse , si curieuse , qu'il n'y a pas moyen de tenir rien de secret avec elle.

~~~~~

SCENE II.

SILVIA, PANTALON,

SILVIA.

ON dit , mon Pere , que vous allez voir Madame la Baronne.

PANTALON.

Oui , ma fille , voudriez-vous y venir avec moi ?

SILVIA.

Bien loin de cela , mon pere , je croi qu'ayant avec vous des Dames , c'est à Madame la Baronne , qui est la derniere arrivée en ce pays , à vous faire la premiere visite : il me semble que cela est dans les regles.

PANTALON.

Voilà encore une des choses sur lesquelles , si j'avois du crédit dans la République , je voudrois un Reglement qui bannît ce maudit ceremonial des Dames , qui met le trouble dans toutes les societez , & cause , tant dans les grosses maisons que parmi les familles Bourgeoises , des inimitiez irréconciliables. N'est-ce pas une impertinence , qu'un siege placé ici ou là , à bras ou sans bras , mette la broüillerie entre des gens qui auroient du plaisir à se voir.

SILVIA.

Mais , mon pere , en attendant que cette réforme soit établie

PANTALON.

O ! je vous dis qu'il faut absolument que j'aille voir Madame la Baronne avec qui j'ai une affaire de la derniere importance : Est-il necessaire que je vous dise que je vais servir de témoin à son mariage . . . Qu'il ne vous arrive pas , au moins ,

d'en ouvrir la bouche ; car j'ai promis le secret, & j'aimerois mieux mourir que d'y manquer.

SILVIA.

Permettez-moi de vous dire qu'on vous fait jouïr un assez vilain personnage, & qu'une pareille confiance est capable de vous embarquer par la suite dans de fâcheuses affaires.

PANTALON.

Effectivement il y a quelque chose là dedans qui choque; mais si je me retracte, que diront Messieurs Lelio & Mario, à qui j'ai donné ma parole : quand un homme d'honneur & de bien comme moi l'a une fois donnée, il faut qu'il la tienne, vit-il la mort devant lui : Adieu, je m'en vais, car on m'attend.

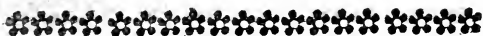
SILVIA.

Mon pere, un moment.

PANTALON.

Il n'y a pas un moment à perdre. *Il s'en va, & en se retournant* : au moins ne parlez pas de ce que je viens de vous dire.





SCENE III.

SILVIA.

NE suis-je pas bien malheureuse ! dans le nombre d'hommes qui venoient chez moi, qui me trouvoient aimable, & me le disoient, il n'y en a qu'un pour qui j'aye du goût, & justement cet un a un engagement ailleurs ; & pendant que pour l'oublier je cherche la solitude, ma fatale étoile l'y conduit pour me rendre témoin de sa passion pour un autre, & la mienne se déclare & augmente lorsqu'elle devoit s'éteindre. Ne suis-je pas bien malheureuse ! que je me sçais bon gré presentement d'avoir sçu jusques ici conserver assez de fierté pour le payer de son ingratitude.



COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle seroit fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle : il faut tout lui dire ; elle ne sçauroit rien faire d'elle-même. Allez vous en ; vous me déplaîsez . . . Attendez ; tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau en habits , garnitures & bijoux. Elle y viendra cette Barone. Dieu sçait comme elle fera sous les armes , & je veux voir si je ne vaut pas autant qu'elle. Colombine , avoue la vérité ; tu me trouves bien extravagante , & je la suis en effet. Je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même , & je n'y puis réussir. Je sens trop tard , que par mes mauvais procedez je perds un homme qui auroit pû m'aimer , & pour qui je ne les avois , que parce qu'il ne se livroit à moi que comme un ami ordinaire.

C O L O M B I N E .

Mais la chose est-elle absolument sans remede , & ce mariage doit-il se faire précisément aujourd'hui ; en êtes-vous bien certaine ?

SILVIA.

Colombine , ma chere enfant , je ne la
D.

42. LE DEDAIN

suis que trop ; mon pere ne m'en a pas fait un mystere ; il n'est parti d'ici que pour en être témoin ; telle chose que j'aye faite, il ne m'a pas été possible de l'arrêter, & cette précipitation ne se rapporte que trop avec la maudite Lettre que ma curiosité s'a arrachée tantôt.

COLOMBINE.

Si les choses n'étoient pas si avancées, je ne croirois pas impossible de le rompre, ce beau mariage ; car, ou je me trompe bien, ou M. Lelio, malgré sa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

O ! je suis persuadée qu'il ne l'aime pas, & que le seul interest la lui fait épouser : ils seront malheureux ensemble, & j'en serai ravie. Que j'aurai de plaisir ; mais qu'elle est donc cette autre beauté que tu croi qu'il aime ?

COLOMBINE.

Vous, Mademoiselle.

SILVIA.

Moi ! tu es folle ; il me l'auroit peut-être fait entendre, pendant tout le temps qu'il est venu chez moi.

COLOMBINE.

Tenez, Mademoiselle, on a beau être sur ses gardes, il ne se peut que l'air

A F F E C T E'. 43

du visage ne trahisse nos secrets. J'ai remarqué dans la phisionomie de M. Lelio des mouvemens qui lui sont échapez, & qui marquent une passion pour vous, cent fois plus forte que le penchant que vous avez pour lui. Aussi vous avez toujours eu avec lui des manieres si hautaines.

S I L V I A.

Ma pauvre Colombine, si je le croyois, nous irions tout à l'heure le trouver. Vaten vîte faire mettre les chevaux au Carrosse. . . . Mais il n'est plus tems.

C O L O M B I N E.

J'apperçois Arlequin ; il nous apprendra peut-être des nouvelles.

S I L V I A.

Appelle-le.

S C E N E V.

A R L E Q U I N , C O L O M B I N E ,
S I L V I A.

C O L O M B I N E.

A Rlequin , que viens tu chercher icy ?

D ij

Monfieur Pantalon, pour le prier de ia part de Madame la Baronne & de ces Meffieurs de fe hâter un peu, parce qu'on n'attend plus que lui pour finir ce qu'il fçait.

COLOMBINE.

Si tu ne venois que pour cela, tu n'as qu'à t'en retourner, car M. Pantalon eft parti il y a déjà long-tems.

ARLEQUIN.

J'ay auffi ordre d'attendre ici mon maître, qui avoit, difoit-il, impatience que cette ceremonie fût finie pour venir voir Mademoifelle, à qui il avoit à parler.

SILVIA.

C'eft apparemment pour me braver, Colombine: je me retire dans ma chambre; & fi par hazard M. Lelio demandoit à me parler, vous n'avez qu'à le renvoyer, lui dire que je n'y fuis point pour lui, que je n'ay ni ne veux avoir d'affaire avec lui; & que pour éviter dorénavant toute rencontre, j'irai fi loin, fi loin, que je n'entendrai plus parler de lui: Faites-lui bien fentir tout cela au moins..... *Elle s'en va & r vient.* Colombine, écoutez, renvoyez-le fans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoifelle vouloit s'expliquer davantage.

SILVIA.

Ah, que vous estes bête ! ouy , renvoyez-le sans le renvoyer ; est-ce que cela ne s'entend pas ? & sans faire semblant de rien faites-le parler à moi malgré moi. Je ne lui ai pas bien dit tous ce que j'ai sur le cœur.



SCENE VI.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

COLOMBINE.

AS-tu bien entendu ce qu'elle vient de dire , qu'elle iroit si loin, si loin.

ARLEQUIN.

Pardi je ne suis pas sourd.

COLOMBINE.

Voilà donc nos amours au berniquet ?

ARLEQUIN.

Et pourquoi ? parce que nos maîtres sont brouillez , s'ensuit-il que nous devions l'être aussi ?

COLOMBINE.

Non ; mais il s'ensuit que nous ne nous verrons plus , & je n'aime pas à faire l'amour de si loin. Ne voudrois-tu pas que pour tes beaux yeux je quittasse ma

maîtresse ; cela seroit bon si nous étions en état de nous établir : mais tu n'es riche qu'en appetit ; pour moi , tout mon bien ne consiste qu'en desirs , & on ne fait pas rouler un mariage avec rien ; ainsi il faut par force que nous restions l'un & l'autre en condition , dont j'enrage assez ; car je t'aime , & notre séparation me va coûter bien des larmes.

ARLEQUIN.

Ma chere Colombine , ne pleures donc pas , car tu me feras pleurer aussi. De quoi nos Maîtres s'avisent-ils de se quereler , quand il n'est plus tems. Voilà bien les peçons de femmes ! elles ne commencent précisément à prendre du goût pour un homme qu'après avoir donné le tems à sa passion de s'user. O ! plutôt que de t'abandonner , je vais demander mon congé , & je te suivrai par tout , fût ce par-delà les Antipodes. Mon petit cœur , si tu sçavois combien je t'aime. Crois-tu que j'aye assez de courage pour demander mon congé à mon maître , car je l'aime bien ? mais je t'aime encore davantage , & je ne balance point.





SCENE VII.

LELIO, COLOMBINE,
ARLEQUIN.

LELIO, *d'un air rêveur.*

AH ! bon jour, Colombine.

COLOMBINE.

Hé ! Monsieur, comme vous voilà essoufflé.

LELIO.

C'est que j'ai marché avec action : fais-moi, je t'en prie, parler à ta Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, elle n'y est pas.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle y est.

COLOMBINE.

Ouy, elle y est ; mais elle n'y est pas pour Monsieur.

LELIO.

Allons, Colombine, finissons ce badinage ; car je n'ai ni envie de rire, ni tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point, j'ai ordre de ma

48 LE DEDAIN

Maîtresse de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a personne.

LELIO.

Ah ! parsambleu, tu me mets au comble de la joye, & cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la simple politesse m'attiroit. Adieu. *Il s'en va & revient.* Il n'y a donc pas absolument moyen de la voir.

COLOMBINE.

Encore, une fois, je vous dis que non.

LELIO.

Je m'en vais Je m'en vais . . . & j'en fais serment : Je veux mourir si on me voit remettre les pieds aux environs d'ici : Adieu.

COLOMBINE *courant après lui.*

Monseigneur, Monseigneur ; mais si vous vouliez attendre un moment, j'irois lui parler, & peut être.

LELIO.

Ah ! parsambleu, celui-là n'est pas mauvais ; c'est-à-dire que tu voudrois que je dusse à ta Rhétorique la faveur suprême de la voir . . . Non, Colombine, laisse-moi aller.

COLOMBINE.

Restez encore un instant, vous dis-je.

LELIO.

LELIO.

Que je reste moi, après un ordre comme celui qu'on t'a donné ; il faudroit que je fusse un grand lâche, je ne te demande qu'une grace, c'est qu'elle ne sçache pas que je suis venu.

COLOMBINE.

Tenez, Monsieur, la voilà, ne vous fâchez pas, parlez-lui.



S C E N E V. II.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE,
ARLEQUIN.

SILVIA,

JE vois Monsieur ce qui vous fâche, on vous a rendu compte apparemment de l'ordre que j'avois donné, en cas que vous vinssiez.

LELIO *en se racommodant & affectant un air serain.*

Oui, Mademoiselle, mais bien loin de m'en fâcher, j'en plaisentois avec Colombine, à qui je disois que vous ne pouviez dans les dispositions où je me trouve, me rendre un meilleur office.

E

LE DEDAIN
COLOMBINE.

Monfieur, comment faites-vous quand vous vous fâchés.

LELIO.

Comme il me plaît.

SILVIA.

Je fuis ravie que vous m'affuriez que cela ne vous a fait nulle peine.

LELIO.

Nulle, en verité Mademoifelle, il a été un tems où j'aurois pû m'offenfer d'un pareil refus, mais aujourd'hui je lui dois trop, il me fauve les reproches d'une fcrupuleufe délicatelle

SILVIA.

Et vous fournit encore l'occafion de faire l'éloge de cette prétendue délicatelle. Vous ne comptiez pas, je crois, en faire la matiere de votre entretien avec moi. Mais peut-on fçavoir quel fujet vous amenoit vers moi ?

LELIO.

Le hazard qui en paffant m'a fait rencontrer votre femme de Chambre, & m'a donné occafion de demander fi vous étiez vifible.

SILVIA.

Le hazard ! Arlequin, pourquoi nous avez-vous donc dit que Monfieur devoit

venir me parler ?

ARLEQUIN.

Monfieur, j'ai tout dit.

LELIO.

Et bien Mademoifelle, puisque vous voulez ſçavoir, ce qui m'amene, c'est un eſprit de reconnoiſſance. Je venois m'acquitter des remercimens que je vous dois pour les complimens que vous m'avez fait au ſujet de Madame la Baronne, & vous faire en même-tems les miens ſur le voiſinage de Monſieur Mario, qui ne m'a pas paru vous être indifferant.

SILVIA.

Monſieur Mario eſt un Cavalier des plus accomplis.

LELIO.

Et des plus heureux.

SILVIA.

C'eſt ce que j'ignore, mais s'il ne l'eſt pas, il merite de l'être.

LELIO.

Que lui faut-il d'avantage ? Les cruelles de profeſſion font avec lui les avances.

SILVIA.

Jen'entend pas trop ce diſcours ; mais le ton me fait comprendre qu'il doit

signifier de jolies choses.

LELIO.

En bonne foy , croyez-vous que personne ne vous devine ? La préférence que tantôt vous lui avez donné sur moi , votre conversation qui ne s'adressoit qu'à lui , vos yeux qui sembloient éviter tout le monde pour ne s'attacher que sur lui , ne parlent que trop , & en voulant en faire un mystere vous êtes la dupe de vous-même , je souhaite que vous ne la foyez pas des autres.

SILVIA.

Ah ! je vous entend présentement, c'est à dire que sur quelques civilitez que j'ai fait à M. Mario

LELIO.

Des civilités ! en parlant d'un homme qu'on accable de caresses.

SILVIA.

Hé bien , Monsieur , je suppose que je l'aime , que vous importe ? Estes-vous mon Tuteur , & n'êtes-vous venu ici que pour me faire querelle à ce sujet ? Je vous croyois occupé de soins plus importans.

LELIO.

Et je le suis en effet. Vous voyez mon trouble , je cherche & je crains avec

vous une explication sur mon compte.

SILVIA.

Et moi je n'en veux point avoir.

LELIO.

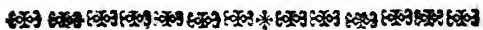
Il me la faut , puisque j'ay le bonheur ou le malheur de vous voir pour la dernière fois par les mesures que votre haine pour moi vous a fait prendre.

SILVIA.

Ma haine ! vous n'en êtes pas pas digne.

LELIO.

Je le veux croire ; mais de grace accordez moi encore un instant.



SCENE IX.

PANTALON , SILVIA , LELIO ,
ARLEQUIN , COLOMBINE.

PANTALON à SILVIA *qu'il oblige
de rentrer.*

OU allez-vous ? parce que je viens, faut-il vous retirer & quitter incivilement la Compagnie Mais si je ne me trompe , il y a eu quelque dispute entre vous.

LE DEDAIN
LELIO.

Non , Monsieur , en aucune façon.
PANTALON.

Cela ne me surprendroit pas , car , depuis quatre mois qu'il a plu à Mademoiselle de se venir planter ici , sous prétexte de rétablir sa santé qui est aussi bonne que la mienne , nous sommes tous , tant Maîtres que valets , les martyrs de sa mauvaise humeur. *A Lelio* , Je ne fais que quitter votre Baronne ; ô quelle charmante personne ! ô quelle charmante personne ! quelles graces ! que d'esprit ! j'en suis enchanté. Je ne pouvois me résoudre à me separer d'elle , & je crois que j'y serois encore , si elle ne m'avoit dit qu'elle viendroit ce soir nous voir. *A Silvia* , Préparez-vous à la recevoir comme elle le merite. Ah ! Monsieur Lelio , que vous êtes heureux d'avoir une aussi aimable société ! quel assemblage de perfections ! je ne pouvois me lasser de l'admirer.

SILVIA.

Il faut en effet , mon pere , suivant votre enthousiasme que vous l'avez bien considérée. Qu'a-t'elle donc de si ravissant ? sont-ce ses traits ?

PANTALON.

Pour ses traits, je ne sçaurois trop vous en rendre raison. Les femmes d'aujourd'hui ont trouvé le secret de les déguiser si bien qu'il est impossible de les distinguer. C'est pourtant la mode la plus équitable qu'elles ayent encore inventé, parce qu'elle doit éteindre entre elles tout principe de jalousie, en ce qu'elle met les belles & les laides au même niveau; & ce n'est qu'une couche de pinceau de plus ou de moins qui fait la différence des unes aux autres.

SILVIA.

Mon pere, vous ne prenez pas garde qu'en confondant Madame la Baronne avec le reste des femmes, vous offensez indirectement Monsieur, qui, s'il vouloit, pourroit nous faire un détail plus exact de ses perfections; & à en juger par un leger crayon qu'il a bien voulu nous en faire, elle est fort au-dessus des autres par sa beauté, ses graces, & les charmes de sa conversation.

LELIO.

Mademoiselle se divertit moins aux dépens de la Dame que de son panegiriste.

PANTALON.

Oh! pour la conversation elle est en-

chanté. Quel feu d'imagination ! quelle legereté d'esprit ! quelle nouveauté dans ses expressions ! *A Lelio*, Vous étiez présent lorsqu'en l'abordant je lui ai débité si joliment la fleurette. Car c'est l'usage présentement, jeunes & vieillards le font, quoique cela ne convienne pas trop aux deniers ; mais c'est la mode, il faut la suivre. Sur ce que je lui faisoit entendre que si un viellard amoureux n'étoit pas une espece de difformité dans la nature, je ne ferois pas de difficulté de me déclarer hautement son adorateur : Elle m'a répondu que souvent l'Automne étoit plus beau que le Printems.

SILVIA.

Oh que cela est beau ! & toute votre conversation a-t'elle été de la même force ? Elle est certainement digne de ses admirateurs.

PANTALON.

Taisez-vous, Mademoiselle la mauvaise plaisante, quand nous voudrons juger du merite d'une femme ; nous n'en appellerons pas une autre. Mais avec votre permission, il faut que je vous quitte pour aller donner chez moi les ordres necessaires pour la ré-

ception de Madame la Baronne ; car il n'y a rien de bienfait, si je ne m'en mêle.

SILVIA *faisant semblant de sortir.*

Mon pere, je vous épargnerai ce soin.

PANTALON.

Non , faites ici compagnie à Monsieur qui y attendra la sienne.

SILVIA.

Mon pere , je suis un peu indisposée.

PANTALON.

Les femmes sont toujours indisposées , quand il s'agit de recevoir d'autres femmes.



S C E N E X.

SILVIA , LELIO , COLOMBINE ,
ARLEQUIN.

LELIO *retenant Silvia.*

ARrêtez , belle Silvia.

SILVIA *voulant s'en ailer, heurte contre Colombine.*

Voyez cette étourdie , il faut qu'elle se trouve toujours sous mes pas.

LELIO.

Adorable Silvia , daigné par pitié pour premiere & derniere faveur écou-

ter un amant que vos rigueurs réduisent au désespoir. SILVIA.

Ah pour la nouveauté du langage j'ay quasi envie de rester.

LELIO.

Jouissez , puisqu'il n'y a que ce seul moyen de vous retenir , du plaisir secret que vous avez à tourmenter un malheureux qui malgré vos mépris , votre haine , n'a pas le courage de vaincre une passion qui le tyrannise , qui me force à vous faire l'aveu d'une foiblesse dont vous riez , & qui me va rendre à vos yeux encore plus méprisable que je ne l'étois.

SILVIA.

Vous vous répétez sans doute pour quand vous serez auprès de quelque autre. Vous réussirez , je vous le promets , il n'y a personne qui ne s'y trompe , & ne vous croye véritablement amoureux.

LELIO.

Cruelle , vous ne le connoissez que trop. Tout vous le dit , mes soins , mes assiduités , ma complaisance , mon absence , mon trouble , mon silence. Et ce qui dans un autre auroit mérité votre estime , a produit avec moi un effet tout contraire , il n'a servi qu'à vous donner

de plus fortes armes contre un objet qui vous est naturellement odieux. En faut-il d'autres preuves que l'air dédaigneux, outrageant avec lequel vous m'écoutez dans l'instant même que je vous entretiens de l'amour le plus sincère & le plus tendre. Belle Silvia, rentrez en vous-même. Faites lui justice à cet amour ; est-ce la le traitement qu'il mérite je le vois, vous triomphez malignement de mon peu de raison, mon égarement vous fait pitié ; mon discours vous fatigue. Vous avez raison, j'en sens moi-même tout le ridicule ; mais comme par une opposition de caractères que nous ne nous sommes pas faits, je ne suis pas plus le maître de ne vous point aimer, que vous de ne me point haïr ; souffrez qu'avant de vous quitter pour toujours, je vous jure que tel traitement que vous m'avez fait & me fassiez encore, vous ne pouvez m'empêcher de vous aimer. Je suis à vous malgré vous, malgré moy. Mon étoile m'a fait votre adorateur. Vous pouvez me maltraiter, mais je vous défie de m'ôter le plaisir que je trouve même à souffrir.

S I L V I A.

Est-ce la tout, Monsieur ?

60 LE DEDAIN
LELIO.

Belle Silvia , cruelle Silvia , peut-on en dire davantage ?

SILVIA.

J'ay en verité grand tort de ne pas répondre à de pareils sentimens. Je m'étois figuré que quoique tiede vous pouviez être honnête homme. Je me suis trompée. Vous êtes un traître , un scelerat , un perfide , un monstre , avec lequel j'aurois horreur d'avoir la moindre communication , *elle lui jette la lettre à la tête* , tenez , en voilà la preuve Ah du secours Colombine , je me trouve mal

COLOMBINE à Lelio.

Monsieur , éloignez-vous d'ici. Vous nous embarrassez plus que vous ne faites de bien. Arlequin , aide moi à ramener Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que je craignois , & je suis un homme mort.



SCENE XI.

LELIO.

E Est-ce bien moi *il prend la lettre* , Je suis un traître , un scele-

rat, un monstre, & en voilà la preuve. Cette lettre est d'un ami qui m'invite à sa nôce, & me prie de lui faire les emplettes dont il a besoin pour son mariage. Quel rapport peut-elle avoir avec les reproches injurieux dont Silvia m'a accablé ! il ne se peut qu'il n'y ait la dessous quelque mystere caché que je ne débrouille pas ; ou bien Silvia est folle de me faire à son occasion une pareille algarade. Encore, si c'étoit le billet de quelque femme, je lui pardonnerois d'en prendre ombrage, & de me le jeter à la tête comme une preuve de perfidie. Il y auroit à cela du moins quelque apparence de raison. Mais faire tant de vacarme pour une lettre d'un homme à un autre, une lettre indifferente qui ne signifie rien, il faut necessairement qu'il y ait du mal entendu, & que dans sa colere elle se soit trompée en prenant un papier pour un autre, qu'on lui a peut-être écrit contre moi. Que sçait-on ? Il y a tant de ces ames noires, de ces écrivains anonimes, dont toute l'occupation & le plaisir est de porter des coups secrets. Il faut absolument que je m'en éclaircisse, & il n'y a que Colombine qui puisse m'expliquer cette

énigme. N'est-ce point aussi parce que je me mêle du mariage de Mario qu'elle aime Mais par quel hazard ce billet se trouve-t-il entre les mains de Silvia. Tôt ou tard je le sçaurai , & malheur à quiconque s'en trouvera l'auteur.

Fin du second Acte.



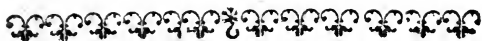
ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO.

DE tous mes Domestiques je ne puis soupçonner qu'Arlequin capable d'avoir pris cette lettre, & de l'avoir donné avec quelques autres à Silvia ; & si c'est lui , il peut compter que je l'assommerai.





S C E N E I I.

ARLEQUIN, LELIO *en passant.*

LELIO.

AH te voilà fort à propos.

ARLEQUIN.

Mon sieur, je suis un peu pressé ; je vais faire une commission que Monsieur Pantalou m'a donné.

LELIO.

Tu la feras après, viens-ça maraud. Par quelle aventure ce papier se trouvera-t'il aujourd'hui entre les mains de Mademoiselle Silvia ? Ce n'est que par ton moyen qu'elle a pu l'avoir.

ARLEQUIN.

Ce papier.

LELIO.

Oui, ce papier. Tu fais l'ignorant, mais prend garde à ce que tu me diras ; car si tu mens d'un mot, tu peux compter que tu es un homme mort.

ARLEQUIN.

Vous sçavez bien qu'un papier blanc ou noir, c'est tout un pour moi, car je ne sçais ni lire ni écrire.

LELIO.

Je ne te demande point , s'il est à ton usage , je te demande qui a pu l'apporter ici.

ARLEQUIN.

Monsieur Pantalou m'a ordonné d'aller vite.

LELIO.

Tu iras , mais je veux sçavoir avant qui a pû apporter ici cette lettre.

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien ; à qui s'adresse-t'elle ?

LELIO.

A moi,

ARLEQUIN.

Et bien c'est donc vous.

LELIO.

Ce n'est pas moi , car je suis certain de l'avoir laissé sur ma table.

ARLEQUIN.

Il faut donc que ce soit le diable , & ce ne peut être que lui à tout le tapage qu'il a déjà causé entre vous & & Mademoiselle Silvia , sans celui qu'il fera peut être encore entre vous & moi. Ce qu'il y a de certain , c'est que je ne l'ay pas donné à Mademoiselle Silvia , & j'en ferois sermens,

LELIO

L E L I O.

Tu as donc pendant mon absence
laissé entrer quelqu'un dans mon cabi-
net qui l'aura pris, & c'est encore pis.

A R L E Q U I N.

Non, Monsieur, je vous le jure.

L E L I O.

Ce billet ne s'est pourtant pas trans-
porté ici de lui-même. Ce n'est pas pour
la conséquence dont il est; je n'aurois
pas d'inquiétude, si je croyois qu'on
n'eût pris que celui-là; mais il y en
avoit d'autres auprès.

A R L E Q U I N.

Oh je vous proteste qu'il n'en man-
que point d'autres.

L E L I O.

Belitre que tu es, quelle certitude en
as tu? Et moi je juge qu'il faut neces-
sairement que l'on en ait pris d'autres.

A R L E Q U I N.

Et vous jugez mal, car je sçai à n'en
pouvoir douter qu'on n'a pris que ce-
lui-là.

L E L I O.

Tu sçais donc qui l'a pris?

A R L E Q U I N.

Affurément, c'est moi pour

Voilà justement ce que je voulois
 ſçavoir. C'eſt donc ainſi maître fripon
 que vous m'avez menti.

ARLEQUIN.

Oh que je ſuis bête.

LELIO *tire l'épée.*

Il faut tout à l'heure que je te paſſe
 mon épée au travers du corps, ſi tu n'a-
 voues ce que tu as fait des autres, &
 où tu les as mis.

ARLEQUIN.

Miſericorde.

LELIO.

Il n'y a point de miſericorde.

ARLEQUIN.

Miſericorde, au ſecours, à l'aide, on
 me tuë, on m'affaſſine, Monsieur Pan-
 talon, Mademoiſelle Silvia, Colombi-
 ne, au ſecours, au ſecours, je ſuis mort.



SCENE III.

PANTALON, LELIO, ARLEQUIN.

PANTALON.

G Race, grace, à ce pauvre mal-
 heureux.

LELIO.

Il est bien heureux que vous veniez interceder pour lui. Si vous sçaviez ce qu'il m'a fait, vous m'exciteriez le premier à le châtier.

ARLEQUIN.

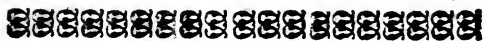
Mon sieur, j'allois faire la commission que vous m'avez donné, & mon maître m'en a empêché parce que.....

LELIO.

Tay toi, coquin, & va-t'en faire ce que Monsieur t'a commandé.

PANTALON.

Apprenez mon ami qu'un domestique doit toujours se taire quand son maître parle.



SCENE IV.

COLOMBINE, *une garniture à la main.*

ARLEQUIN, PANTALON, LELIO.

PANTALON.

Que vient faire ici cette curieuse?

COLOMBINE.

Sçavoir de la part de ma Maitresse ce

que signifie tout le vacarme que l'on entend.

PANTALON.

- Vous lui direz qu'elle feroit bien mieux de s'habiller promptement , & de venir ici , plutôt que d'être quatre heures à sa toilette , demandez-moi à quoi faire ; allez ; marchez *A Lelio* , que vous a donc fait ce pauvre Arlequin ?

COLOMBINE.

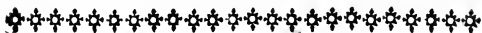
Et que dirai-je à ma Maitresse ?

PANTALON.

Vous lui direz que c'est un valet insolent que l'on châtie avec justice.

COLOMBINE.

Belle réponse.



SCENE V.

PANTALON, LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

IMaginez-vous que je ne lui recommande autre chose que de ne point toucher ni déranger mes papiers , & ce fripon a la méchanceté ou la bêtise d'en

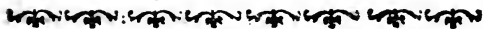
prendre un sur ma table, qui est de conséquence.

ARLEQUIN.

Vous disiez tout à l'heure qu'il ne ser-
voit à rien.

LELIO.

Veux-tu te retirer pendant , & aller
faire ce que Monsieur t'a dit.



S C E N E VI.

PANTALON, LELIO.

PANTALON.

IL ne meritoit pas moins que le châ-
timent que vous avez voulu lui faire,
mais vous avez encore plus de tort que
lui , de l'avoir mis dans l'occasion de
prendre vos papiers en les laissant à sa
discretion. Est-il possible qu'un homme
d'experience comme vous ignore qu'il
n'y a point au monde d'animaux plus
curieux que les valets. J'ay une maxime
excellente par rapport à eux; je dis tout,
& lis tous mes papiers en leur présence,
après quoi je les enferme bien soigneu-
sément. Parlà je trouve le secret de leur

ôter toute curiosité , & le moyen de fouiller dans mes papiers. Il n'y a que les nouvelles publiques dont je ne parle jamais devant eux , parce que je ne veux point qu'on aille dire dans le monde , Monsieur Pantalon est un bavard qui a dit ceci , a dit cela. Avouez donc, Monsieur Lelio , qu'avec le genie que Dieu m'a donné, j'étois fait pour remplir les postes les plus importans de l'Estat.

LELIO.

Cela est sans difficulté.

PANTALON.

Et il ne m'a manqué que cette ardeur des gens attachez à la Cour, & d'être un peu connu pour avoir part aux affaires publiques , & certainement je les aurois bien mené. Car entre nous, ce n'est pas la mer à boire , avec quelques memoires , que j'aurois tiré du tiers & du quart , que j'aurois fait passer & donné au Prince comme venants de mon etoc , un air grave & chagrin, il n'y a personne qui ne m'eût pris pour le plus habile homme du monde.

LELIO.

Ce n'est pas assez présumer de votre sçavoir.

PANTALON.

Je voudrois que vous me vissiez quelques fois dans ces caffez disserter sur les matieres de politique les plus ardues, j'y fais l'admiration de tous les beaux esprits qui y sont.

LELIO *en baillant.*

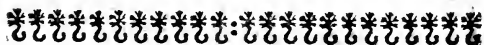
Vous m'aviez dit, ce me semble, que vous aviez affaire chez vous.

PANTALON.

Cela est vrai, & je vous quitte, mais je suis à vous dans un moment.

LELIO.

Oh ! Ne vous genez pas, prenez tout le tems dont vous avez besoin. Peut-on avoir la patience de soutenir un pareil entretien. J'aimerois mieux encore essuyer les injures de la fille, que la conversation du pere.



SCENE VII.

ARLEQUIN *qui entre pendant que Pantalón sort & veut s'enfuir.* LELIO.

LELIO.

Viensça toi, approche ; hé bien à qui parle-je donc ?

LE DEDAIN
ARLEQUIN.

A un homme qui n'a pas envie de se faire tuer sitôt.

LELIO.

Je ne te tuerai point, & je t'ay pardonné.

ARLEQUIN.

Quelque sot qui s'y fie.

LELIO.

Approche, te dis-je; veux-tu que j'aille te chercher?

ARLEQUIN.

Vous m'irez encore parler de cette maudite lettre.

LELIO.

Voilà qui est fini, je ne t'en parlerai plus.

ARLEQUIN.

Jetez donc votre épée à cent pas delà. Tenez, Monsieur, je ne suis pas encore revenu de ma frayeur.

LELIO.

Viens-ça encore une fois, & ne crains rien.

ARLEQUIN.

J'ay l'oreille merveilleuse; j'entend parfaitement de loin; *il approche en tremblant.* Usez-en donc modestement.

LELIO

LELIO.

Ecoute , tu as la liberté de voir Colombine quand tu veux , & Silvia ne le trouve point étrange.

ARLEQUIN.

Ouy , Monsieur , j'ai dans cette Maison la même liberté que le chat & le chien , je vas & je viens en bas en haut , du haut en bas , sans que qui ce soit me dise mot.

LELIO.

Va-t-en voir si Colombine n'est point occupée au tour de sa Maîtresse , & si elle ne l'est pas , dit lui que je souhaiterois lui parler , & que je l'attends ; mais sur tout prends bien garde que Silvia s'en aperçoive.

ARLEQUIN.

J'y vais. Aussi bien faut-il que je rende réponse à M. Pantalon.

LELIO.

Ecoute , si M. Pantalon te demande si je suis encore ici , tu lui diras que non.

ARLEQUIN.

Mais si par hazard Colombine étoit occupée après le tignon de sa Maîtresse ; car en ce cas elle en a au moins pour quatre heures , attendriez-vous tout ce tems ?

LELIO.

J'attendrai plutôt jusqu'à demain : je veux pendant que j'y suis en avoir le cœur net.

ARLEQUIN.

Monsieur, est-ce que vous voudriez encore parler à Mademoiselle Silvia ?

LELIO.

Je ne crois pas que de mes jours pareille extravagance me passe par la tête. Nous avons pris pour jamais congé l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Mais si vous ne voulez plus avoir de communication avec la Maîtresse; qu'avez-vous à faire avec la Femme de chambre ?

LELIO.

Non parbleu, elle courroit presently après moi, pour me demander pardon de tous les outrages qu'elle m'a fait, que je ne daignerois pas l'écouter.

ARLEQUIN *à part.*

Ce Compere cy aime les femmes, & ne se fait pas une affaire d'en compter en même tems à la Baronne & à Silvia; ne voudroit-il point aussi en dire deux mots à Colombine? ce ne seroit pas mon compte à moi.

LELIO.

J'avoue que j'ay eu un secret plaisir en la revoyant. Elle a des graces & des charmes jusques dans ses brusqueries ; mais fut-elle encore cent mille fois plus aimable , elle ne me fera plus de rien , voila qui est fini. *Il se retourne.* Ah , te voila déjà de retour ; hé bien ?

ARLEQUIN.

De retour. Je n'y ai pas encore été.

LELIO.

Et pourquoy ?

ARLEQUIN.

C'est que j'ay fait attention que la Campagne donne de l'apetit , & que je vous vois quelque fois manger par fantaisie du pain bis d'aussi bon cœur que les mets les plus exquis ; & Colombine , quoiqu'elle ne soit pas.

LELIO.

Hé bien si tu as faim , tu mangeras au retour de ton message , je ne t'en empêche pas ; va donc , dépêche.

ARLEQUIN.

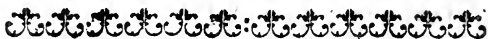
Tenez , Mr. la voila qui vient avec Mademoiselle Silvia.

LELIO.

Oh pour Mademoiselle Silvia elle est de trop. Toi reste ici , écoute bien tout

ce qu'elles diront pour m'en rendre compte.

Lelio & Silvia s'apercevant, se tournent le dos, & Silvia voyant que Lelio s'en va, revient sur ses pas.



SCENE VIII.

SILVIA, COLOMBINE
ARLEQUIN.

COLOMBINE.

T On Maître, à ce que je vois, ne demande pas son reste.

ARLEQUIN.

Non certainement, & il renonce, à ce qu'il dit, pour le reste de ses jours à Mademoiselle.

SILVIA.

La menace est terrible; mais que vient-il chercher ici? & pourquoy n'est-il pas auprès de Madame la Baronne.

COLOMBINE.

Effectivement pour un homme qui touche au moment d'être marié, s'il ne l'est pas déjà, il me paroist peu affi-

du ; & si j'étois à la place de Madame la Baronne , je ne prendrois pas la chose si fort en douceur.

SILVIA.

Bon , ces gens - là tant l'homme que la femme ne sentent rien ; ce sont des amis de bouë qu'un vil interest unit. Arlequin , toi qui les voit souvent ensemble , quelle façon ont-ils entre eux ?

ARLEQUIN.

Ils rient , ils badinent , mais je ne les ay jamais vû se quereller.

SILVIA.

Le traître , le scelerat ! venir me faire des protestations de tendresse dans le temps qu'il vient de se marier , ou qu'il va se marier avec une autre. Elle ne peut tarder à venir cette charmante Baronne , & je l'attends ; j'auray la satisfaction de lui conter tout au long le dernier entretien que j'ay eu avec son cher Epoux ; nous verrons comment ces deux petits cœurs si bien unis prendront la chose. Crois-tu Colombine qu'un portrait bien ressemblant du caractère perfide de Lelio soit capable de rompre leur mariage , s'il n'étoit pas encore fait ? oh assurément je le ferai & de la bonne maniere. Il me prenoit

aparemment pour une Dupe , l'indigne qu'il est. Tu as entendu les termes affectueux , tu as vû l'air passioné avec lequel il exprimoit son amour. Est-il possible d'être Comedien à ce point ? je ne m'étonne plus qu'une femme raisonnable prenne de l'entestement pour un pareil scelerat. As tu fait attention à ses discours , ses graces , ses emportemens ! qui est-ce qui n'y seroit pas trompé ! moi-même quoique convaincuë de sa perfidie , j'étois prête à me rendre comme une imbecile , si le desespoir de voir qu'un homme si aimable me trompoit , n'étoit venu à mon secours. Je prenois du plaisir à l'entendre , je me sentois touchée. Ma pauvre Colombine , nous nous y prenons trop tard , nous ne reussirons pas , & la Baronne qui connoît son merite , n'a exigé le secret , & ne mene l'affaire avec tant de précipitation que par la crainte qu'elle a que quelque jalouse ne le lui enleve. Aussi c'est ma faute ; si dans les commencemens j'avois eu pour lui les mêmes égards que j'ai eu pour les autres , si par une bizarerie étrange & contraire à ce que je sentoits pour lui , je n'avois pas eu des

airs de hauteur mal placez , il ne m'auroit pas quitté , il n'auroit pas pris d'engagement ailleurs. Arlequin , tu étois toute à l'heure avec lui , te parloit-il de moi ? que disoit-il ? étoit-il bien fâché ? a-t-il senti ce que je lui ai dit ?

ARLEQUIN.

Je ne sçais pas s'il l'a senti , mais il me semble qu'en parlant entre ses dents il a marmoté qu'il ne s'en soucioit pas.

SILVIA.

Oui , je devisagerois à belles mains dans la colere où je suis un homme comme celui-là , qui de propos délibéré vient tromper une fille qui ne pense point à lui , & lui jure par des sermens execrables qu'il l'adore. Oh je veux le dire à la Baronne.

COLOMBINE.

Mais Mademoiselle je fais une réflexion.

SILVIA.

Et quelle est-elle cette belle réflexion.

COLOMBINE.

Si ce mariage étoit fait ou prêt à faire , Mr. Lelio qui est si maître de lui-même au lieu de venir dans ces bois rever & perdre son tems , n'auroit-il pas la poli-

rique de l'employer auprès de Madame la Baronne, quand bien même il ne l'aïmeroit pas ? je jurerois moi que repentant & peut être au desespoir de l'engagement qu'il est prest de prendre avec elle, il n'est venu ici que pour sonder vos derniers sentimens à son égard , voir comment vous le recevriez, & de depit finir avec elle. *A Arlequin.* Mais toi butord qui demeure avec eux , qui voit tout ce qu'ils font , tu ne sçauois nous dire au justé ce qui en est !

ARLEQUIN.

Moi ! je ne me mesle point des affaires des Grands , & pour un mauvais quarré de papier auquel j'ay touché par hazard , tu as vû que peu s'en est fallu qu'il ne m'en ait couté la vie ; mais puisque tu es si habile , que ne lui demandes-tu ?

SILVIA.

Oh je ne veux pas qu'elle lui parle il s'imagineroit peut-être que je me repens de ce que je lui ai dit , & je serois au desespoir qu'il me soupçonnât de la moindre foiblesse.

ARLEQUIN.

Si Mademoiselle n'étoit pas ici , je dirois bien quelque chose à Colombine,

mais il m'a deffendu de parler devant elle.

SILVIA.

Va mon pauvre Arlequin tu peux parler sans crainte, tu sçais bien que nous ne nous verrons plus.

ARLEQUIN.

Ouy, l'on m'en avoit dit tantôt de même au sujet de la lettre ; vous la lui avez cependant bien proprement jetté à la tête, de peur qu'il ne la vît.

SILVIA.

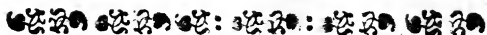
Tiens, voila ce que je te donne, & sois certain de mon secret.

ARLEQUIN.

Hé bien, il m'a ordonné de dire à Colombine de faire en sorte de se dérober d'auprès de vous pour lui venir parler, parce qu'il veut sçavoir quelque chose qu'il ne m'a pas dit.

SILVIA.

Colombine, je m'en vais, restez ici. Je vous donne la permission de lui parler ; écoutez-bien tout ce qu'il vous dira ; voyez en quel état est son mariage ; n'allez pas me compromettre au moins. *Elle se retire*, Examinez bien si il y a encore moyen de le rompre.



SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE,
COLOMBINE.

Donne-moi tout à l'heure cet argent à garder.

ARLEQUIN.

Ne le garderay-je pas bien moi-même?

COLOMBINE.

Non, les femmes sont faites pour garder & dépenser l'argent, & les hommes pour le gagner; & je prétends que cela soit ainsi, quand nous serons à notre ménage.

ARLEQUIN.

Et tu prétends mal, car quoi qu'entre mary & femme il ne doive y avoir qu'une bourse, c'est à l'homme à l'avoir de son côté, & cela est constant suivant toutes les règles de la société conjugale.

COLOMBINE.

Toutes les coquettes de Paris en auront menti avec moi, & tu ne sortira pas d'ici que tu ne m'aye donné jus-

AFFECTE'. 83

qu'au dernier sou ; & je le veux absolument , absolument.

ARLEQUIN.

Absolument , absolument tu ne l'auras pas.

COLOMBINE.

Et je l'auray , ou point de mariage.

ARLEQUIN.

Ah , tu le prends sur ce ton , & bien soit , point de mariage ; pardy Monsieur vaut bien Madame.

COLOMBINE.

Voilà donc comme tu m'aime. Les femmes sont bien sottes d'attacher leur amitié à ces animaux là qui n'ont nulle complaisance pour elles , & ne les prennent que pour en faire leurs servantes ; & moi je suis bien malheureuse d'avoir pris de l'attachement pour un aussi vilain petit merle.

ARLEQUIN.

Colombine , tu pleure , tu m'aime donc bien ?

COLOMBINE.

Que trop , petit ingrat.

ARLEQUIN.

O le bon petit caractère ! quelle douceur ! tiens , voilà mon argent , je te le donne , je ne sçaurois non plus

84 LE DEDAIN

tenir contre une femme qui pleure, que contre une bouteille de vin. As-tu eu grande peur tantôt, quand mon Maître a voulu me tuer avec son épée nuë.

COLOMBINE.

N'as-tu pas vû que j'ay accouru comme une effarée à ton secours.

ARLEQUIN.

Dame il ne s'en est pas fallu l'épaisseur de quatre doigts, que tu n'aye été veuve avant que de tater du mariage. Si tu voulois pour prevenir cet accident pendant que nous sommes seuls pré-luder un peu sur l'herbette, prendre des plaisirs poëtiques sur cette fougere, Colombine mon amoureuse.

COLOMBINE.

Allons paix; je n'ai pas de temps à perdre. Ne vois-tu pas que ma Maîtresse qui seche d'impatience de sçavoir ce que Mr. Lelio veut me dire, me fera le sabat, si je n'ay rien à lui répondre. Va t en vîte le chercher.

ARLEQUIN.

Tu me donneras donc un petit baiser au retour.

COLOMBINE.

Nous verrons, va toujours.

ARLEQUIN.

Je trouve du plaisir jusqu'à souffrir.
Il va jusqu'au bout du Théâtre. Je l'a-
 perçois là bas entre ses arbres. Mon-
 sieur, Monsieur . . . Colombine je
 t'en prie, viens-t'en voir comme il s'ex-
 crime tout seul.

COLOMBINE.

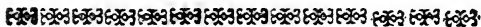
Il nous a aperçû, & vient à nous.

ARLEQUIN.

Au moins qu'il ne t'échape pas de
 lui dire que j'ay parlé devant ta Maî-
 tresse.

COLOMBINE.

Je m'en donneray bien de garde.



SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE,
 LELIO.

ARLEQUIN.

Monsieur voilà Colombine.

LELIO.

Je la vois bien. Ma chere Colom-
 bine que j'avois d'impatience de te

parler. *A Arlequin.* Retire-toy d'ici,
& laisse-nous en liberté.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle doit être ma femme.

LELIO.

Hé bien nigaud, parcequ'elle doit
être ta femme, il ne me sera pas per-
mis de lui parler en particulier; as-tu
peur que je lui conte fleurette?

ARLEQUIN.

Vous ne seriez pas le premier qui
fatigué des cruautés de sa Maîtresse,
ou ennuyé de ses faveurs, vous seriez
vangé sur sa femme de chambre.

LELIO.

Elle n'est pas encore ta femme.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela même; peut-
être que si elle l'étoit, je ferois com-
me bien d'autres, je n'y prendrois pas
garde de si près.

LELIO.

Retire-toy, te dis-je, & point de
replique.



SCENE XI.

COLOMBINE, LELIO.

LELIO.

MA pauvre Colombine, tu ne sçauois croire combien je t'ay d'obligation de t'être ainsi derobée d'auprès de ta Maîtresse pour me venir parler.

COLOMBINE.

Ah Monsieur, vous m'en auriez bien d'avantage si vous sçaviez les peines que j'ay eu à m'échaper, & les risques auxquels je m'expose en vous venant trouver ici. Si ma Maîtresse en avoit le moindre soupçon, je ferois une fille perduë, non seulement elle m'a deffendu de vous parler, mais même de prononcer votre nom devant elle.

LELIO.

Je la reconnois bien à ce langage; mais Colombine, je vois bien que quelque chose que je fasse je ne la forceray jamais à m'aimer; aussi ay-je renoncé à toutes les prétentions que je pouvois

avoir sur son cœur ; j'ay pris mon party là dessus , voila qui est fini , je n'y pense plus. Il me reste cependant encore une curiosité que je veux satisfaire en rompant pour toujours avec elle , & c'est pour cette effet que j'ay recours à toy. Tu étois presente, lorsque ta Maîtresse avec une fureur sans égale , puisqu'elle a derangé sa santé , m'a jetté ce papier à la tête ; explique - moy un peu ce mystere.

COLOMBINE.

De mystere ? il n'y en a point.

LELIO.

Il faut donc qu'elle soit devenuë folle de m'avoir traité ainsi à propos de rien.

COLOMBINE.

Je vous admire , à propos de rien. Tenez Monsieur , sans tant de paroles inutiles , vous voyez bien que nous devons être instruites par cette lettre du sujet qui vous a fait prendre la poste pour venir ici , & que nous n'ignorons pas que le mariage de la Baronne.

LELIO.

Hé bien Colombine.

COLOMBINE.

Laissez-moi dire , je vous prie , car on m'attend , & je n'ay pas de tems à perdre ;

perdre ; ce mariage est-il fait , ou n'est-il pas fait ?

LELIO.

Il n'est pas encore fait , mais indubitablement il se fera ce soir.

COLOMBINE.

Si ma Maîtresse vous tient si fort au cœur , j'ay à vous signifier que pour vous racommoder , il n'y a qu'un seul moyen.

LELIO.

Qui est.

COLOMBINE.

De le rompre.

LELIO.

De le rompre , & en suis-je le maître ? mais quand cela seroit en mon pouvoir , la proposition est honnête. Il ne manquoit aux offenses que l'on m'a déjà fait que de me croire capable d'une pareille indignité ; Silvia veut apparemment me faire meriter tous les noms exécrables qu'elle m'a déjà donné.

COLOMBINE.

Sans tant de déclamations déterminez-vous , car on m'attend.

LELIO.

Je suis tout déterminé , & n'ay point l'ame assez noire pour commettre une

H

pareille infamie ; & quelle raison a-t-elle pour me faire une semblable proposition ?

COLOMBINE.

La raison est toute claire ; quand une femme aime un homme , elle ne veut pas qu'il se marie avec un autre.

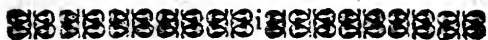
LE LIO.

Colombine , tu es une fille d'esprit ; tu as voulu me menager ; je t'entends, mes soupçons n'étoient que trop bien fondés ; le doute où j'étois de mon malheur m'agitoit , la certitude m'accable ; elle aime , & Mario heureux sans le sçavoir & sans se soucier de sa fortune, est cause de tous les mauvais traitemens qu'elle me fait , parce qu'elle s'imagine que ce mariage ne se fait que par mon entremise. Ah je n'en puis plus.

COLOMBINE.

Mais vous extravaguez ; quelle chimere vous mettez-vous dans la tête , quelle imagination ?





SCENE XII.

PANTALON, SILVIA, LELIO,
COLOMBINE.

PANTALON à SILVIA *du fonds du
Théâtre.*

JE demande ce qu'une fille plantée
comme un piquet sur un siege peut
faire toute seule dans sa Chambre pen-
dant douze heures d'horloge que le jour
dure. Oh puisque nous avons ici des
promenades, je vous obligeray bien
à faire de l'exercice. *A Lelio.* Je vous
fais excuse, si j'ay tant tardé à vous
rejoindre.

COLOMBINE à part à SILVIA.

Le mariage n'est pas encore fait ;
mais il n'appartient qu'à vous de dé-
truire un ouvrage si avancé.

LELIO à PANTALON.

Vous êtes tout excusé ; je sçais que
les apprêts que vous faites pour Madame
la Baronne

PANTALON.

Mais elle tarde, & je suis d'avis que

nous allions en nous promenant au devant d'elle.

LELIO.

Pardonnez-moi si je ne vous accompagne pas, une extrême lassitude ne me permet pas de profiter de l'honneur que vous me faites.

PANTALON.

Hé bien, je vous laisse, & je vous prie de faire compagnie à ma fille, pour l'empêcher de s'aller renfermer dans sa chambre, d'où l'on ne peut la tirer.



SCENE XIII.

LELIO, SILVIA, COLOMBINE.

SILVIA.

M On pere en vous priant de me faire compagnie, nous fait à tous deux également tort; je vais troubler par ma presence vos douces reveries, & ce n'est pas mon intention.

LELIO.

Mes douces reveries. Le ton railleur presentement ne vous convient pas plus qu'à moi. L'amour, si j'en crois Co

lombine , fait ici plus d'un malheureux ; il me seroit aisé de m'égayer à mon tour. La considération que j'ay pour vous m'en empêche ; tout ce que je puis faire est de vous plaindre , je sens par moi-même combien il est douloureux de prendre du goust pour des personnes qui ne peuvent être à nous.

SILVIA.

Qui ne peuvent être à nous traître , ce n'étoit donc que pour me jouier.

LELIO.

Doucement , s'il vous plaît , ces termes ne me conviennent point. J'ay tout souffert tant que je vous ay crû le cœur libre , & que ma passion a été soutenu de quelque esperance ; à present ma patience est à bout , & je suis las d'être la victime d'une mauvaise humeur dont je ne suis pas la cause. Je pourrois comme vous évaporer ma bile , vous traiter d'ingrate , mais dans l'état où sont les choses , le plus sage party que nous ayons à prendre l'un & l'autre , est d'aller chacun de notre côté tâcher d'oublier le sujet de nos peines.

SILVIA.

Ah doucement à votre tour , s'il vous

plaît , j'ignore & je defavouë tout ce qu'un domestique fans cervelle a pû vous faire entendre , & ne veux pas même d'explication à ce sujet.

LELIO.

Ma foi , vous faites fort bien , car elle ne feroit pas honneur à votre noble fierté ; elle doit être un peu humiliée.

SILVIA.

L'indigne me faire une déclaration d'amour , dans le tems qu'il a un engagement avec la Baronne , & qu'il est prest à l'épouser , juste Ciel !

LELIO.

Cela est vrai , mais vos beaux yeux tournez cent fois vers le Ciel ont beau lui demander raison de l'injustice de Mario , il n'en épousera pas moins la Baronne , & vous me permettrez de ne point exécuter la proposition que Colombine m'a fait de votre part.

SILVIA.

Monfieur , reprenez vos esprits , vous êtes si troublé que vous ne sçavez plus ce que vous dites. Vous substituez fans y prendre garde Mr. Mario à votre place , vous parlez de son mariage avec la Baronne , & des propositions que Colombine vous a fait de ma part.

LELIO.

Oüi Mademoiselle, dans deux heures au plûtard il l'épouſera, je ſuis bien fâché que cela ne s'accorde pas avec le penchant que vous avez pour lui. J'étois une grande dupe.

SILVIA.

La récrimination eſt un peu groſſiere; moy, du penchant pour Mr. Mario, à qui je n'ay pas parlé quatre fois en ma vie! ah, ah, ah, ah.

LELIO.

Riez, riez, je ne vois pourtant pas qu'il y ait trop à rire pour vous; & pourquoy donc Colombine vient-elle de votre part me propoſer de mettre obſtacle à ſon mariage, la voilà heureuſement, qu'elle parle.

COLOMBINE.

Moi, Monsieur, je ne vous ay point parlé du mariage de Mr. Mario; je vous ay parlé de votre mariage à vous; ne confondons point je vous prie.

LELIO.

Eſt-ce que je me marie moi avec la Baronne.

SILVIA.

Et qui donc ?

LELIO.

Parbleu la lettre que vous m'avez tantôt jetté au visage, vous dit assez clairement que c'est Mario.

COLOMBINE.

f Mademoiselle, je crois que nous nous ommes trompez.

SILVIA.

Ce que vous dites est-il bien vray ? j'ay peine à le croire.

LELIO.

Quels sermens faut-il faire ?

SILVIA.

Que vous me soulagez ! & que ne parliez-vous plutôt, mon cher Lelio.

LELIO.

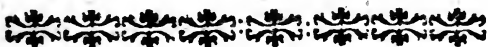
Belle Silvia ouvrez enfin les yeux, & rendez-moy justice une fois en la vie.

SILVIA.

J'ay tort, j'en conviens, épargnez-moi la confusion de vous dire que je suis au desespoir de tous les traitemens que je vous ay fait, & si pour vous consoler du passé, il faut vous laisser croire que je ne vous trouve que trop aimable, je vous en laisse la liberté. Vous avez par vos airs de reserve donné lieu à tous mes caprices ; si vous n'en connoissez pas la cause, devinez-là,

ce

ce n'est point à une fille à la dire ; & en ne disant mot j'en dis peut-être trop. Le dépit de vous avoir perdu m'a confiné dans ces tristes lieux & fait renoncer à toutes mes connoissances. J'ay payé comme vous voyez bien cherement les dédains & mépris que vous me reprochez.



LELIO *aux genoux de* SILVIA.
SILVIA, PANTALON *au*
bout du Théâtre.

LELIO.

Q Uoy belle Silvia, je ne les dois imputer qu'à une si belle cause ; souffrez qu'à vos genoux je renouvelle un hommage que mon cœur en secret vous rendoit depuis longtems ; recevez les adorations de l'amant le plus tendre & le plus passionné.

PANTALON.

Prenez garde, Monsieur, vous êtes dans une attitude tout-à-fait contrainte, & du ton dont vous parlez vous courez risque de vous alterer la poitrine ;

voilà donc Monsieur & Mademoiselle les raisons qui vous empêchent de vous promener ? effectivement dans cette posture on ne peut pas faire beaucoup de chemin.

LELIO.

Puisque vous êtes informé de mes sentimens pour Mademoiselle votre fille, soyez-le de mes intentions ; vous connoissez ma naissance, mon bien, mes mœurs, je suis à elle si cela vous convient.

PANTALON.

Un pere est trop heureux quand il trouve à se défaire d'un pareil embaras, puisque vous la voulez pour femme, vous pouvez à ce prix rester à ses genoux tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Voilà la compagnie qui arrive du côté du Jardin.

PANTALON.

Allons la joindre, & faisons deux mariages en même temps.

COLOMBINE.

Monsieur, il ne tiendra qu'à vous d'en faire trois en me mariant avec Arlequin.

A F F E C T E'. 99

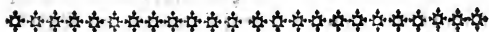
PANTALON.

J'en ferois quatre, si il y avoit quelque Dame ici, qui voulût m'épouser.

ARLEQUIN.

Qui auroit jamais cru que le dédain fût une preuve d'amour.

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comedie intitulée, *le Dedain Affecté*, dans laquelle je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 12 Avril 1725.

S E C O U S S E.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand-Conseil Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justi-

ciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien
amé HENRY SIMON-PIERRE GISSEY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'*Arlequin Pluton, le Dédain Affecté, la Fausse Suivante, Comedies*, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données es mains de notre très cher & féal Chevalier

Garde des Sceaux de France , le sieur Chauvelin , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettre à ce contraire : CAR tel est notre plaisir. **DONNE'** à Fontainebleau le troisième jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cens vingt huit ; & de notre Regne le quatorzième. Par le Roy en son Conseil , **NOBLET.**

Je cede à Monsieur Briasson mon droit au présent Privilege , suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 14 Septembre 1728.

G I S S E Y.

Registré ensemble la Cession sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris n°. 222. fol. 186. conformément aux anciens Réglemens , confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 14 Septembre 1728.

Signé, **COIGNARD**, Syndic.

(10)

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

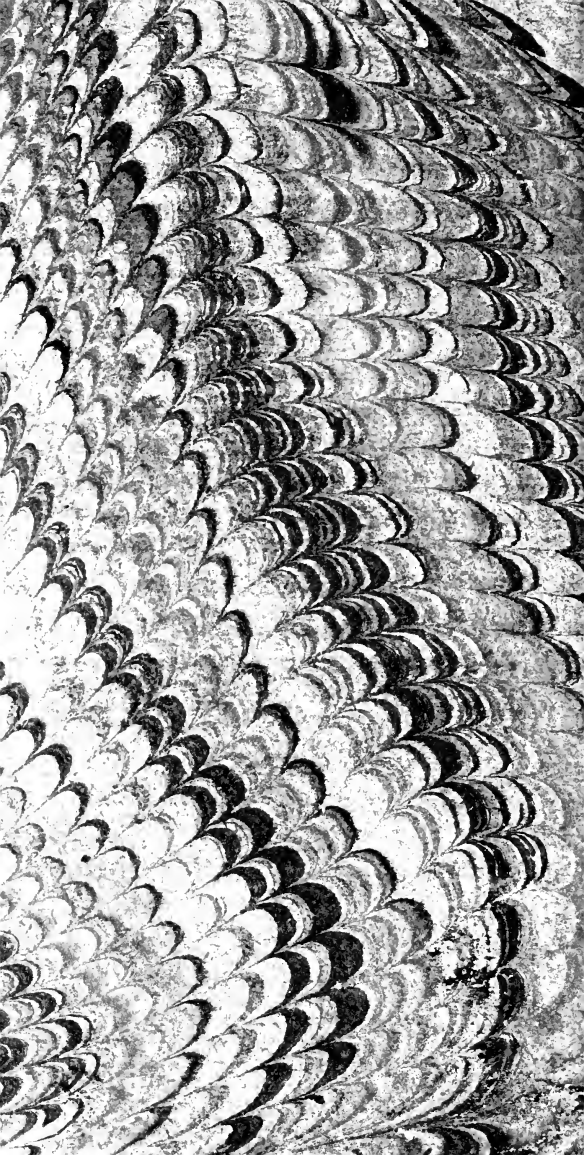
1000

1000









PQ
1231
I5N6
1729
t.6

Le Nouveau théâtre italien

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

